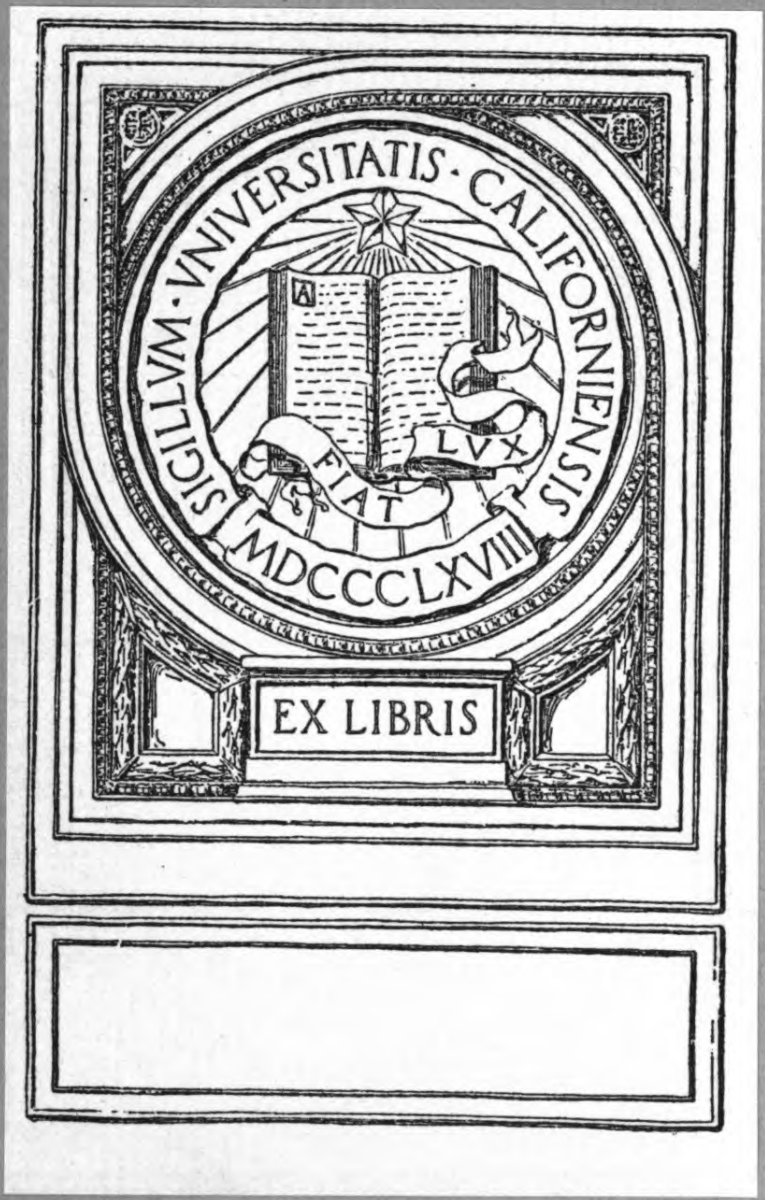
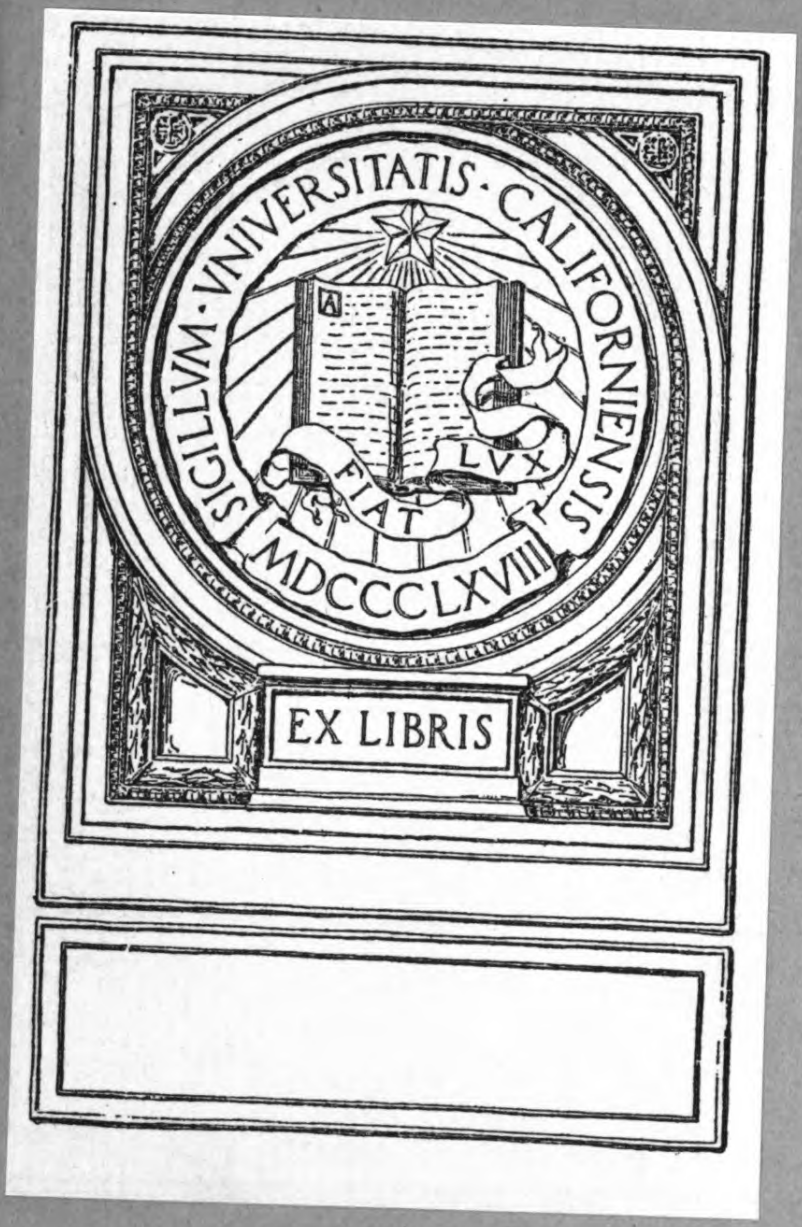

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

FÉLIX SARTIAUX

VILLES MORTES D'ASIE MINEURE

PERGAME, ÉPHÈSE, PRIÈNE MILET, LE DIDYMEION, HIÉRAPOLIS

HORS TEXTE

40 Vues photographiques prises par l'auteur
3 Reproductions de Monuments
8 Cartes et Plans

Les hommes réunis en société ont des occupations diverses : les uns sont entraînés par les attraits irrésistibles de la richesse et du plaisir ; les autres sont dominés par l'ambition du pouvoir et les honneurs; mais le but le plus relevé de l'homme, c'est de contempler dans cet univers les beautés qu'il nous offre et de mériter ainsi le titre de Philosophes.

PYTHAGORE.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE & CIE
79, BOULEVARD SAINT GERMAIN, 79
1911

VILLES MORTES
D'ASIE MINEURE

FÉLIX SARTIAUX

VILLES MORTES D'ASIE MINEURE

PERGAME, ÉPHÈSE, PRIÈNE MILET, LE DIDYMEION, HIÉRAPOLIS

HORS TEXTE

40 Vues photographiques prises par l'auteur
3 Reproductions de Monuments
8 Cartes et Plans

Les hommes réunis en société ont des occupations diverses : les uns sont entraînés par les attraits irrésistibles de la richesse et du plaisir ; les autres sont dominés par l'ambition du pouvoir et les honneurs; mais le but le plus relevé de l'homme, c'est de contempler dans cet univers les beautés qu'il nous offre et de mériter ainsi le titre de Philosophes.

PYTHAGORE.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE & CIE
79, BOULEVARD SAINT GERMAIN, 79
1911

DS155
S3

A MES AMIS

Vous m'avez demandé de lire les notes, dont la matière a servi aux conférences illustrées par mes vues d'Asie Mineure. Les voici, mises en ordre et quelque peu hâtivement rédigées. Ne cherchez rien d'autre dans ce petit volume : c'est à peine un livre. Vous n'y trouverez que les renseignements rassemblés, et quelques unes des pensées qui me sont venues au cours du voyage. Puissent ces pages satisfaire votre goût des images et des idées, dont nous aimons à accompagner ensemble le spectacle des choses, inépuisablement multiple et vivant, alors même qu'il s'offre à nous sous la figure apparente du silence et de la mort.

F. S.

Paris, le 17 *avril* 1911.

818301

VILLES MORTES D'ASIE MINEURE

Mesdames, Messieurs,

C'est avec joie que je vous retrouve cette année, prêts à vous échapper encore avec moi de notre époque et notre ciel maussades et à me suivre de nouveau dans la clarté des paysages et des souvenirs helléniques. Le nombre de ceux d'entre vous qui m'ont écouté l'année dernière, quand nous avons parcouru plusieurs régions de la Grèce et des îles Egéennes, et que je revois aujourd'hui, et celui de tant de nouveaux venus m'est un témoignage précieux de l'intérêt que vous apportez à ces promenades d'archéologie antique et m'encourage grandement à poursuivre. Je vous en exprime ma gratitude, je remercie les aimables organisateurs de ces réunions et spécialement M. Fougères, pour l'honneur qu'il me fait en y prenant part.

Quand Aristagoras de Milet voulut décider le Roi Cléomène de Sparte à faire une campagne en Asie, il lui montra une carte où la région était

tracée sur une planche de cuivre et lui dépeignit son opulence : " Les peuples de ce continent, lui " dit-il, sont plus riches que tous les autres peuples " ensemble en or, en argent, en cuivre, en étoffes " de diverses couleurs, en bêtes de charge, en trou- " peaux, en fruits et en esclaves. Tous ces biens " seront à vous, si vous le voulez.... Si vous prenez " ces villes, vous pourrez avec confiance le disputer " en richesses à Zeus lui-même.[1] "

Je ne vous promets pas tant de merveilles... Vous verrez des arbres... sans fruits, des bêtes de charge,... mais surtout des pierres: car ce sont bien des villes mortes que je vais évoquer devant vous, des villes dont l'or, l'argent, le cuivre, les étoffes, les esclaves, tout le luxe et toute la vie s'en sont allés rejoindre les âmes des héros dans le Hadès, où quelque jour nous goûterons sans doute le charme de les revoir et où ces souvenirs vous seront peut-être d'un secours précieux pour retrouver votre chemin jusqu'auprès d'Héraclite d'Ephèse ou d'Aspasie de Milet...; ce sont ces biens du souvenir qui sont à vous, s'il vous plaît de les goûter.

Car je dois vous dire d'abord dans quel esprit j'ai fait ce voyage. C'est de la Grèce que je suis allé en Asie Mineure, c'est de la Grèce ancienne que mes regards se sont portés sur l'Orient et que,

[1] Hérodote V. 49.

pour élargir mon horizon, j'ai été chercher des paysages, des sites, des souvenirs sur la terre d'Asie, qui a vu naître ce radieux printemps de la Grèce et du monde; de là, au VIe siècle, ses fruits aimables et précieux se sont répandus sur la terre la mieux disposée à les recevoir, et, après ce fameux " miracle grec ", qui s'épanouit pendant deux siècles sur le continent, ils sont venus renaître, comme une floraison tardive et dernière, sur leur sol nourricier, où les Romains et les premiers Chrétiens les ont recueillis pour nous. C'est donc comme l'an dernier surtout de la Grèce, mais de la Grèce d'avant Athènes et de celle qui en fut l'héritière, que je vous entretiendrai cette année.

Je vous montre d'abord, comme Aristagoras, 2410 ans après lui, la carte, [1] que je réduis au pays qui nous intéresse, car la sienne portait gravée " la " circonférence de la terre entière, avec toutes les " mers et toutes les rivières dont elle est arrosée "; mais avant de vous donner de brèves indications géographiques, je vous demande la permission de retracer à grands traits devant vous les phases principales de l'histoire qu'a traversées cette région, en insistant, un moment, sur les questions d'origines, en raison des points de vue nouveaux qu'ont fait naître les travaux récents, et en raison de leur

[1] Voir Planche I, en fin du volume.

importance capitale pour l'ethnographie, l'archéologie et l'histoire.

Avant l'époque de l'occupation des côtes de l'Asie mineure par les émigrants venus de Grèce, les populations qui habitent la partie orientale de la Méditerranée et qui nous intéressent au point de vue des origines de la Grèce peuvent être réparties en trois grands groupes.

C'est d'abord, à l'est, le groupe des populations que j'appellerai asiatiques. La première civilisation dont l'influence se soit fait sentir en Anatolie est la civilisation chaldéo-babylonienne. Puis vers 2,000 avant J.-C. nous voyons entrer en rapport et en lutte avec elle un grand peuple, les Hittites, à peu près inconnu il y a une quarantaine d'années, venu peut-être de la région du Caucase, dont l'aire d'influence avait d'abord été limitée à la région syrienne, mais qu'une série de fouilles plus récentes étend sur la presque totalité de la péninsule de l'Asie mineure. Son développement, dont l'apogée se place vers le XIVe ou le XVe siècle avant J.-C., a été atteint et détruit par l'expansion de la puissance Assyrienne. De la ruine de son empire sont sorties successivement deux autres monarchies qui probablement lui avaient été d'abord soumises. En premier lieu les Phrygiens dont le souvenir est resté très net dans l'esprit grec et qui, descendus

à travers l'Hellespont des régions de la Thrace, ont occupé tout le district montagneux intermédiaire entre le plateau central et les vallées côtières de l'Anatolie. Ensuite la société Lydienne, dans laquelle je comprends pour abréger les populations Lyciennes, Lélèges, Cariennes, dont l'origine et la nature ethnique nous sont encore inconnues ; plusieurs siècles après leur arrivée et leur installation dans les grandes vallées fertiles qui s'ouvrent sur la mer Egée, elles sont entrées, sous les dynasties des Héraclides et des Mermnades, à l'époque des Rois Candaule, Gygès, Crésus, en contact direct avec les colons hellènes, qui les tenaient pour une grande puissance commerciale et pour le grand intermédiaire entre le monde asiatique et la Méditerranée. Enfin vers la fin de cette période, au VIIe siècle avant J.-C. descend des plateaux de l'Iran la grande puissance des Mèdes et des Perses, qui détruit la monarchie Lydienne et à peine un siècle plus tard subjuguera la colonie ionienne et menacera gravement le développement de la civilisation grecque en Europe.

Le second groupe de populations qui nous intéresse est celui qu'on désigne le plus généralement sous le nom de population égéenne.[1] Vous connais-

[1] Il n'entre pas dans mon intension d'épuiser la liste de tous les facteurs ethniques qui entrent en ligne. Je dois cependant ajouter

sez, et je vous ai rappelé l'an dernier, les découvertes mémorables de Schliemann dans le dernier quart du XIXe siècle, et celles qui se poursuivent en Crète et dans la Méditerranée depuis 1900[1], pour ne parler que des plus célèbres ; elles ont lancé dans le monde un grand facteur historique nouveau : l'existence d'une importante civilisation, dont l'origine locale et indépendante se laisse poursuivre en Crète et dans les îles avoisinantes jusqu'à l'époque paléolithique, atteignant son apogée vers le XVIIIe siècle avant notre ère, à l'époque du deuxième palais de Knossos. Sa puissance s'étend sur la plus grande partie de la Méditerranée et de ses côtes, de l'Asie jusqu'au sud de l'Espagne, de l'Egypte aux Balkans, pénètre toute la péninsule de la Grèce continentale et comprend ces vieux habitants autochtones, les Pélasges, dont les Grecs ont fait leurs ancêtres.

Cette civilisation brillante et originale, quoiqu'elle n'ait pas été sans recevoir et transformer des influences environnantes, notamment celle de l'Egypte, décline à partir du XVe siècle pour suc-

les Phéniciens qui depuis le XVIe siècle avant J.-C. ont joué un rôle, mais dont l'influence semble avoir été très exagérée. L'influence Egyptienne ne parait pas importante non plus, jusqu'ici, dans la préhistoire anatolienne.

[1] R. Dussaud, les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée, Paris, Geuthner 1910.

comber vers le XIIe, sous l'envahissement des peuples dont j'ai maintenant à vous parler et qui, descendus du nord à travers la chaîne des Balkans, ont apporté avec eux aux populations méditerranéennes de l'âge du bronze le fer, dont l'usage ne paraît pas avoir été connu d'elles jusqu'alors.

On a souvent représenté ces populations septentrionales comme tout à fait barbares et sauvages. Mais les fouilles qui ont été faites en Bosnie, en Roumanie, dans toute la région Danubienne, ont montré, dans la large bande du continent qui s'étend des confins de l'Autriche jusqu'aux rives de la mer Noire, l'existence de stations des époques néolithique, du bronze et du premier âge du fer (période Hallstatienne)[1] qui témoignent d'un certain avancement hors de la barbarie. Aucune des migrations de peuples barbares septentrionaux, qui pendant de longues périodes sont descendus des plaines de la Russie, n'ont pu pénétrer dans les Balkans sans passer à travers cette culture Danubienne et en retenir quelque chose. C'est sans doute du mélange de ces populations Nordiques avec les populations Danubiennes qu'ont été faites au premier âge du fer ces hordes d'envahisseurs

[1] J. Déchelette, Manuel d'archéologie préhistorique, Paris, Picard. J. Deniker, Les races et les peuples de la Terre, Paris, Schleicher 1900. J. de Morgan, Les premières civilisations, Paris, Leroux 1909.

qui, suivant les époques, par infiltrations lentes ou par invasions violentes, ont pénétré par la Thessalie dans la Grèce, dans le Péloponnèse et jusqu'en Crète. Toutes ces bandes d'immigrants septentrionaux ont infusé un sang nouveau à la vieille société égéenne en déclin et c'est de cette infusion, de la renaissance déterminée par cet élément nouveau, qu'est née la grande civilisation hellénique.

Il nous reste à dire quels ont été les rapports de ces deux derniers groupes avec le premier et dans quelles conditions la civilisation hellénique à commencé de se produire, à ce contact, sur les côtes de l'Asie Mineure.

Pour ce qui est des rapports de la civilisation Egéenne avec les populations Asiatiques, les renseignements que donnent les textes sont assez vagues et affectent souvent la forme légendaire. Les fouilles ne sont pas assez nombreuses jusqu'ici et n'ont pas été généralement poussées, au point de vue qui nous occupe, assez profondément, pour atteindre les couches profondes des premiers établissements de populations. Celles qui ont été faites n'ont guère donné que des résultats négatifs. Des fragments d'objets et de poteries égéens, remontant pour la plupart tout à fait à la fin de l'époque du bronze, ont été trouvés en trois points seulement du continent, assez abondants à Troie, très rares

à Pergame, à Milet et en un point de l'île de Rhodes. Certains archéologues en ont conclu que la civilisation égéenne avait été empêchée de prendre pied sur les côtes par l'une des puissantes monarchies qui dominaient l'Asie, la monarchie Hittite.[1] Mais des relations commerciales se sont certainement établies entre les deux groupes de populations et, après le déclin des Hittites, il est probable que, sous la pression des peuples du nord, des bandes de Crétois sont venues s'installer, ainsi qu'en témoignent certains textes, sur la partie méridionale de la côte, notamment à Ephèse, à Priène et à Milet, avant l'arrivée des émigrants de la Grèce continentale.

C'est avec ce dernier mouvement d'émigrants que se clôt la période qui nous occupe. Des bandes de colons venus de Grèce, sous la pression des envahisseurs du nord, se sont alors portées sur les côtes d'Asie et y ont développé, entre le XIIe et le IXe siècle avant notre ère, les premiers éléments de la civilisation hellénique. Il est difficile de distinguer, dans l'état actuel des connaissances, la nature de ces tribus de colons et l'ordre dans lequel elles ont émigré. On distingue généralement trois

[1] D. G. Hogarth Ionia and the East, Oxford Clarendon Press 1909. Contra: A. J. Reinach dans Rev. des Et. grecques, T. XXII, p. 236.

groupes principaux : le groupe éolien-achéen, le plus ancien probablement, qui s'est établi dans la partie septentrionale des côtes et auquel se rattachent les souvenirs de la guerre de Troie ; il y a rencontré une résistance assez vive et après la conquête est resté plus rude et isolé de la grande civilisation ; puis le groupe ionien, celui qui intéresse le plus notre sujet, qui a occupé la région la plus riante et la plus fertile, l'ancienne Lydie, depuis la latitude de Smyrne jusqu'aux confins de la Carie; il y a trouvé des populations adoucies, d'une civilisation déjà avancée, et y a développé le grand centre de commerce, d'art et d'intelligence, dont nous aurons à parler ; enfin, en dernier lieu, le groupe dorien qui, après avoir envahi le Péloponnèse, est descendu jusqu'en Crète, mais dont l'influence est plus faible sur les côtes de l'Asie.

L'émigration ionienne était déjà une population très mélangée[1] avant d'avoir quitté la Grèce. La plus grande partie était originaire de l'Attique, où elle avait longtemps séjourné, mais la proportion entre l'élément égéen primitif et les éléments septentrionaux y est difficile à déterminer. Elle

[1] Hérodote I, 146 : " Ces Ioniens sont un mélange de Myniens " Orchoméniens, de Cadméens, de Dryopes, d'une portion de Phoci- " diens, de Molosses, d'Arcadiens Pélasges, de Doriens Epidauriens " et de plusieurs autres nations. "

se produit vers le XIe siècle, dans des conditions que nous aurons à préciser, repousse les anciennes populations asiatiques ou se mélange avec elles, atteint bientôt une très brillante civilisation, établit à son tour de nombreux comptoirs, fonde d'importantes colonies en Sicile, en Italie et jusqu'à Marseille, apporte enfin au monde le fruit le plus précieux de l'imagination et du sentiment : la poésie et l'art grecs, en même temps que les premiers éléments de la pensée et de la science.

La succession des événements, dont l'Asie Mineure est le théâtre à partir de ce moment, est présente à tous, j'en rappelle seulement les très grandes phases.

La puissance des Perses devient oppressive et envahissante au cours du VIe siècle ; en 494 elle balaye finalement toute la civilisation grecque des côtes d'Asie et peu s'en faut qu'elle ne compromette avec la Grèce la civilisation toute entière. Après Salamine, Platées, Mycale, les Grecs du continent, surtout les Athéniens, reprennent l'empire de la mer. Les colonies grecques d'Asie restaurées entrent dans la grande confédération maritime que préside Athènes, la confédération de Délos. Puis quand, à la fin du Ve siècle, Sparte est victorieuse d'Athènes, elles se tournent vers Sparte. Un moment, au début du IVe siécle, elles rentrent

sous la domination persane : c'est l'époque de la grande randonnée de Xénophon à travers l'Asie, l'expédition et la retraite des Dix mille. Au milieu du IVe siècle, elles font partie des conquêtes d'Alexandre, qui poursuit sur les rives du Tigre et de l'Euphrate jusqu'au seuil de l'Inde son étonnante aventure. Après la mort d'Alexandre ses conquêtes se morcellent entre ses généraux, d'abord les Diadoques, puis leurs descendants les Epigones; des royaumes se font et se défont, s'édifient et s'écroulent. C'est l'époque hellénistique, jusqu'à ce que les Romains, qui pénètrent en Asie Mineure au début du IIe siècle, réduisent, en 129 avant notre ère, l'Asie en province.

Bientôt apparaît avec St Paul la communauté chrétienne d'Ephèse, puis celle de St Jean, et le christianisme s'étend, avec les sept Eglises anatoliennes de l'Apocalypse, dans un milieu très préparé pour le propager, par son mélange avec les cultes grecs-orientaux; il s'y charge, en même temps qu'à Alexandrie, de croyances, peut-être même de rites, en tous cas d'une masse d'idées grecques, qui seront le fondement de sa dogmatique. C'est l'époque des conciles d'Asie, des hérésies, de toutes les étranges discussions théologiques, produits de l'esprit grec anémié et en pleine décadence. En 330, Constantin transfère de Nicomédie à Byzance

la capitale de l'Asie et y fonde Constantinople. A la fin de ce siècle Théodose interdit les sacrifices, ordonne la fermeture et la destruction des temples du paganisme. Au commencement du Ve siècle l'Empire d'Orient se sépare pour toujours de l'Empire d'Occident.

Enfin, peu à peu, s'infiltrent dans le monde byzantin de nouvelles populations nomades originaires du Turkestan, les Turcs Seldjoucides ; ils fondent en Asie Mineure, à partir du XIe siècle, un grand empire, qui se démembre à son tour et que réédifie une branche de même race les Turcs Ottomans ; ils détiennent toute la région depuis le commencement du XVe siècle.

Tel est l'écheveau compliqué, encore mal débrouillé, des éléments ethniques et des faits historiques qui se sont enchevêtrés dans cette région ; nulle part, a écrit un historien, " tant d'histoire ne s'est pressée en un espace si limité. " Dans ce mouvant creuset s'est formé, à la fin du VIIe siècle, dans sa pureté, le génie grec ; entre la fin du IVe siècle et notre ère il s'y répand hors de lui-même, conquiert le monde et de grec qu'il était, non sans perdre de son originalité, devient universel. Enfin, dans la confusion des éléments qui s'y agitent, prend naissance, mélange d'idées helléniques et de sentiments orientaux, le christianisme, qui, au

cours des deux premiers siècles de notre ère, y forme peu à peu les fondements essentiels et définitifs de sa dogmatique et de son culte. Tels sont les trois grands sommets qui émergent de cette confusion, quand on la contemple de loin, à vol d'oiseau, et qui domineront les faits de détail dont nous aurons à parler.

De l'aspect géographique de la région qui nous intéresse, je ne dirai qu'un mot. Au centre de la péninsule est un vaste plateau, d'où se détachent en éventail une série de chaînes de montagnes, entre lesquelles se creusent, jusqu'aux rivages profondément découpés par la mer, de vastes vallées copieusement arrosées par de larges fleuves.

Dans la région où nous nous arrêterons, ces chaînes se dirigent assez régulièrement de l'est vers l'ouest, et entre leurs sommets arides et lumineux s'étalent quatre grandes vallées ; la première, au nord, par laquelle nous commencerons, aux confins méridionaux de l'ancienne Mysie, est la vallée du Caïcos où, à quelques kilomètres de la mer, nous nous arrêterons devant Pergame ; puis parallèlement la grande vallée de l'Hermos, qui aboutit dans un golfe profond à Smyrne ; au sud de Smyrne se creuse, moins profondément vers l'intérieur et, plus étroite, la vallée du Caystros que commandait sur la côte l'ancienne Ephèse ;

enfin, séparée d'elle par la grande chaîne de l'ancien Mont Mycale, que nous contournerons à l'est, l'immense vallée du Méandre, qui venait déboucher sur la côte en face de la presqu'île de Milet, d'où nous atteindrons, à quelques kilomètres dans la montagne Carienne, le fameux sanctuaire de Didymes. Toute cette région, la plus riche, la plus fertile de l'Asie Mineure, est couverte de plantations de figuiers et de céréales, de châtaigneraies, de platanes, de bois de chênes ; ses hauts rideaux de peupliers évoquent certaines grandes vallées de la France plutôt que des paysages exotiques : c'est l'ancienne Lydie que pour sa richesse tant de royaumes se sont disputée. Au sud de Milet s'étend un district plus aride de montagnes et de collines enchevêtrées, l'ancienne Carie, qui étend vers la mer les presqu'îles aiguës d'Halicarnasse et de Cnide. Après Milet, pour terminer, nous pousserons jusqu'à quelques trois cents kilomètres vers l'intérieur, remontant le cours du Méandre et de son affluent le Lycos jusqu'à Hiérapolis, au seuil de la région montagneuse et plus sauvage de l'ancienne Phrygie.

SMYRNE

Nous abordons en Asie, à Smyrne, par l'une des grands lignes de navigation qui d'Occident, de Constantinople, d'Egypte et de Syrie viennent s'y croiser et y ont développé un grand port Levantin, où s'entassent toutes sortes de populations, le seul grand port moderne de l'Asie Mineure.

Les autres localités où nous nous arrêterons, sont de nos jours, sauf Pergame qui est un grand village prospère, d'infimes bourgades. Dans l'intérieur nous laisserons à regret quelques centres manufacturiers et commerçants importants, mais purement anatoliens. Smyrne est la seule ville de la région où l'élément Européen soit important. Nous ne faisons qu'y passer. Son plus grand charme est l'admirable panorama encerclé de grandes montagnes harmonieuses, creusé par le profond golfe bleu, qui remplit les yeux d'une ample clarté, au sommet de la colline, le mont Pagus, d'où dévalent, pour s'étaler au loin jusqu'à la mer, les maisons blanches et les minarets aigus de la ville. Nous ne prenons de l'active et grouil-

lante vie de Smyrne que l'image qu'elle nous offre d'une vaste fourmilière d'hommes de toute provenance ; puissante par le trafic et le commerce que se partagent surtout occidentaux, grecs, juifs et arméniens, elle est sans production artistique et intellectuelle véritables ; au dessus du tumulte du port et des bazars, où se juxtaposent toutes ces races, la population turque mène sur la colline sa vie paisible et silencieuse ; les fonctionnaires ottomans détiennent le gouvernement. Au seuil de l'Asie ancienne, Smyrne nous donne le spectacle vivant de ce qu'ont été, par un côté, à l'époque hellénique et presque complètement à l'époque romaine, de grands ports antiques comme Ephèse et Milet.

De Smyrne le chemin de fer contourne le golfe, remonte la vallée de l'Hermos, franchit, au dessus d'une gorge pittoresque, où s'engage une boucle du fleuve, la ligne de séparation des eaux des vallées de l'Hermos et du Caïcos et se termine au village de Soma, que dominent les sommets déchiquetés du Darkala-Dagh. De là, à cheval où en voiture, à travers la large plaine du Caïcos, abondante, ample et riante, on gagne l'Acropole de Pergame.

L'ACROPOLE DE PERGAME

L'Acropole de Pergame est une grande colline, un énorme rocher de trachyte qui s'élève à 350 mètres au dessus de la mer. Elle se dresse à 300 mètres environ au dessus de la plaine, s'avançant entre les deux vallons resserrés du Sélinos et du Kétios.[1] Vue dans le sens de sa plus étroite largeur elle apparait bien comme la décrit Strabon[2] " une montagne en forme de pomme de pin terminée par un sommet aigu ", mais vue de la vallée du Sélinos, par sa face ouest, elle a la forme d'une large et ample croupe allongée.[3] La ville antique recouvrait, par des terrasses artificiellement creusées dans le roc, toute l'étendue de la montagne et à l'époque de sa grande prospérité s'étendait assez loin dans la plaine, à l'emplacement de la ville moderne. Puissante défense naturelle aux escarpements inaccessibles, dominant une large plaine productive, entre les vallées fertiles de l'intérieur et le débouché qu'offrait la mer à quelques kilo-

[1] Voir planche II, en fin du volume.

[2] Strabon Géogr. XIII, 4, 1,

[3] Voir photographie n° 1, pp. 32-33.

mètres, l'Acropole de Pergame était tout indiquée pour y établir une grande capitale : citadelle fortifiée, place de commerce active, ville de luxe ouvrant sur un magnifique paysage.

La première mention historique que nous ayons de Pergame est du commencement du IVe siècle et vise des événements contemporains. A ce moment l'animation guerrière règne dans la plaine du Caïque, qui retentit du bruit des armes. L'harmoste Lacédémonien Thibron y concentre l'armée de 4.000 soldats Lacédémoniens et Péloponnésiens et de 300 cavaliers Athéniens qu'il amène combattre le Satrape perse Tissapherne et aider les Grecs d'Asie à recouvrer leur indépendance ; il y recueille la bande inquiète des débris des Dix Mille, qui durant quinze mois vient de parcourir plus de 6,000 kilomètres à travers l'Asie sous la conduite de Xénophon.[1] A cette époque (399) Pergame est une petite ville qui fait partie du domaine des réfugiés grecs, mais dont on ignore les conditions et l'époque de la fondation.

La puissance et la splendeur de Pergame sont une apparition assez subite et éphémère. Entre le moment où Xénophon reçut l'hospitalité dans la bourgade du commencement du IVe siècle et celui où le grand Etat de Pergame se développa au

[1] Xenophon, Hellen. III, 1, 16 ; Anab. VII, 6, 1 et 8, 8.

cours du siècle suivant, nous ne sommes renseignés que par de rares inscriptions. Voici dans quelles circonstances cet Etat prit naissance.

Nous sommes dans les temps troublés qui suivent le morcellement de l'empire d'Alexandre ; son empire est réparti en quatre royaumes : la Macédoine, l'Egypte et l'Asie partagée entre deux de ses vieux généraux, les seuls survivants de son époque, Séleucus et Lysimaque. Lysimaque domine l'Asie en deça du Taurus, Pergame lui appartient. Il a amassé de grands trésors, les a enfermés sur l'Acropole et en a confié la garde au fils d'une joueuse de flûte Paphlagonienne,[1] un certain Philétœros, qu'un accident avait rendu eunuque dès sa plus tendre enfance.[2] Ce Philétœros, habile politique et ambitieux, profite des troubles qui l'entourent, des occasions favorables qui se présentent : défaite et mort de Lysimaque à Cyropédon en 281, meurtre de Séleucus la même année ; il déclare son indépendance et commence à étendre la ville aux pieds de l'Acropole. Il règne vingt ans sans être inquiété dans ses possessions et les fils de ses frères, Eumène et Attale, fondent la grande dynastie Pergaméenne des Attalides, qui, en moins d'un siècle, fait de la

[1] Athénée 577 B.

[2] Strabon, XIII, 4, 1.

bourgade une grande ville, de la ville la capitale d'un grand Etat qui, au début du IIe siècle, sous le règne d'Eumène II, (199-159) est maître de la presque totalité de l'Asie Mineure.

Cette histoire de la monarchie des Attalides est celle de potentats guerriers, de souverains de fortune qui font sentir violemment le poids de leurs armes mercenaires aux Gaulois, dont ils refoulent définitivement les bandes dans les montagnes de l'intérieur, et aux troupes de la royauté Syrienne dont ils partagent avec les Rhodiens les dépouilles d'Asie mineure. Mais ce sont aussi de grands constructeurs, possédés du désir de rivaliser avec les créations des Ptolémées à Alexandrie ; ils éventrent la montagne de Pergame, y installent des vastes terrasses, superposées depuis la base jusqu'au sommet, les couvrent de plantations, de tout un monde de temples, de palais, de monuments et de statues [1] qui devaient frapper le regard, de loin, dans la plaine. Ils créent des manufactures royales, qui, comme nous le montre une inscription, occupaient de nombreux esclaves ; de leurs ateliers sortent le parchemin, dont le nom est dérivé de celui de la ville, de célèbres étoffes tissées de fil d'or très recherchées à Rome et qui faisaient concurrence aux broderies des femmes phrygiennes

[1] Strabon XIII, 4, 2.

et aux brocarts d'Alexandrie. Ces vaillants soldats réunissent autour d'eux toute une cour d'artistes, de rhéteurs, de philosophes et d'érudits, créent une vaste bibliothèque au sommet de l'Acropole, y installent un musée et d'importantes collections d'art, précieux instruments de travail, qui furent le point de départ de la critique d'art et jouèrent un grand rôle dans le développement de l'érudition hellénistique et romaine.

Attalle III, le cinquième et dernier souverain de Pergame, meurt en 133 en laissant par son testament son royaume au peuple romain.

Sous la domination romaine Pergame demeure une ville prospère et opulente, une des plus riches de l'Asie. Le christianisme s'y développe dès son origine, il y possède un martyr obscur Antipas mentionné par l'Apocalypse, qui compte la communauté de Pergame au nombre des sept Eglises. A l'époque de Constantin (300 après J.-C.), elle dût se résigner à voir Ephèse devenir la métropole d'Asie. Sous les empereurs grecs elle déclina, se fortifia sur l'Acropole où elle se resserra contre les Turcs Seldjoucides, qui en prirent possession en 1336. La ville antique disparut peu à peu sous les décombres. Quand Spon la visita en 1676, seuls apparaissaient encore des débris de murs et des vestiges de monuments sur le sommet de l'Acropole.

Les fouilles de l'Acropole de Pergame ont été entreprises en deux séries de campagnes au compte du Musée Royal de Berlin, la première de 1879 à 1886 par M.M. Conze et Humann qui déblayèrent les terrasses du sommet, et dont les découvertes ont été publiées en France par M.M. Collignon et Pontrémoli dans leur bel ouvrage de "Pergame"[1]. Elles ont été reprises en 1900 par l'éminent archéologue M. Dörpfeld, qui s'est attaqué à la partie basse et médiane de l'Acropole et publie au fur et à mesure, succinctement mais avec une remarquable précision, les résultats de ses travaux, dans les "Athenische Mitteilungen"[2]. L'œuvre à accomplir est encore immense, la dixième partie peut-être de la ville antique est à peine mise à jour ; les travaux de M. Dörpfeld promettent de sensationnelles et passionnantes découvertes ; s'ils sont menés jusqu'à leur fin, ils nous révèleront, avec les fouilles françaises de Délos, l'ensemble le plus complet et le plus frappant des ruines d'une vaste capitale hellénistique.

La vieille ville de Pergame, celle où Lysimaque, au commencement du IIIe siècle déposa ses trésors,

[1] Société fr^e d'Ed. d'Art 1900.

[2] A. M. 1900 p. 240, 1902 p. 1, 1904 p. 113, 1907 p. 163, 1908 p. 328.

occupait le plateau supérieur de la montagne constitué par deux terrasses dont l'ensemble mesurait une longueur de 260^{m} sur une largeur de 160. C'était une véritable petite forteresse qu'entourait un mur d'enceinte. Bientôt elle s'étendit sur une troisième terrasse située au dessous des deux premières, sur laquelle fut construite une Agora et qu'un nouveau mur d'enceinte comprit à l'intérieur de la citadelle. Mais c'est sous Eumène II, au commencement du IIe siècle, que la ville, dont des maisons et des édifices s'étaient déjà peu à peu étendus sur les flancs de la montagne, atteint son plus grand développement. Le mur d'enceinte englobe alors toute la montagne, il part d'une quatrième terrasse sur laquelle est installée la scène d'un grand théâtre, descend, en suivant la vallée du Sélinos, jusqu'à la base, qu'il contourne et remonte le long de la vallée du Kétios, pour rejoindre après un brusque coude le mur ancien de la partie haute de la ville. A la fin de l'époque des Rois et à l'époque romaine, une nouvelle ville s'étendit assez loin au pied de l'Acropole dans la plaine du Caïque.

Quatre portes ont été déblayées dans la plus grande enceinte au cours des fouilles. La plus importante, celle du bas, au sud de l'Acropole, a été complètement dégagée par M. Dörpfeld en 1901.

C'est une entrée monumentale formée d'une

sorte de cour carrée pourvue d'une colonnade intérieure, et flanquée de deux tours rectangulaires. Elle offre une disposition très particulière : l'un des murs est percé de deux portes et le mur adjacent d'une troisième, le mur opposé au premier donne accès par un escalier à une tour à deux étages. Cette disposition spéciale répond à un double problème : celui d'établir la porte en un point de l'enceinte qui forme un angle assez aigu et où la route dessine une courbe accentuée, et celui de constituer une très puissante défense.[1] Du second étage des deux tours on pouvait accéder à la partie supérieure du mur d'enceinte.

De cette porte bifurquaient deux rues principales qui montaient en lacets jusqu'au sommet, l'une à l'ouest au dessus de la vallée de Sélinos, l'autre à l'est au dessus de la vallée du Kétios. La première n'a été encore retrouvée qu'en quelques points, la seconde est complètement dégagée sur une partie importante de son parcours.[2] C'est celle-ci que nous suivrons.

Elle se dirige d'abord vers le nord et vient bientôt contourner à une certaine hauteur un grand espace rectangulaire taillé en terrasse dans le roc et dont elle suit l'un des petits côtés, puis l'un

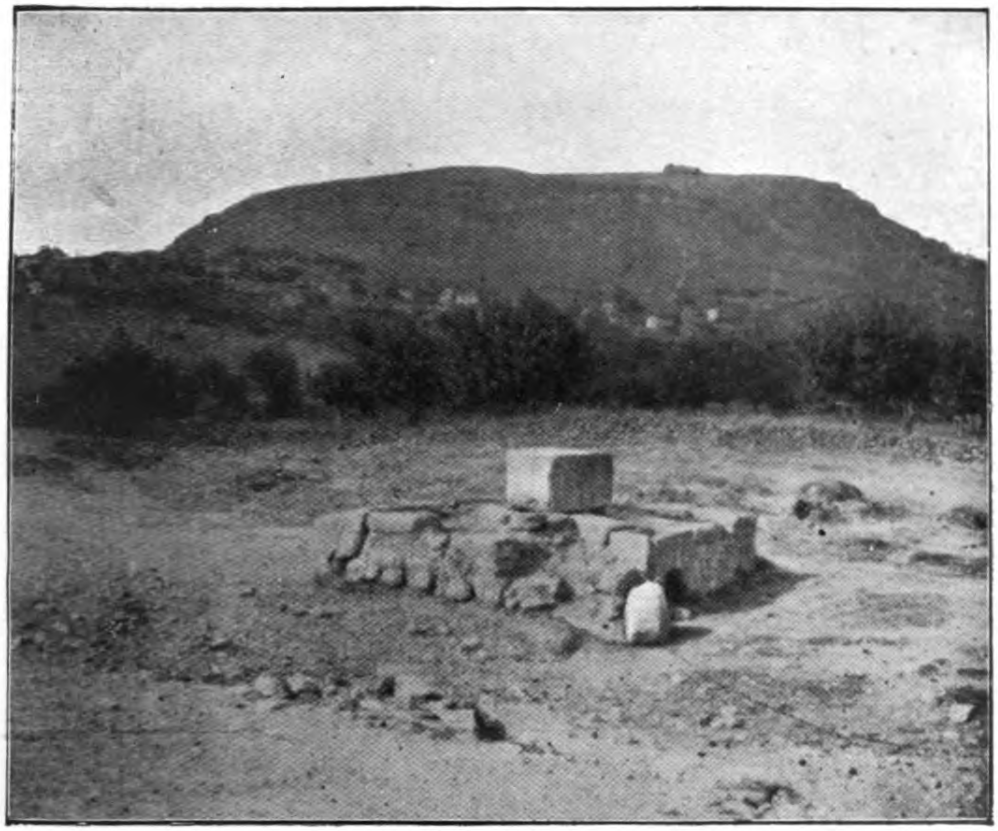
[1] Voir planche II, en fin du volume.

[2] Voir photographie n° 2, pp. 32-33.

des grands. C'est une grande cour rectangulaire entourée sur trois côtés par des portiques à un étage de colonnes et sur lesquels ouvraient un grand nombre de chambres et de salles. Sur le quatrième côté dix-huit chambres assez régulières donnent directement sur la cour, la colonnade bâtie sur le mur de soutènement de la terrasse étant reportée à l'extérieur et formant un ensemble décoratif qu'on devait apercevoir à distance de la plaine. La cour à ciel ouvert était entièrement dallée, on y a retrouvé des fragments d'un banc en pierre, un grand exèdre et les traces de plusieurs bases de statues. Les portiques étaient de vingt-neuf colonnes doriques sur les grands côtés et de quinze sur les petits, portant un entablement droit au dessus duquel se dressaient les colonnes doriques de l'étage. L'ensemble du monument, dont les procédés de construction et les matériaux remontent à l'époque des rois, formait un puissant édifice de 80^{m} sur 60^{m} environ.

Un nombre important d'inscriptions trouvées en place et dont plusieurs édictent des règlements intéressants sur la police des rues, des édifices et des échanges [1] ont établi qu'il s'agit d'une agora, centre de la vie publique et des affaires commerciales de la ville basse de Pergame. Un passage de

[1] Voir Ath. Mitt. T. XXVII 1902 p. 85 et suivantes.



1. L'ACROPOLE DE PERGAME. VUE DE L'OUEST.

(voir p. 24.)

2. L'ACROPOLE DE PERGAME. RUE DE L'EST.

l'une d'elles, qui relate des abus commis dans la perception du change dans le commerce du poisson, illustre et fait revivre pour nous un côté amusant des transactions du marché dont Athénée nous a gardé le souvenir : " Il est dix mille fois plus " facile d'approcher un général d'armée pour en " obtenir une réponse que ces maudits poisson- " niers du marché ! Si vous leur demandez : com- " combien cela ? Ils manient celui-ci ou celui-là en " baissant la tête, l'un paraissant vous écouter, l'autre " ne faisant aucune attention, un troisième marmot- " tant entre ses dents ;... un autre vous répond : dix " oboles, mais il n'ajoutera pas de quel pays : " comptez lui son argent, il vous dira qu'il l'entend " en oboles d'Egine, et s'il y a de la monnaie à " rendre, il vous les comptera en oboles attiques : " il empochera des deux côtés ! " [1]

A l'angle N. E. de l'Agora viennent se couper quatre rues qui la mettaient en communication avec les divers quartiers de la ville. La rue principale que nous suivons fait en ce point un angle aigu et remonte au flanc de la montagne dans la direction de la vallée du Kétios. Dans cet angle, en bordure des deux parties de la rue, a été complètement dégagé en 1904-1905 un pâté triangulaire de maisons, qui entourent une cour de même

[1] Athénée Banq. des Sav. L. VI 224e-227^{b}.

lavage et l'abreuvage des bestiaux aux fontaines publiques ; l'homme libre qui a contrevenu à cette prescription est passible d'une amende qui peut aller jusqu'à la confiscation de ses biens ; si c'est un esclave ayant agi sur l'ordre de son maître, le corpus delicti lui-même est confisqué et frappé de verges, et s'il a agi de sa propre initiative, il est dépouillé de ce qu'il peut posséder, frappé de cent coups de bâton, mis au carcan pendant dix jours, à l'expiration desquels il subit une seconde correction !

L'entrée dans la ville intérieure à travers la seconde enceinte consiste en un propylée rond en forme de quart de cercle, qui ouvrait du côté gauche sur une première terrasse, et, du côté droit, donnait accès à un grand escalier tournant voûté, conduisant à une terrasse supérieure.

Cet escalier et le système de voûtes qui le couvrent est, par son parfait état de conservation et sa date, d'un intérêt considérable.

Un portique devait surmonter les premières assises de marches, arrondies aux angles ; au-dessus de la 16e marche se dressent encore deux piliers où venaient s'appuyer les battants de la porte, et commence la grande voûte horizontale en berceau, reposant sur deux puissants murs, le tout en très bel appareil hellénique du commencement du

IIe siècle av. J. C., dont les pierres taillées sont assemblées à joints vifs sans mortier, ni tenons de fer.[1] A la 29e marche est un palier rectangulaire, d'où monte, perpendiculairement à la direction première un second escalier ; une seconde voûte en berceau de même appareil et horizontale, d'axe perpendiculaire à celui de la première, vient couvrir le tout. La seconde voûte, étant plus élevée que la première, est coupée au-dessous de sa naissance par celle-ci, suivant l'arc du premier berceau.

On sait que les voûtes et arcades n'étaient pas en usage chez les Grecs de l'époque classique, qui couvraient exclusivement les baies, les colonnades et les portes par des plates-bandes ; la voûte en berceau paraît d'origine orientale, elle était connue des Egyptiens, mais ils n'en construisaient qu'en briques ; dans une région écartée de la Grèce, en Acarnanie, à Œniadœ, on rencontre dans le percement des murs d'enceinte la voûte cylindrique en pierre taillée, par assises équilibrées, ainsi qu'une voûte clavée, véritable voûte à poussées, et une voûte biaise ; mais ces exemples sont tout-à-fait isolés en Grèce. On sait d'autre part l'usage constant que firent les Romains de ce genre de construction. Ils l'avaient emprunté, sous sa forme achevée, à l'Asie Mineure hellénistique, qui devait

[1] Voir photographie n° 3, pp. 40-41.

la tenir de l'Orient. Nous voyons ici la voûte en berceau parvenue en terre grecque d'Asie à l'état d'élément régulier de construction, et nous en avons l'exemple le plus complet et le plus frappant qui existe.

Cette porte percée dans l'enceinte donnait accès à une terrasse intermédiaire entre deux autres, sur l'ensemble desquelles s'élevait un triple gymnase.

Le flanc de l'Acropole n'offrait, en effet, nulle part de surface plane permettant d'y aménager un grand gymnase. Le problème fut résolu suivant la formule constante des architectes de Pergame, par l'aménagement hardi et coûteux de terrasses horizontales, coupées d'un côté à même le roc qu'elles entament, et reposant de l'autre sur d'énormes murs de soutènement. L'espace que ce travail rendait disponible était encore insuffisant pour l'édifice considérable que devait être le gymnase tout entier ; on y remédia en disposant l'une au-dessus de l'autre trois terrasses superposées mais reliées entre elles, qui correspondaient aux trois divisions du gymnase auxquelles elles étaient destinées : la terrasse inférieure portait le gymnase des enfants, *τῶν παίδων*, la terrasse intermédiaire celle des éphèbes, *τῶν ἐφήβων*, et la terrasse supérieure, celle des jeunes gens, *τῶν νέων*.

Nous donnons ici (phot. n° 4)[1] une vue de ce dernier gymnase, le plus considérable.

C'est un ensemble de constructions analogue à celui de l'agora que nous avons précédemment décrite : une grande cour rectangulaire entourée de portiques à colonnes et à étage, sous lesquels viennent s'ouvrir des chambres, des salles, des bains et des hémicycles bordés de bancs. C'est le type du gymnase de l'époque hellénistique et gréco-romaine, dérivé du gymnase en pierre, à pistes abritées par de longs portiques contigus à la palestre, qui furent construits en Attique, sous l'Administration de Lycurgue, au IVe siècle avant J. C.[2] Ce type d'édifices a fait fortune, il a donné naissance aux grandes basiliques de Rome, où l'arcade a remplacé la plate bande, aux thermes de l'époque impériale, combinaison du gymnase grec et des bains romains, et, par delà l'époque romaine et par son intermédiaire, à la basilique chrétienne latine, d'où sont sorties plus tard nos églises romanes et gothiques de l'Occident.

L'ensemble de l'édifice a une longueur de 107^{m} sur une largeur de 90. Les quatre portiques corin-

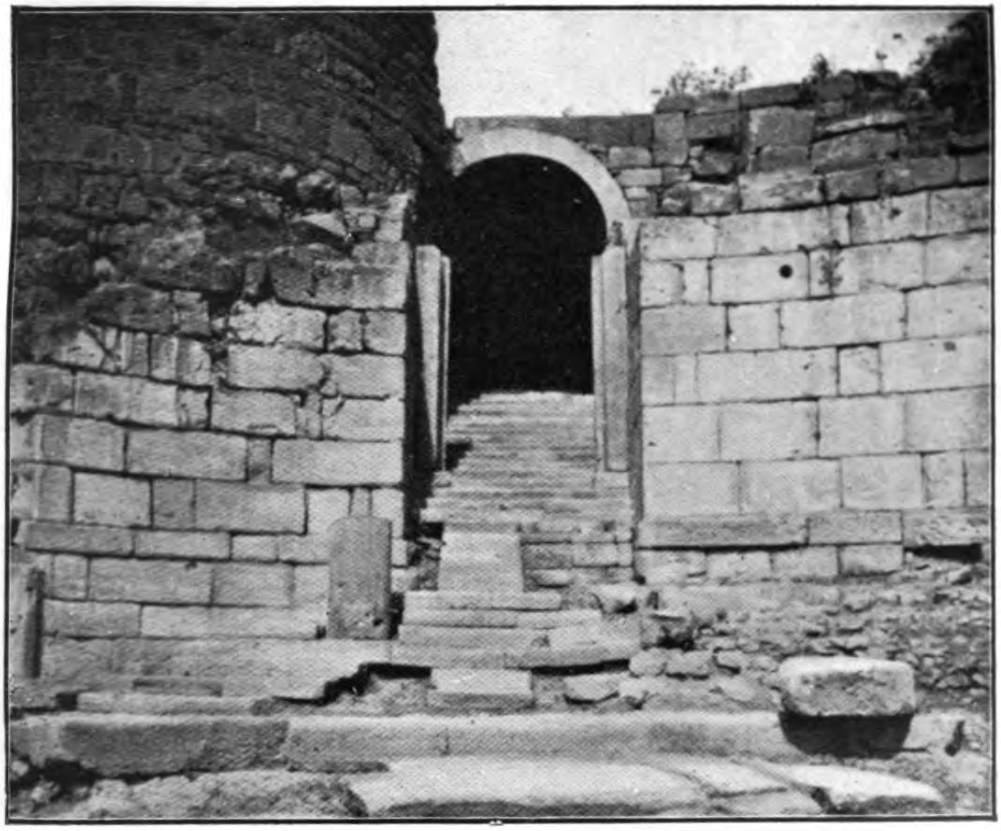
[1] pp. 40-41.

[2] Sur l'évolution et le rôle des gymnases grecs voir le substantiel et excellent article de M. G. Fougères dans le dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, s. v. gymnasium.

thiens à étage qui l'entouraient et dont celui du sud est presque complètement éboulé, sont de l'époque d'Hadrien au IIe s. apr. J. C., mais ils sont un remaniement de portiques doriques de l'époque des rois; devant chacune de ses quarante colonnes étaient des bases surmontées de statues. Sur chacun des petits côtés ouvraient des pièces dont la plus intéressante est, à l'ouest, un établissement de bains d'époque grecque ; une rangée de bassins rectangulaires en marbre s'y détachent des murs ; l'eau y coulait par des bouches horizontales, amenée par toute une tuyauterie retrouvée dans l'épaisseur des murs. Un décret[1] de la fin du IIe s. av. J. C. fait honneur à un certain Métrodoros, alors gymnasiarque (magistrat préposé à la surveillance des gymnases), d'avoir installé de nombreux bassins (ληνοί) dans les bains et de les avoir abondamment pourvus d'eau.

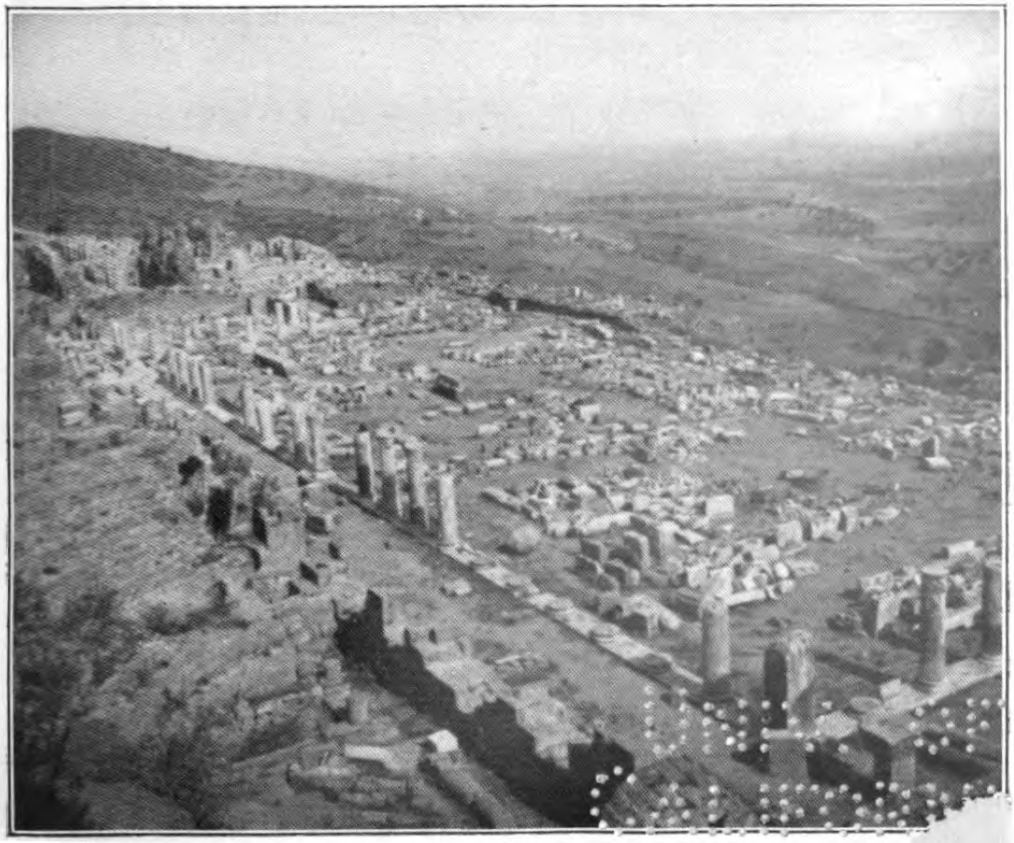
Sur le long côté nord donnaient sous le portique trois grandes salles: l'une, pourvue de deux absides latérales, paraît avoir été affectée à l'époque impériale au culte de l'empereur ; celle du milieu est une vaste salle d'apparat de 28m de long et de 10m de large précédée d'un portique de quatre colonnes et de deux parastades, salle de fête ou de réunion solennelle de l'assemblée des νέοι ; la der-

[1] Ath. Mit. T. XXXII, 1907, p. 273, Inscript n° 10.



3. L'ACROPOLE DE PERGAME. PORTE VOÛTÉE DE L'EST.

(voir pp. 37 et 38.)



4. L'ACROPOLE DE PERGAME. GYMNASE DES JEUNES GE

(voir p.

nière a la forme d'un théâtre avec gradins circulaires mais sans aménagement d'une scène, sorte d'odéon, salle publique ou de conférence, ou peut-être salle de réunion ou de concert de la corporation des *νέοι*.[1]

Le long côté du sud est occupé par une série de petites chambres rectangulaires presque toutes égales en dimensions et qui ouvraient sous le portique. Elles devaient servir aux athlètes et au personnel. Mais la disposition la plus intéressante de cette partie du gymnase est un grand stade voûté, qui dépasse à l'est et à l'ouest la longueur du gymnase, qui s'étend sur une longueur de 210^{m} et une largeur de $2^{m}20$ en sous sol du portique sud et auquel on accédait par quatre escaliers, dont deux aux extrémités et deux à droite des petits côtés du gymnase. Des fenêtres percées dans la muraille extérieure, au dessus des portiques de la terrasse qu'elle surplombe, y répandaient le jour. Cet aménagement souterrain, en bordure du remblai de la terrasse, d'une longue piste pour les exercices de la course, annexe nécessaire de tous les gymnases, s'imposait aux architectes de la ville comme une solution simple et économique et achève pour nous la physionomie de cette vaste

[1] Une inscription anciennement découverte fait mention d'une *βουλή* et d'un *δῆμος* des *νέοι*.

installation des gymnases, étagés les uns au dessus des autres, et dont les hautes murailles couronnées de chéneaux et d'acrotères se détachaient fièrement sur le ciel bleu.

A l'est de la terrasse du gymnase supérieur s'élevaient de grands thermes romains qui viennent d'être complètement dégagés, mais n'ont pas encore été décrits ; on y retrouve tous les locaux propres à ces vastes établissements : tepidarium, caldarium, sudatorium, frigidarium etc... A l'ouest une agglomération de salles et d'édifices [1] de diverses époques a été récemment mise à jour, notamment un grand réservoir qui alimentait d'eau les gymnases et une chaufferie pour les eaux des thermes. Au dessus, à 10^m environ de la terrasse, se dressait, bâti sur le rocher, un petit temple tétrastyle, qui paraît avoir été consacré à Asklépios.[2]

Au niveau de ce temple, à environ 125^m au dessus de la plaine, règne une nouvelle terrasse très allongée qui domine au nord le gymnase supérieur, et s'étend assez loin à l'ouest, jusqu'au point où l'Acropole s'allonge vers la plaine pour tourner dans la direction du nord-ouest vers la vallée du Sélinos ; cette terrasse rejoint à cette extrémitée

[1] Voir le détail dans Ath. Mt. T. XXXIII, p. 343 et suivantes.
[2] Ibid. p. 349 et suivantes.

une grande rue, symétrique à la rue de l'est, que nous avons suivie, et qui gravit en lacets le flanc ouest de l'Acropole. Une inscription, trouvée dans la grande salle du milieu, au nord du gymnase, et tombée de cette terrasse, a appelé l'attention sur sa destination. C'est une dédicace de l'un des rois Attale à la déesse Héra ; toute cette partie de la terrasse qui domine le gymnase paraît avoir été occupée par un sanctuaire de la déesse ; aucune fouille n'y a encore été entreprise.[1]

C'est dans la partie ouest de cette terrasse, entre le temple d'Asklépios et la rue montante, qu'est installé le dernier chantier des fouilles de M. Dörpfeld.[1] Elles n'ont pas encore été publiées, même sommairement, mais offrent un grand intérêt et paraissent devoir aboutir à des découvertes importantes.

Contigu à la terrasse de l'Asklépiéion, dont il est séparé par un grand mur en bel appareil et à quelques marches au dessous, s'étend un espace rectangulaire très allongé. On y descend de l'Asklépiéion par un propylée formé de deux colonnes non cannelées[2] et surmontées de beaux chapiteaux à feuilles plates de lotus et d'un fronton triangulaire. Les deux colonnes sont debout, le fronton a pu être presque entièrement restitué.

[1] Octobre 1910.

[2] Voir photographie n° 5, pp. 48-49.

Sur le grand côté nord, taillés dans le roc, règnent une série de gradins qui n'ont encore été dégagés qu'en partie. Derrière ont été mises à jour des habitations. Ces gradins se poursuivent le long du mur contigu à l'Asklépiéion et paraissent également exister le long du petit côté opposé. Sur le grand côté sud s'étendait un long portique reposant sur un mur de soutènement percé de portes rectangulaires, par où on accédait d'en bas sur la plateforme, au moyen d'escaliers. A l'intérieur de l'espace ainsi limité se trouvent un petit temple et un autel allongé et étroit dédié par une inscription à Déméter.

Il s'agit donc d'un sanctuaire des divinités Eleusiniennes, et sa disposition, assez semblable à celle du télestérion d'Eleusis, a fait penser à M. Dörpfeld qu'il était en présence d'une de ces fameuses salles d'initiation où les mystes, protégés des indiscrets par les hautes murailles, célébraient leurs mystères. A chaque pelletée de terre enlevée notre curiosité s'excite ; va-t-elle mettre à jour quelque témoignage nouveau de ces idées et de ces émotions religieuses dont le sens nous attire et se dérobe ? Si vraiment ce sanctuaire est un télestérion, la présence dans son enceinte même d'un temple et d'un autel serait un fait nouveau important dans la liturgie des mystères.

Les sondages profonds qui ont été faits sous l'autel n'ont révélé aucune disposition propre à faire surgir, au moyen d'une machinerie, les apparitions et les spectacles, dont parlent les auteurs et qui émouvaient les spectateurs de terreur et de joie religieuses. Puissent les prochaines fouilles de M. Dörpfeld dans ce sanctuaire des déesses nous apporter une riche moisson d'inscriptions et de faits !

Il nous reste, pour achever de résumer sommairement les principaux résultats des fouilles entreprises depuis 1900 sur l'Acropole de Pergame, à parler de deux édifices situés sur le flanc sud de la montagne, au dessous du sanctuaire de Déméter, l'un [1] à peu près au niveau du premier gymnase, l'autre, [2] plus bas, immédiatement au-dessus de l'Agora. Ce sont deux importantes maisons helléniques remaniées à l'époque romaine.

Elles sont l'une et l'autre du type de la maison à grande cour centrale et péristyle entourée de portiques et d'habitations sur les quatre côtés. Nous ne décrivons que la première qui est la mieux conservée.

C'est une ancienne maison de riches patriciens grecs, qui à l'époque ancienne était en dehors de la

[1] Ath. Mitt. T. XXXII 1907 p. 167 et suivantes.

[2] Ath. Mitt. T. XXIX 1904. p. 116 et suivantes.

vers d'Homère,[1] évoque les fêtes et les festins qu'Attale donnait à ses amis : "O mes amis, " faites bonne chair, et buvez le vin d'Attale, et " réjouissez-vous en de gais banquets. "

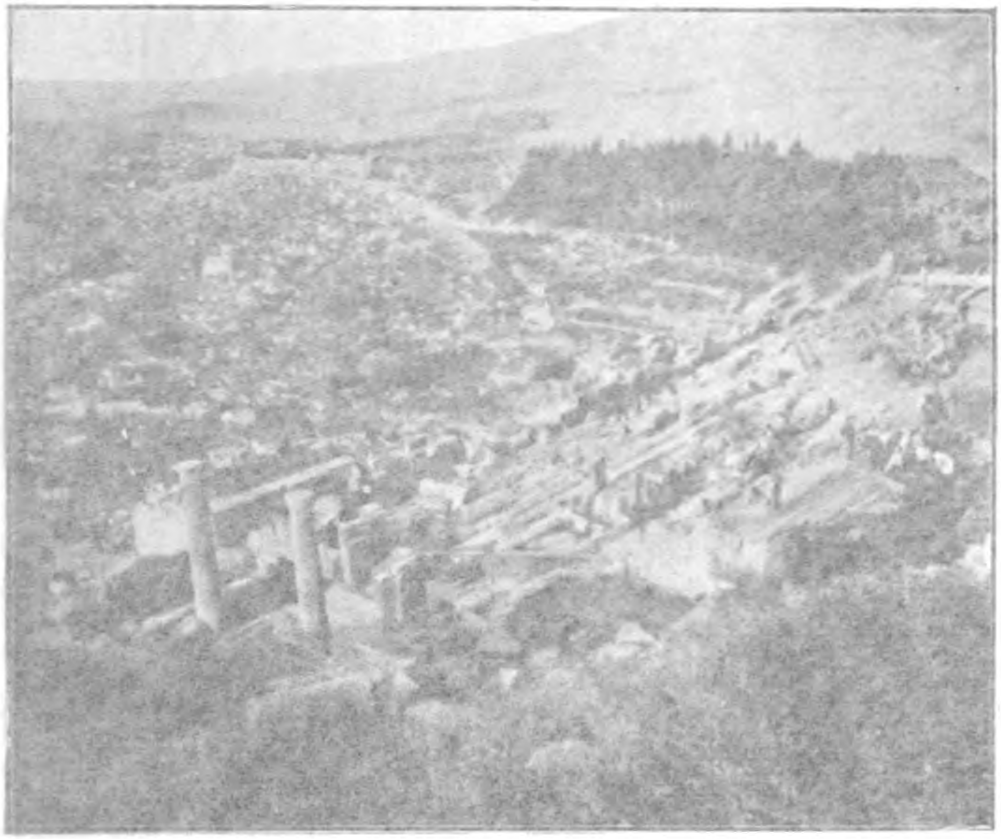
Cette maison avec sa cour unique n'a pas le développement de certaines maisons de l'époque, comme on en a trouvé à Délos, par exemple ; la disposition des lieux ne le permettait pas. Mais, avec sa façade de près de 60^{m}, son étage, le luxe de sa décoration et les statues dont elle était remplie, nous sommes loin des petites maisons basses et sobres de l'époque classique, de la modeste maison de Phocion par exemple, dont Plutarque nous décrit la table frugale et simple[2] et nous dit qu'elle était ornée seulement de lamelles de bronze.[3] L'opulence, ses complications et son mauvais goût, ont fait leur entrée dans le monde hellénique, et seront bientôt copiés à Rome. Nous serions moins dépaysés dans la Pergame du IIe siècle que dans l'Athènes de Périclès!

Nous ne décrirons pas la partie haute de la ville. Les monuments qu'ont dégagés les fouilles de MM. Humann et Conze ont été longuement étudiés et admirablement publiés en français dans

[1] Odyssée XII 23-24.

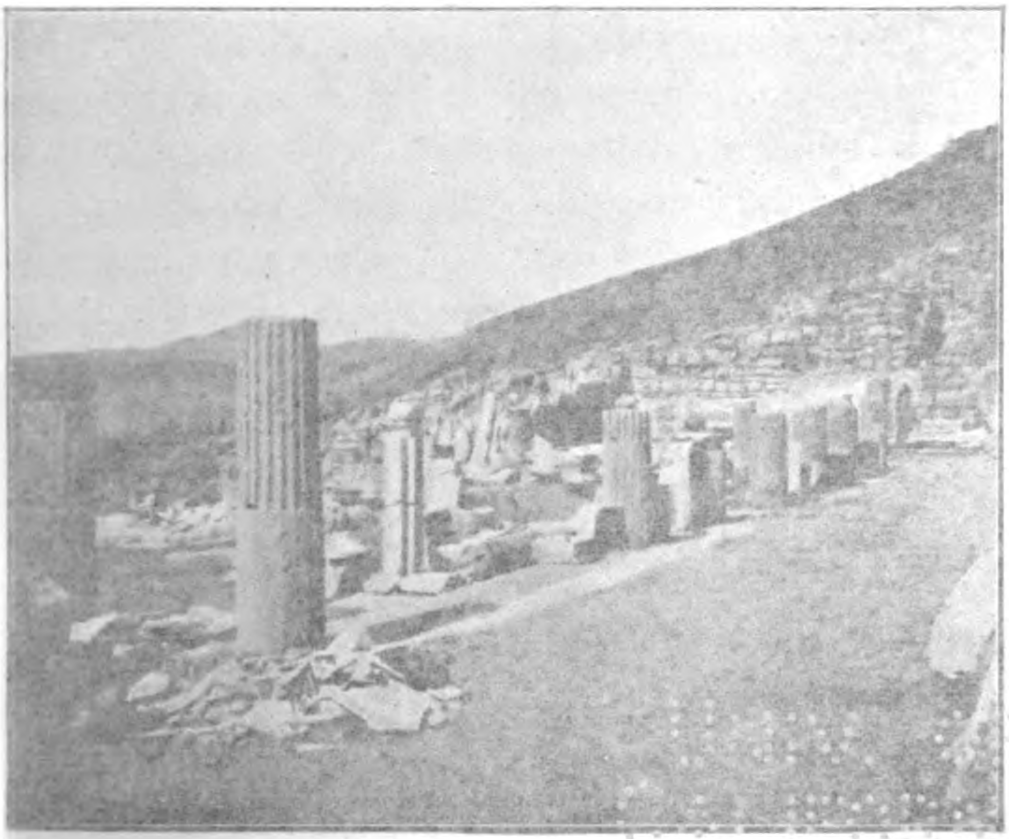
[2] Plut. de l'amour des richesses, 5.

[3] Plut. Phocion, 18.



5 L'ACROPOLE DE PERGAME. SANCTUAIRE DE DÉMÉTER, VILLE MODERNE.

(voir pp. 43 et 44.)



6. L'ACROPOLE DE PERGAME. MAISON D'ATTALE.

l'ouvrage de MM. Collignon et Pontrémoli. [1] Nous ne dirons que quelques mots de sa topographie, du théâtre dont M. Dörpfeld a récemment étudié minutieusement la scène et, en raison de son importance dans l'histoire de l'art, du grand autel de la Gigantomachie.

Entre la ville basse et moyenne et la ville haute la continuité n'a pas encore été établie. Aucun coup de pioche n'a encore été donné dans la vaste région qui s'étend, sur une hauteur de près de 100^m, entre le sanctuaire de Déméter et la terrasse où s'appuie la scène du théâtre. On y monte soit du gymnase à l'est, soit du sanctuaire de Déméter à l'ouest, par des chemins glissants qui grimpent en lacets sur les pentes raides, pelées et arides de la montagne.

La courbe qui se creuse au sommet de l'Acropole sur le versant de l'ouest offrait une assise toute indiquée pour y incurver le théâtre. Il est construit entre une terrasse artificielle de 250^m de long, large de 15^m environ, sur laquelle est établie la scène, et les assises inférieures d'un haut mur de soutènement renforcé de pilastres ; ce mur porte l'une des terrasses du sommet où l'on accédait, des gradins supérieurs, par un escalier. Les gradins s'étalent en éventail sur une hauteur de plus de

[1] Voir plus haut note 1 p. 29.

dre que ceux des deux autres ; ils ont dégagé aussi un système de quatre trous, à chacune des deux extrémités, entre la troisième rangée et le mur de soutènement des gradins. Ces trous sont constitués par des entailles rectangulaires faites dans trois blocs superposés de pierres enfoncées dans la terre, la surface supérieure du dernier étant au niveau du sol ; ces pierres reposent sur un quatrième bloc formant fond. Les entailles forment des creux carrés de 35^{cm} de côté à la base et de 40^{cm} au sommet, d'une profondeur de 1^{m} sur les deux premières rangées et de 70^{cm} sur la troisième. La longueur totale de ces trois rangées est de $36^{m}75$ et chacune des deux bandes comprises entre elles a une largeur de $3^{m}15$. Ces trous étaient destinés à recevoir les poteaux de bois verticaux qui soutenaient les planchers et la carcasse de la construction. Les trous les plus profonds devaient évidemment recevoir les poteaux les plus élevés qui avaient à supporter un plus grand poids. M. Dörpfeld en a conclu que l'espace compris entre la deuxième et la troisième rangée ne comportait pas d'étage, tandis que l'espace compris entre la première et la deuxième en comportait un. Sur les deux extrémités chacun des groupes de quatre trous forme une aile en retour, qui recevait les hauts madriers destinés à former les portes d'entrée.

On retrouve ainsi la division classique du théâtre: au milieu et au fond la scène proprement dite à étage, la skènè, comprenant les chambres d'habillement des acteurs et les magasins d'accessoires, et s'étendant sur une longueur égale à celle du diamètre de l'orchestre, ou un peu plus; devant la scène, une sorte d'estrade sans étage le proskénion, dont l'usage a donné lieu à une controverse bien connue; enfin les ailes de clôture et les portes, les paraskènes et les parodoi.

La distribution des trous en groupes est également intéressante, comme indiquant pour le proskénion une division en trois baies dont la plus large occupait le centre. Cette particularité parait décisive à M. Dörpfeld qui se refuse à voir dans le proskénion l'endroit d'où, à l'époque grecque, parlaient les acteurs, mais soutient l'opinion, qui a rallié aujourd'hui presque tous les suffrages, que la pièce se jouait alors dans l'orchestre, où les acteurs étaient mêlés aux évolutions du chœur, et devant le proskénion où étaient implantés les décors ; la paroi antérieure de l'étage de la scène portait également des décors, figurant soit un étage d'édifice soit des représentations de l'Olympe, devant lesquelles ne montaient des acteurs que pour certains jeux de scène déterminés. Le groupe des trous où s'implantaient les madriers comprenaient

la vallée, d'où son puissant alignement se signalait au loin, dans tout son éclat et la grande lumière qui le baignait.

Au dessus de ce portique, montant du sud vers le nord, se dressaient quatre nouvelles terrasses,[1] les deux premières portant une agora et un grand autel sculpté, et les deux autres, à l'intérieur d'une puissante enceinte percée de portes et flanquée de tours, servaient de bases, sur le sommet, à un sanctuaire d'Athèna Polias Niképhore, à un temple de Trajan, au palais des rois et à la fameuse bibliothèque où s 'entassaient les parchemins que les Attalides avaient substitués aux papyrus pour concurrencer la bibliothèque rivale d'Alexandrie ;[2] elle contenait aussi une immense collection de volumes dont Antoine, aux dires de Plutarque,[3] enleva deux cent mille exemplaires pour les offrir à Cléopâtre.

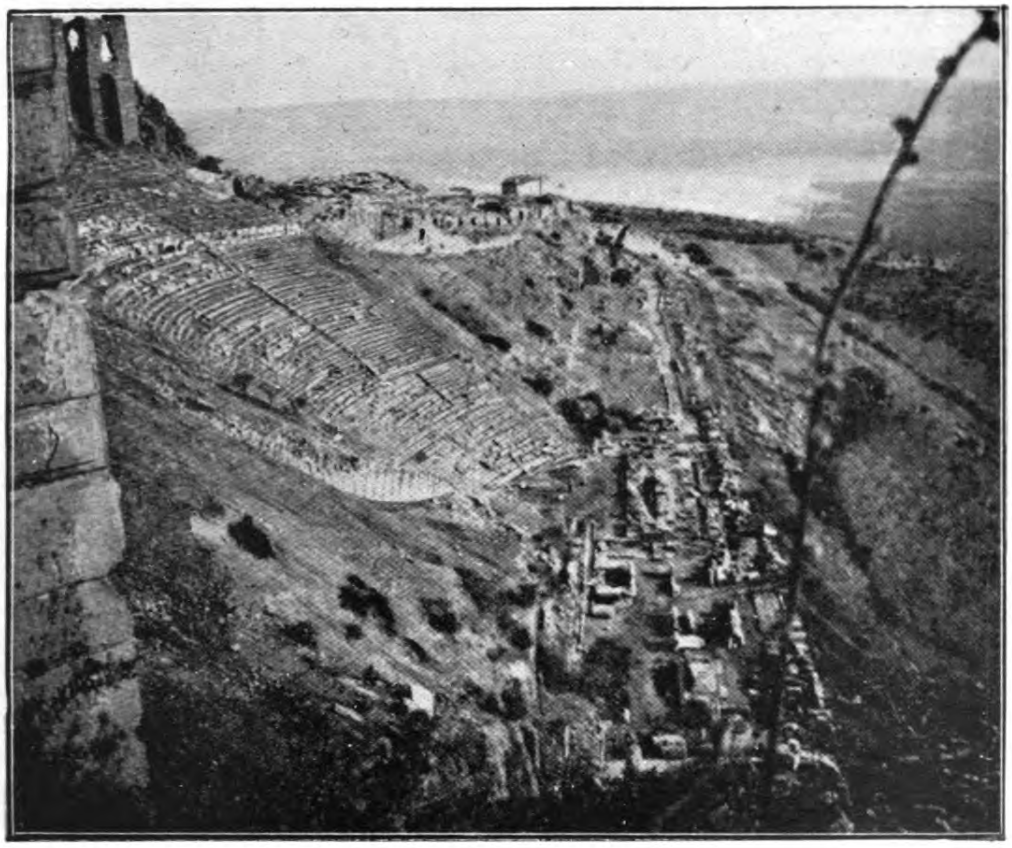
Nous ne parlerons, et très brièvement, que de l'autel, dont la découverte a apporté des révélations si imprévues sur le développement de la grande sculpture en Asie Mineure et fait une place importante à Pergame, à coté de Rhodes, dans l'art hellénistique.[4]

[1] Voir la reconstitution donnée par la photographie n° 10, pp. 64-65.

[2] Pline Hist. Nat. XIII, 21, 2.

[3] Plutarque. Vie d'Antoine, 58.

[4] L'autel de Pergame n'est mentionné que par Pausanias et par un



7. L'Acropole de Pergame. Théatre et Terrasse du Théatre.
(voir p. 50 et suiv. et p. 55.)

8. L'Acropole de Pergame. Grand Autel.
(voir p. 57.)

UNIV. OF
CALIFORNIA

On connait les circonstances de la découverte de Humann en 1869, quand, chargé de construire une route dans la région, ses ouvriers, cherchant des pierres et des briques sur l'Acropole de Pergame, déterrèrent une grande dalle de frise sculptée en haut relief. Quelque temps plus tard d'autres dalles furent mises à jour, puis apparurent avec les soubassements de l'autel méthodiquement fouillés par Humann et Conze en 1879, quatre-vingt-quatorze plaques d'une grande frise et trente-cinq d'une frise plus petite qui furent installées dans le Musée de Berlin.

Vues de la terrasse du sanctuaire d'Athèna, les ruines de l'autel apparaissent comme un grand massif rectangulaire reposant sur une assise de quatre marches. Ce massif de $37^{m}70$ sur $34^{m}60$ contient les fondations, constituées par des murs se coupant à angles droits, dessinant un véritable réseau de petits rectangles, dont les vides étaient économiquement remplis de terre et de pierres et qui à vol d'oiseau apparait comme un grillage colossal.[1] Sur l'assise des degrés s'élevait sur trois cotés, d'après

obscur compilateur latin Ampelius. Peut-être était-ce lui que visait l'auteur de l'Apocalypse, quand il écrivait à l'ange de l'Eglise de Pergame: "Voici ce que dit celui qui tient le glaive aigu à deux tranchants : Je sais que tu habites là où est le trône de Satan." (*θρόνος τῶν Σατανᾶς*) (Apoc. ch. II, 12.)

[1] Voir photographie n° 8, pp. 56-57.

la restauration de M.M. Collignon et Pontrémoli, un énorme socle de $2^{m}50$ d'épaisseur et 5^{m} environ de haut et sur le quatrième côté, vers la plaine, un escalier monumental d'une vingtaine de mètres de large, qui accédait à une plateforme rectangulaire de niveau avec la partie supérieure du socle. Sur cette plate forme, reposant sur l'épaisseur du socle, règnait sur les trois côtés un mur bordé à l'intérieur et à l'extérieur par une double colonnade ionique. C'est sur la paroi extérieure du socle que se développait, au dessus d'une plinthe lisse et de moulures et s'élevant à $2^{m}50$ au-dessus des degrés, la grande frise de $2^{m}30$ de haut sur une étendue d'environ 120^{m}, en comprenant les retours.[1] A l'intérieur sous les portiques de la plate-forme règnait la seconde frise. Au milieu s'élevait l'autel proprement dit de Zeus Soter.[2]

Le mythe cosmogonique décrit par les sculpteurs de la grande frise est la lutte prodigieuse de l'Olympe contre les êtres monstrueux et terribles nés d'Ouranos et de Gé, les Titans. "Une terrible " clameur retentit de l'infini de la mer ; la terre " rendit un grand mugissement, le large Ouranos " gémit ébranlé, et le profond Olympe fut secoué

[1] Voir photographies n°s 9 et 10, pp. 64-65.

[2] Diverses restaurations ont été données de ce monument.

" depuis sa base, sous le choc impétueux des im-
" mortels ; l'énorme ébranlement atteignit le
" Tartare, soulevé par le bruit prodigieux des
" pieds, le tumulte de la mêlée colossale et la vio-
" lence des coups.... Alors Zeus cessa de contenir
" sa violence : aussitôt son cœur se remplit de
" colère et il en fit jaillir toute sa puissance....
" Tout autour, la terre nourricière mugissait em-
" brasée et les hautes forêts immenses crépitaient
" dans le feu ; le monde souterrain tout entier
" bouillonnait, ainsi que les flots d'Okéanos et du
" vaste Pontos, et une vapeur chaude envelop-
" pait les Titans terrestres. La flamme immense
" montait jusqu'à l'éther divin et les yeux des plus
" braves étaient aveuglés par la splendeur éclatante
" de la foudre et de l'éclair. " [1]

On sait avec quelle fougue et quelle expression dramatique les artistes de Pergame ont traité ce conflit gigantesque. A la sobriété et la pureté attiques ont succédé l'outrance, la recherche des contrastes, le goût du pathétique et de la complication. [2] La sculpture de Pergame est à l'art du V° et du IV° siècle ce que l'école Bolonaise fut en Italie à l'art florentin.

[1] Hésiode Théog. 678-683 ; 687-688 ; 693-699.

[2] Voir photographie n° 9, pp. 64-65, qui représente la lutte de la triple Hécate contre le géant Klytios et celle d'Artémis contre Otos et Aigaion.

La vieille Grèce n'était plus. Un esprit nouveau soufflait ; " comme dans une coupe amicale, écrit " Plutarque, étaient mêlées les forces, les races, les " mœurs. "[1] Du mélange des usages et des besoins les plus divers, est né l'amour du luxe, de la pompe et... la facilité. Le monde a pour principaux clients, au lieu des citoyens libres des républiques, les grands princes et leur cour, qui rivalisent entre eux pour embellir leurs villes colossales de productions théâtrales et hâtives. La qualité du style n'est plus le souci dominant, c'est la quantité et la dimension.

Le fossé s'est creusé entre l'élite et la foule, l'homogénéité des forces est dissoute, les républiques ont fait placé aux monarchies. Du culte de la lumière et de la vie polythéistes, l'antiquité pénètre dans la forêt des idées confuses et bientôt dans l'esclavage des monolâtries. L'esprit s'est anémié ; il ne sait plus traduire ses intuitions en des formes vraiment vivantes ; la pensée, comme les mœurs, n'a plus de ressort ; impuissante, elle se dissipe et se perd dans les dédales de l'érudition, de la critique et de la dialectique.

...Il me semble vraiment à écrire ces lignes que je décris plusieurs aspects du monde contemporain,

[1] Plutarque, de la fortune d'Alex. I 6, cité par Droysen Hist. de l'Hellénisme T. I, p. 692.

tant sont nombreuses et frappantes à certains points de vue les analogies.

Mais le monde antique est allé de la liberté à l'esclavage, de la clarté à la nuit. Dans l'incubation des superstitions, des influences dissolvantes qui l'environnaient, il était mûr, sous les Attalides, pour absorber tous les poisons, les subtilités des théologiens et le fanatisme religieux, et pour se laisser subjuguer par la force romaine et barbare.

Le monde d'aujourd'hui suit un mouvement inverse: né sous le joug de la force et dans l'esclavage de la pensée, il fait effort vers la liberté; de la nuit il va vers la lumière. Puissent l'excessive production, la fièvre, les compétitions, le rejet de la beauté hors la vie ne pas asservir encore une fois l'esprit à ses formes inférieures !

EPHÉSE [1]

MESDAMES, MESSIEURS,

De la vallée du Caïcos à celle du Caystros, de Pergame à Ephèse nous passons du climat plus rude de la Lydie septentrionale, qui, malgré l'adoucissement apporté par le voisinage de la mer, tient encore du régime Phrygien, au ciel doux et au climat alangui de l'Ionie, où croissent l'oranger, le figuier, l'olivier, le grenadier. « Les Ioniens ont bâti leurs « villes dans la contrée la plus agréable que je « connaisse, soit pour la beauté du ciel, soit pour « la température. Les pays qui environnent l'Ionie « ne peuvent être comparés avec elle : les uns sont « exposés aux pluies et aux froids, les autres aux « chaleurs et à la sécheresse.» [2] Le contraste est plus tranché encore dans l'histoire et les mœurs. Aux habitants du Nord, énergiques et résolus, pleins de vigueur, d'initiative et d'ardentes ambitions, créateurs de monarchies et d'Etats militaires, s'opposent les populations ioniennes plus adoucies, plus raffinées, mais aussi plus prédisposées à la jouissance

[1] Voir Planche III, en fin du volume.

[2] Hérod. I, 142.

et à l'inertie et qui subissent les influences et les dominations les plus diverses, sans parvenir jamais à fonder une puissance politique et indépendante.

Ces conditions générales expliquent les deux caractères prédominants que nous offre l'histoire d'Ephèse : le grand développement du commerce, au contact des civilisations orientales, avec tout le luxe et le goût de jouissance qu'il entraîne, et l'ascendant des grandes religions de l'Asie, de leurs cultes orgiastiques et de leurs mystères. Ephèse, est en effet, un grand port de commerce maritime et la ville sainte de l'Orient hellénique.

Avant l'arrivée des colons Ioniens, Ephèse avait déjà une longue histoire noyée dans les brumes d'un passé plus ou moins mythique. Les fouilles récentes [1] qui ont été faites sur l'emplacement de l'Artémision confirment les renseignements épars dans les textes. D'après Strabon [2] les premiers habitants auraient été des Cariens et des Lélèges, qui détenaient, d'après Pausanias [3] les terres de la plaine ; les Lydiens, qui formaient le gros de la population, étaient les maîtres, les seigneurs de la ville.[4]

[1] D. G. Hogarth, The Archaïc Artemisia, 1908, Ionia and the East, 1909.

[2] Str. XIV, 1, 21.

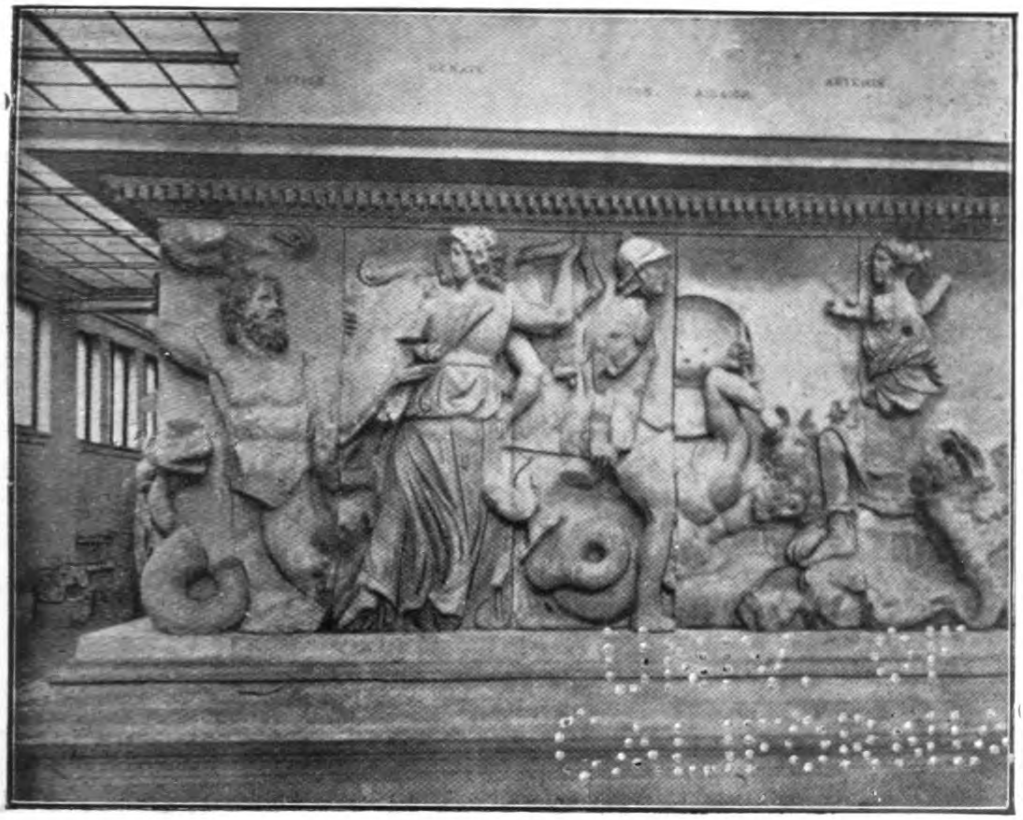
[3] Paus. VII, 2, 7.

[4] Ibid.

Autour d'eux se pressaient toute une foule de réfugiés, parmi lesquels des femmes de la race des fameuses Amazones, qui habitaient près du sanctuaire dans la ville sainte.[1] Il est probable que les Lélèges et les Cariens ne sont pas les plus anciens habitants auxquels on puisse remonter, car dans un autre passage[2] Strabon les fait venir des îles où ils étaient sous la domination de la thalassocratie Minoenne. Il n'est pas téméraire de supposer, d'après l'évidence des fouilles faites jusqu'ici en Asie Mineure, que la région a été aux mains de la grande puissance orientale des Hittites et plus tard de celle des Phrygiens, descendus de Thrace à travers l'Hellespont, et qu'elle était occupée par une population autochtone, réfugiée avec les Amazones autour d'un vieux sanctuaire primitif. D'après M. Hogarth, qui a poussé ses investigations jusqu'au sol vierge sous l'Artémision, l'influence égéenne aurait été presque nulle à cette époque, tenue à l'écart par les puissances continentales et ne se serait fait sentir que peu de temps avant l'époque des invasions ioniennes.

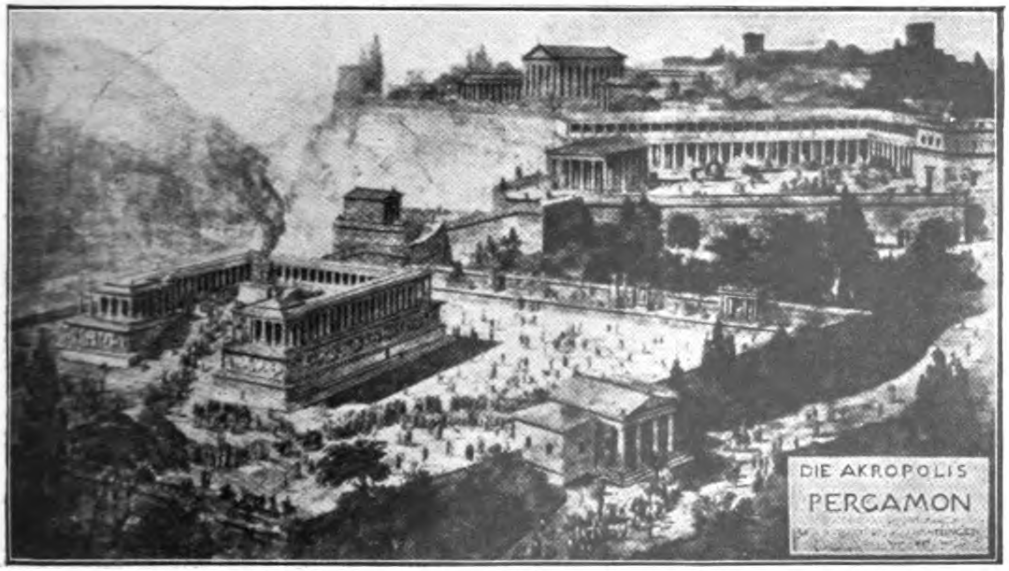
Quoiqu'il en soit, vers le XIe siècle, Ephèse était déjà une très vieille ville cosmopolite, marchande et religieuse, formée d'un amalgame

[1] Paus. IV, 31, 8.
[2] Str. XIV, 2, 27.



9. PERGAME. FRAGMENT DE LA GRANDE FRISE DE LA GIGANTOMACHIE.

(voir pp. 58 et 59.)



10. PERGAME. RECONSTITUTION DES TERRASSES SUPÉRIEURES DE L'ACROPOLE D'APRÈS F. THIERSCH.

(voir pp. 56 et 58.)

d'éléments Asiatiques, Européens et Egéens, sur lequel est venu s'étendre sans le détruire l'émigration Ionienne, faite elle-même d'un mélange de populations égéennes et de populations d'origine balkanique,[1] où l'élément égéen paraît fortement prédominant, d'après l'examen attentif des milliers d'objets retirés par M. Hogarth dans ses fouilles et qu'il date de la fin du VIIIe siècle. Ces deux éléments avaient fusionné pendant leur séjour en Grèce.

Comment et quand ces Ioniens ont-ils émigré ? Il est difficile de le préciser. Ce ne fut certainement pas le mouvement unique d'une grande horde ; ces migrations maritimes ne furent sans doute pas entreprises en une fois par des groupes beaucoup plus nombreux que ceux qui abordèrent en Amérique, et c'est par une série d'étapes et d'apports successifs qu'elles grossirent et s'imposèrent. C'est l'imagination populaire qui les a comme concentrées et cristallisées en un événement unique, dans une tradition, où se mêlent d'une façon indiscernable les éléments historiques et les fictions légendaires, mais dont la précision est tellement plus grande pour la fondation d'Ephèse que pour celles des villes voisines, comme Colophon, Priène ou Milet, qu'elle mérite d'être rapportée. La

[1] Voir note 1, p. 16.

lumière qu'elle jette ainsi sur tous les établissements similaires des Ioniens en Asie, l'importance de l'événement et ses si brillantes destinées, méritent que nous nous y arrêtions un instant.

D'après Athénée,[1] qui cite un vieil auteur Samien, Créophyle, les premiers arrivants, sans doute une bande d'aventuriers, occupent un îlot situé en face de la ville qui a été identifié avec celui dont parle Pline[2] comme relié de son temps à la terre par les alluvions du Caystre[3] et qu'on reconnaît aujourd'hui dans le petit mamelon de Kourou-Tépé, situé au milieu de la plaine. Ils y restent vingt ans s'augmentant de nouveaux apports venus de la mère patrie, reconnaissant la région et cherchant des appuis parmi les mécontents de la côte. C'est une première étape, celle de l'installation provisoire. Mais la foule grossissante des émigrants est mal à l'aise sur son îlot, elle éprouve des ennuis et des difficultés (Athénée). C'est sans doute qu'ils ont négligé de prendre les instructions des Dieux. Il faut, pour fonder un établissement durable, un chef agréé d'eux, un prêtre-roi, un personnage qualifié pour apporter du Prytanée le feu sacré et accomplir

[1] Athénée, VIII, 62; voir aussi VI, 19 où il donne une version différente.

[2] Pline. His. Nat. V, 115.

[3] Voir photographie n° 11, pp. 72-73.

les rites nécessaires (Aristophane, fondation de Néphélococcygie dans les "Oiseaux"). Il arrive bientôt : issu d'une famille sainte de l'Attique : Androklos, fils de Nélée (Pausanias, Strabon).[1] Mais c'est une impiété de fonder une colonie sans l'assentiment, l'ordre et la direction du Dieu de Delphes. Hérodote[2] cite comme l'acte d'un fou le cas d'un Spartiate qui était parti avec une troupe de colons sans avoir pris les instructions d'Apollon. On envoie donc un messager au grand sanctuaire phocidien pour consulter l'oracle, et lui demander en quel endroit il faut bâtir la ville. "Il leur "répondit de le faire au lieu même qu'un poisson "leur indiquerait et où les conduirait un sanglier." (Athénée).

Or, un jour, des pêcheurs, qui s'étaient aventurés sur la côte, "dans la région où est aujourd'hui la "fontaine Hypélée et le port sacré, y préparaient "à dîner avec du poisson. Un des poissons ayant "sauté avec de la braise ardente, tomba dans des "broussailles sèches et communiqua le feu au gîte "où se retirait ordinairement un sanglier. Tout "effrayé, l'animal se sauva parcourant un grand "espace de la montagne Tréchée. Mais percé de plu-

[1] Paus. VII, 2, 6-9, Strabon, XIV, 1, 21.

[2] Hérodote, V, 42, 2143, IV, 159 ; Cicer. de Divin. I, 3; Aristoph. Oiseaux.

" sieurs javelots, que les pêcheurs lui lancèrent, il " tomba à l'endroit même où est aujourd'hui le " sanctuaire d'Athèna."

Le présage ne pouvait laisser un doute à des esprits, pour qui l'économie de toute la nature est dirigée par les puissances dont elle est remplie. "Toutes les choses sont pleines de Dieux" dira le vieux Thalès de Milet[1]; Androklos ne dût pas hésiter : il se décida à franchir avec ses galères le bras de mer qui sépare l'îlôt de la côte, il assiéga la ville; avec l'appui des gens de la plaine, il s'empara de la citadelle, et chassa la plus grande partie des Lélèges et des Lydiens (Strabon et Pausanias). Il établit son acropole sur le petit tertre de l'ancienne citadelle, et donna aux colons, population agricole autant que maritime, la terre fertile de la vallée (Strabon).

Son premier soin fut de rendre hommage aux divinités protectrices: à Athèna, la déesse de la mère patrie, à Apollon dont il fallait reconnaître les bons offices; un temple d'Athèna fut élevé là où le présage s'était révélé et celui d'Apollon près du port. Athénée nous dit qu'un temple fut dédié à Artémis dans le marché. C'est le premier des trois temples archaïques dont les vestiges ont été retrouvés par M. Hogarth, sous le temple agrandi qui fut re-

[1] πάντα πλήρη θεῶν Aristote De anima 411a.

construit au milieu du VIe siècle ; il serait postérieur de deux siècles au moins à l'établissement primitif. Enfin, dernier trait qui achève de nous donner la physionomie de la fondation de ces colonies ioniennes : quand, quelques années après, Androclos périt dans la lutte, où il avait prêté son appui aux colons de Priène contre les Cariens, les Ephésiens ramenèrent son corps sur la terre qu'il avait conquise et élevèrent au fondateur un Hérôon, qui a été retrouvé [1] parmi d'autres tombes à mi-chemin de la route conduisant de l'ancienne Ephèse à la ville nouvelle construite au IIIe siècle par Lysimaque. [2]

La plaine inférieure du Caystre forme vers son embouchure un évasement de huit à dix kilomètres de long et de cinq à six de large, ouvrant sur un golfe profond et entouré de montagnes, qui par deux trouées la font communiquer : l'une avec la haute vallée du fleuve, d'où l'on atteignait par des défilés Smyrne et Sardes, l'autre directement avec la large vallée du Méandre. L'ancienne Ephèse était située en bordure du golfe dans un paysage aimable et agreste, où l'on goûte le charme de la variété et du mouvement, après les grands horizons

[1] J. T. Wood Discoveries at Ephesus p. 126 et suiv.

[2] Nous avons suivi dans le récit des origines d'Ephèse l'interprétation admise par G. Radet, Ephesiaca p. 21 et suivantes (1908).

un peu monotones des plaines du Méandre et de l'Hermos. De la petite colline où végéte la misérable bourgade moderne d'Aya-Soulouk, identifiée par M. Benndorf avec la citadelle primitive,[1] elle s'étendait à l'est par les quartiers marchands du port et la ville sainte du sanctuaire jusqu'à la mer, et à l'ouest se répandait dans les terres grasses de la vallée.[2] Intermédiaire forcé entre les caravanes de l'intérieur et les armateurs du port, elle s'enrichit par l'union du commerce continental avec le trafic maritime.

Elle fut d'abord gouvernée par la famille d'Androklos, dont les descendants avaient encore gardé à l'époque de Strabon le titre de rois et jouissaient de certaines privilèges.[3] Elle subit ensuite les crises politiques communes à la plupart de ces villes maritimes. Quand l'état se fût affermi et que la richesse se développa dans les entreprises marchandes, les familles qui y contribuèrent exigèrent une part dans la souveraineté. C'est à la faveur de ce mouvement que la famille des Mélas[4] prit le pouvoir et l'occupa pendant tout le

[1] Forschungen in Ephesos T. I p. 23-25.

[2] Voir planche III, en fin du volume et photographie n° 11, pp. 72-73.

[3] Strabon XIV, I, 9.

[4] Nicolas de Damas F. H. G. T. III. Elien Hist. var. III 26.

VIIe siècle et la moitié du VIe, non sans être battue en brèche par la démocratie enrichie et impatiente de gouverner à son tour et qui finit par se substituer à l'oligarchie marchande. Pendant toute cette période, Ephèse vit en étroite union avec les dynasties lydiennes des Héraclides (766-687) et des Mermnades (687-546); Gygès (687-652) donne une de ses filles en mariage au premier des Mélas; un second mariage cimente de nouveau l'union sous Sadyatte (615-610); pour resserrer encore les liens des deux familles Alyatte (610-561) fait épouser l'une de ses filles au dernier des Mélas. L'armée lydienne se compose en majeure partie de mercenaires ou d'alliés grecs ;[1] des banquiers grecs font à la famille royale des avances d'argent;[2] des savants, des ingénieurs grecs lui prêtent leurs bons offices, un philosophe comme Thalès de Milet creuse un canal pour servir les projets de Crésus (561-546).[3] Lydiens et Grecs ont besoins les uns des autres ; les Lydiens ouvrent aux Grecs les vallées fertiles de l'intérieur, les grecs assurent aux Lydiens un débouché maritime.

Durant toute cette période Ephèse est une ville prospère de commerce et de banque. Elle est

[1] Hérod. I, 77.
[2] Nic. de D. loc. citat.
[3] Hérod. I, 75.

entrée en rapport avec la riche et brillante civilisation lydienne et, à son contact, elle lui a vite emprunté les habitudes de faste et d'opulence de la luxueuse et voluptueuse Sardes. Mais son intelligence vive et inventive n'a pas tardé à réagir elle-même sur le monde lydien et c'est de cette action et réaction réciproque des Lydiens et des Ioniens que naît cet âge de renaissance politique et sociale et de création artistique qui, de l'époque de Gygès à celle de Crésus, transforme profondément le vieux monde.[1] A la révolution politique, qui sous l'action du négoce substitue la démocratie à l'aristocratie, s'ajoute une grande révolution économique, dans laquelle Ephèse, par l'active union de ses princes avec le gouvernement lydien, a eu certainement sa part : l'invention de la monnaie, qui inaugura dans l'économie antique une transformation non moins profonde.

Mais elle fut encore autre chose : un état sacerdotal et un centre religieux célèbre, qui attira de toutes parts les pèlerins, dont le coudoiement ne contribua pas moins que celui du marché à l'entente et au mélange de toutes les races et à l'institution du cosmopolitisme ionien.[2]

[1] G. Radet, La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades p. 173.

[2] E. Curtius, Hist. Gr. T 1, p. 291, C. Radet, Loc. cit. p. 110.

11. EPHÈSE. COLLINE D'AYA-SOULOUK
VUE DU PANAYR-DAGH.

(voir pp. 66 et 70.)

12. EPHÈSE. VESTIGES DE L'ARTÉMISION.

NO MORE
MISSPELLING

C'est autour de l'Artémision que se groupait cette vie religieuse.

Les premières fouilles en ont été entreprises par J. T. Wood de 1869 à 1874,[1] elles furent reprises en 1904-1906 par M. Hogarth[2] qui, comme nous l'avons mentionné plus haut, a trouvé sous le temple archaïque du VIe siècle les vestiges de trois autres temples successifs; le plus ancien ne remonterait pas au delà de l'an 700 et fut détruit, sans doute, sous le règne d'Ardys II (652-615) par les hordes de Cimmériens dont parle Hérodote.[3] Le troisième, le plus grand, était un temple inantis de la dimension des temples grecs ordinaires, sans péristyle, et en calcaire fin. C'est celui qui fut remplacé au VIe siècle par le temple dont Théodoros de Samos[4] établit les fondations vers 580 et que construisirent Chersiphon de Crète et son fils Métagénés vers 560.[5] Crésus fit don au sanctuaire de la plupart des colonnes et de bœufs en or.[6] D'importants morceaux de sculpture en ont été transportés par Wood au British Museum, ils

[1] Wood loc. cit. p. 264 et suiv.

[2] Déjà cité, note 1, p. 62.

[3] Herod. I, 15.

[4] Max Collignon, Hist. de la sc. gr. T. I. p. 156 et p. 178.

[5] Vitr. VII. Pref. 16. Pline XXXVI, 95.

[6] Herod. I, 92 confirmé par une inscription Brit. Mus. Base de col. n° 29.

ornaient les fûts des colonnes, à la base, suivant un dispositif inconnu en Grèce, qui fit fortune à Ephèse et qui témoigne d'une influence orientale très marquée. [1] Dans le terrain marécageux, tous les hivers recouvert d'eau, au pied de la colline d'Aya-Soulouk, en contrebas d'un champ de figuiers, où l'on retrouve les soubassements de l'Artémision reconstruit au IVe siècle, il ne reste à peu près aucun vestige reconnaissable de ces quatre temples successifs. [2]

Le culte de l'Artémis d'Ephèse est un exemple très frappant et très intéressant de ces actions et réactions mutuelles, qui se sont exercées entre le monde grec et le monde oriental et d'autant plus important pour l'histoire des religions qu'il était répandu dans toute l'Asie Mineure, notamment dans les villes de Pergame, Smyrne, Sardes, Cizique etc., qu'il était reconnu de toutes les villes grecques de l'Europe [3] où il était grandement vénéré et qu'il s'est étendu, à l'ouest, dans la Méditerranée, fort loin, à Rome, à Marseille, où l'importèrent les Phocéens,[4] et jusqu'en Espagne. [5]

Artémis paraît avoir été introduite à Ephèse par

[1] Max Collignon Hist. de la sculpt. grecque ibid.

[2] Voir photographie n° 12, pp. 72-73.

[3] Paus. IV, 31, 8.

[4] Strabon IV, 179.

[5] Ibd. III 159.

les émigrants ioniens. C'était une très vieille divinité de la nature sauvage et de la fertilité, dont le caractère de déesse chasseresse et de patronne de la chasteté est une production très postérieure de la littérature et de l'art et ne parait guère avoir pénétré dans la religion populaire. Elle était sans doute elle-même une fusion de la vieille déesse égéenne de la terre-mère avec quelque divinité agreste des peuples de l'Europe centrale, importée peut-être en Grèce avec Apollon par les premiers Ioniens. Ses principaux cultes en Grèce étaient ceux de l'Artémis Laphria à Patras, de l'Artémis Callisto en Arcadie et de l'Artémis Brauronia en Attique, avec laquelle était probablement confondue à l'origine l'Iphigénie taurique.

En Asie Mineure s'était propagée d'autre part toute une famille de divinités féminines, déesses de la terre, des fauves et des oiseaux : Cybèle, Mâ, Terre-Mère, Mère-des-Fauves, dont les caractères ne sont pas sans analogie avec ceux de l'Artémis grecque originelle.

Les émigrants helléniques débaptisèrent celle de ces vieilles déesses qui depuis de longs siècles était vénérée à Ephèse,[1] peut-être la Dame Oupis dont

[1] D'après Paus. VII, 2, 7, Artémis est une vieille divinité aborigène des Lélèges et des Cariens.

le titre est donné à Artémis dans un hymne de Callimaque,[1] et fusionnèrent les deux cultes, suivant le procédé de ce syncrétisme si caractéristique de la religion grecque, à laquelle l'absence de sacerdoce fixe et de dogmatique impérative a laissé une si grande plasticité. Ils firent passer à leur Artémis un certain nombre de légendes locales, conservèrent certaines représentations propres à la déesse asiatique, laissèrent subsister quelques-uns de ses rites et maintinrent en fonction des castes sacerdotales de son culte, qu'ils modifièrent et accomodèrent à l'esprit hellène.

Les principaux traits qui se révèlent comme nettement orientaux dans ce culte hybride, sont la forme des images de la déesse, la pratique des mutilations corporelles et la nature orgiastique de certains des rites.

Outre l'Artémis en forme de xoanon et l'Artémis ailée entourée de bêtes ou d'oiseaux[2] qu'on retrouve sur des vases, sur un cachet et une plaque d'ivoire et sur des reliefs archaïques, l'un des types courants de l'Artémis d'Ephèse est cette grossière image, tombée, disait-on, du ciel, ayant, à

[1] Callim. H. à Artémis vers 240

[2] Sur ce type, voir l'intéressante et récente étude de G. Radet : Cybébé Fontemoing 1909. Voir cinq autres types dans Hogarth The arch. Art. p. 326-329.

la base, la forme d'une gaine conique d'où s'échappe une vaste poitrine aux multiples mamelles ; sur la base et l'égide, foisonnent les représentations de bêtes sauvages et d'oiseaux.[1] Rien ne répugnait davantage à l'art grec, qui plus tard transforma ce type barbare en une belle déesse chasseresse protectrice des animaux nouveau-nés et des bêtes des champs.[2]

Sous les ordres du grand prêtre du sanctuaire était tout un collège de personnages sacerdotaux, les Mégabyzes, dont l'origine orientale paraît certaine. C'étaient des eunuques comme ceux de la Cybèle de Sardes, et ceux de la déesse Syrienne d'Hiérapolis, les Galles ; dans la grande excitation d'une fête forcenée, au bruit des flûtes et des tambours, à la vue du sang des sacrifices,

[1] Je ne pense pas qu'on puisse affirmer que, parceque ce type n'a pas été trouvé dans les couches anciennes du temple, il soit nécessairement d'invention récente (A. J. Reinach. R. Hist. des Rel. T. 61 p. 369) ; les objets trouvés peuvent ne pas être des dieux et la vieille statue, en bois ou en pierre, a pu être détruite. Je doute aussi de l'existence de cultes zoomorphiques proprement dits, au début de l'époque ionienne (p. 371) ; tant qu'on n'aura pas un texte, l'interprétation des monuments figurés restera purement conjecturale.

[2] Voir sur cette conception le beau passage de l'Agamemnon d'Eschyle : " Toi qui as pareille bienveillance pour les tendres " fruits des lions et les faibles nourrissons de toutes bêtes qui " peuplent les campagnes... " (vers 139-145).

ils s'étaient mutilés violemment dans un élan frénétique, et, courant à travers la ville, avaient jeté leur chair sanglante de maison en maison ; puis ils s'étaient revêtus d'habits de femmes et de tous les ornements de ce sexe.[1] C'était là une survivance d'un vieux rite naturiste destiné à aider la nature ou la divinité à accomplir son œuvre de fécondation, ou plutôt, peut-être, un acte mystique des serviteurs de la divinité féminine qui, pour s'assimiler à la déesse, pour entrer en communion étroite avec elle, suivant une conception très propre aux cultes de l'Asie, s'efforçaient d'effaçer, jusqu'aux plus extrêmes limites qui peuvent être atteintes, la différence des sexes. Nous savons qu'à la fête de l'Artémis d'Ephèse une procession de ces Mégabyzes[2] s'exécutait en grande pompe.[3]

Les rites orgiastiques sont un autre caractère des cultes orientaux et notamment des cultes lydiens. Chacune des filles lydiennes devait au moins un fois avant son mariage se rendre au temple et abandonner son corps à l'un des étrangers qui y rôdaient ; c'était une obligation religieuse et sainte. " Toutes les filles lydiennes, nous dit d'ailleurs

[1] Lucien. de la déesse Syrienne 40-51.

[2] Il faut signaler aussi les Melissœ, les abeilles, prêtresses dont l'origine ne parait pas hellénique.

[3] Pline, Hist. Nation. XXXV, 93,

" Hérodote,[1] se livraient à la prostitution, elles y " gagnaient leur dot et continuaient ce commerce " jusqu'à ce qu'elles se marient. " La prostitution, loin de compter comme une souillure, " s'étalait à Sardes, ouvertement, naturellement, avec une sérénité hardie et une joyeuse candeur. "[2] Dans les fêtes des Artémisia d'Ephèse, se célébraient des mystères orgiastiques où des jeunes filles vêtues de tuniques légères exécutaient des danses érotiques.[3] Il ne faudrait pas croire que ce caractère de certains rites de la déesse ait eu, à l'origine, le sens que nous lui donnons. On le retrouve dans un grand nombre de cultes agraires primitifs, comme un acte éminemment religieux et sévère, qui a pour objet de promouvoir la fécondité du sol, des troupeaux et des hommes. Quand l'intelligence de l'homme fut assez développée pour reconnaître que les soins donnés par les paysans à leurs champs et à leurs bêtes et les rapports normaux des sexes étaient suffisants au but que l'on se proposait, les anciens rites se conservèrent en s'atténuant, car les rites survivent pendant des siècles aux croyances disparues, et prirent un sens profane et un caractère de réjouissances qu'on retrouve encore dans

[1] Hérod. I, 93. Strabon XI, 14, 16, πορνεύειν ἁπάσας.

[2] Radet. La Lydie etc. p. 299.

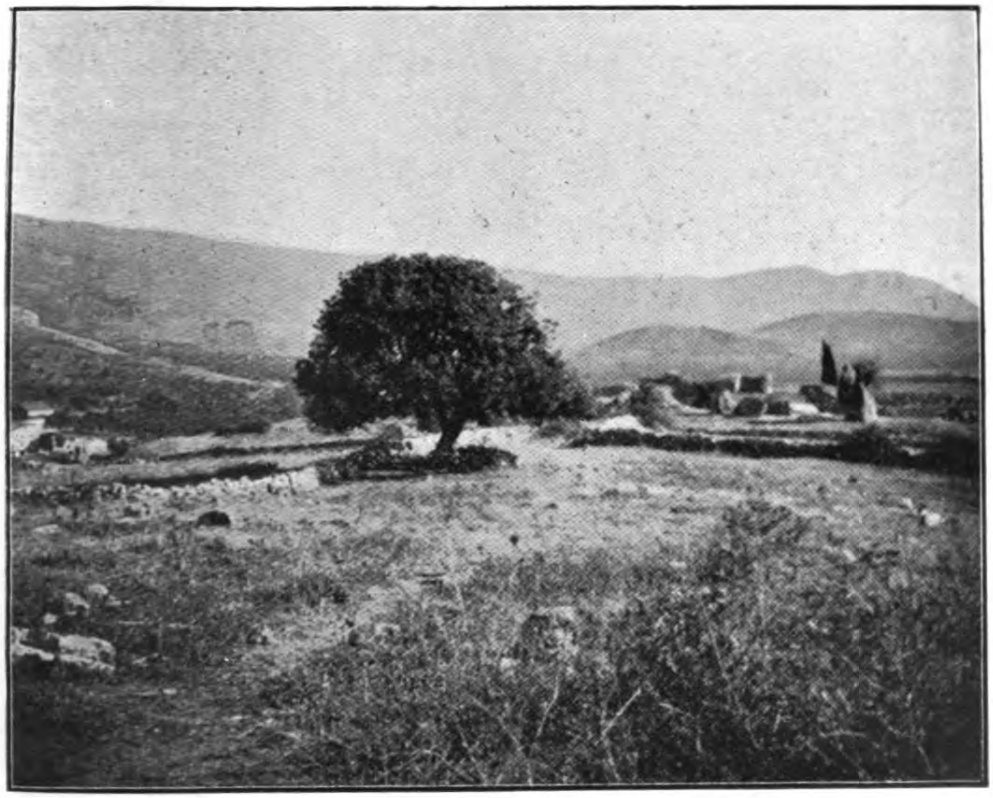
[3] Pollux IV, 164 ; Elien XII, 9, Arist. Nuées 599.

certaines fêtes grecques, notamment aux fêtes de l'Artémis Brauronia, en Attique.

L'esprit grec ne répugnait d'ailleurs nullement à ces réjouissances libres ; transformant tout ce qu'il touchait en beauté et en joie de vivre, il avait de la pudeur un sens assez différent du nôtre. Ce qu'il n'admet que difficilement, dans son sentiment raisonnable et sage de la mesure et son intelligence de l'insatiabilité des débauches, ce sont, du moins aux temps classiques, les excès et les folies de la sensualité et du sentiment, élevés jusqu'à un sens mystique d'identification avec le divin. Son Artémis, de Dame-des-bêtes-de-la-forêt est devenue chasseresse, et, par une transformation piquante, la déesse-mère, la protectrice des enfantements, est devenue la déesse de la chasteté. Cette évolution peut se comprendre. M. Farnell [1] en a tenté récemment une explication très plausible, du moins dans certaines limites. La vieille divinité qui est devenue l'Artémis hellène, appartenait à un âge et à une organisation sociale où le rôle de la femme apparaissait surtout dans la maternité et où la famille n'était pas constituée sur le type nettement tranché de la famille patriarcale. [2] L'Artémis vierge serait essen-

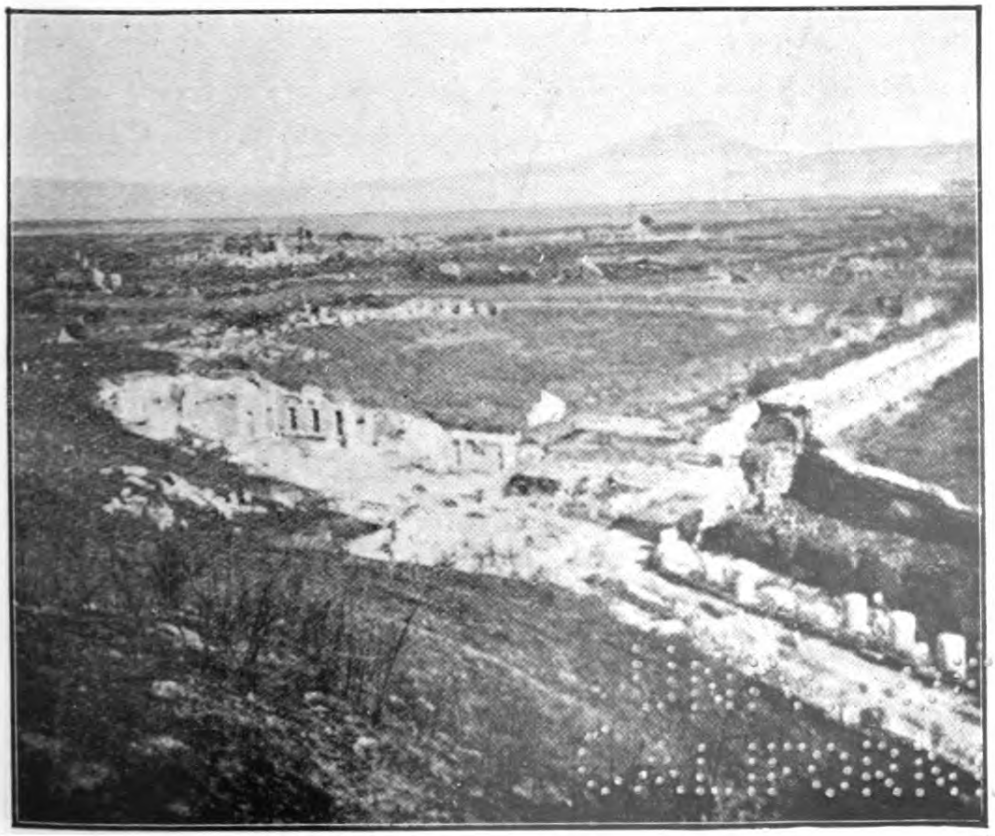
[1] Farnell, The cults of greek States, T. II, p. 448, et M. Loisy à son cours du collège de France.

[2] M. Farnell pense qu'il y a là un indice de l'existence d'un



13. EPHÈSE. LE PANAYR-DAGH ET LE BULBUL-DAGH VUS D'AYA SOULOUCK.

(voir p. 85.)



14. EPHÈSE. PORTIQUES, AGORAS, THERMES ET BIBLIOTHÈQUE CELSIENNE.

tiellement la femme qui n'est pas mariée et qui répugne aux liens du mariage. Quand la famille s'organisa en Grèce, ce caractère farouche de la déesse subsista et l'esprit, s'affinant, y attacha le caractère moral de la chasteté. Cette conjecture me paraît renforcée et confirmée par les associations étroites et nombreuses que nous voyons à Ephèse entre Artémis et les Amazones,[1] qui y président d'après plusieurs légendes à l'installation même du culte et qui ont les mêmes caractères de vierges fécondes, mais hostiles au mariage et indépendantes.

Jusqu'où fut poussée l'hellénisation du culte d'Artémis à Ephèse ? Il est difficile de le préciser. Nous trouvons autour du temple tout un personnel nombreux de prêtres et de prêtresses, de néocores (sacristains), de hérauts, de préposés à la garde-robe de la déesse, de joueurs de flûte, qui correspondent sensiblement au personnel des cultes grecs. Le mois d'Artémision, division ionienne du calendrier qui correspond au mois d'Elaphébolion attique, où étaient célébrées plusieurs fêtes d'Artémis, et à notre mois de Mars, était consacré à la déesse; c'était le mois d'Artémis, comme notre

matriarcat primitif, c'est également l'opinion de Miss Harrison, Proleg. to the study of greek relig. p.p. 261, 273.

[1] Strabon XI, 5, 1. Hyginus Fab. 237. Pausan. VII, 2, 7, IV 31, 8. Callim. Hymn à Artémis.

mois de Mai est le mois de Marie. Pendant sa durée on proclamait une trève sacrée et on célébrait une grande fête, les Artémisia, où l'importance et la splendeur des jeux, des courses et des concours musicaux ont dû effacer peu à peu, en grande partie, les rites primitifs. On y promenait en grande procession la statue de la déesse portant une peau de bête sauvage et plus tard armée de l'arc et du carquois. Puis avaient lieu des banquets et les scènes libres dont nous avons parlé.

C'est vers la fin de cette période lydienne de l'histoire d'Ephèse, ou au commencement de la suivante, que naquit sur les bords du Caystre le grand Héraclite ; il vécut à Ephèse en contempteur de la foule, du luxe et de la superstition qui l'entouraient. Recherché par Darius, il refusa ses avances. Plein de mépris pour les pratiques du culte, ses images, ses sacrifices, ses mystères, las du monde bruyant des marchands et des pèlerins qu'il coudoyait dans la ville, il se retira dans la solitude de la montagne et, avant de finir ses jours, il vint déposer dans le temple de la grande déesse un rouleau de papyrus, où il avait inscrit les pensées qu'il léguait au monde. [1]

En 546 Sardes est assiégée et prise par Cyrus ;

[1] Gomperz, Les penseurs de la Grèce, T. I, p. 70.

Crésus va mourir en exil à Ecbatane. Bientôt les Perses, race de montagnards, peuple de rudes soldats, ennemis du commerce,[1] des mœurs et des dieux étrangers, occupent tout l'intérieur de la péninsule. L'Ionie s'unit, tente de résister, se soulève ; elle est écrasée à la bataille navale de Ladè, devant Milet, en 494. Ephèse resta plutôt neutre dans ces événements, elle parut se soucier fort peu d'un changement de maître et des luttes coûteuses engagées pour l'indépendance. Si elle échappa ainsi aux représailles, elle n'en subit pas moins les conséquences des grands événements qui vont suivre.

Après les victoires des Grecs et spécialement d'Athènes sur les Perses, le centre de l'histoire se déplace en effet ; il passe, pour un temps, de l'Orient en Grèce. Ephèse reste assez tard sous la domination persane : jusque vers 466 ; au cours du Ve siècle elle est ensuite tributaire alternativement d'Athènes, des Perses et de Sparte ; à la fin de ce siècle et au commencement du suivant, elle est le centre des opérations militaires de Lysandre, puis d'Agésilas contre les Perses ; ses magasins se remplissent d'armes, son marché de soldats ; enfin, lasse de ces agitations guerrières, désireuse avant tout de la paix, dans l'espoir de se livrer

[1] Herod. I, 153.

tranquillement au trafic, elle se soumet de nouveau aux Perses, puis conclut des traités d'alliance et de commerce et des conventions monétaires avec Rhodes. Alexandre lui rend son indépendance en 334.

Mais elle eut, entre temps, à combattre un autre ennemi plus redoutable, puisque, lorsqu'elle se relâcha dans sa lutte contre lui, elle périt. C'était le fleuve, le Caystre, qui roulait ses alluvions dans la plaine, l'ensablait et la transformait par endroits en un marécage. Déjà en 499, lors de la révolte de l'Ionie, les navires de guerre, qui portaient le corps expéditionnaire contre Sardes, [1] ne paraissent pas avoir pu débarquer dans le port, dont l'accès était devenu sans doute difficile aux navires d'un gros tonnage ; lorsqu'au milieu du siècle suivant, on reconstruisit l'Artémision, il fallut en surélever de plusieurs mètres le soubassement. Au temps d'Alexandre il est probable que les trières marchandes ne circulaient pas dans la rade, que n'animait plus que le glissement des voiles colorées des bateaux de pêche. [2]

Son trafic déclinait, réduit presque complètement au commerce continental ; sans contact suffisant avec la mer, son activité économique

[1] Voir ci dessous p. 170.

[2] G. Radet. Ephesiaca, pp. 18, 19.

s'atrophiait, elle risquait de perdre son rang de grande ville politique et commerciale et même de périr. C'est ce que comprit Lysimaque, maître de l'un des empires qui s'étaient élevés sur les ruines des conquêtes d'Alexandre et qui, en 287, (précisément à l'époque qui prélude à l'établissement de la dynastie des Attalides à Pergame), dominant toute l'Asie Occidentale, comprenait Ephèse parmi ses possessions. Il décida de transférer le gros de la population à trois kilomètres plus loin le long de la côte au sud-ouest, en dehors de la zône d'action du Caystre, à cette époque, et de reconstruire toute une ville nouvelle.

De ce côté se trouvait une colline formée de deux mamelons entre lesquels se creuse une petite dépression, l'ancien mont Pion, le Panayr-Dagh des temps actuels, mont du Pèlerinage, qui tient son nom d'une fête annuelle des Arméniens en l'honneur de St Jean; elle est séparée par un vallon de la haute échine (360 mètres) d'une longue montagne qui barre au sud l'horizon et s'avance vers la mer, autrefois le Coressos, aujourd'hui le Bulbul-Dagh ou mont du rossignol. [1] C'est là que Lysimaque fonda la Nouvelle-Ephèse.

Son plan était grandiose. Reliée à l'ancienne ville,

[1] Voir photographie n° 13, pp. 80-81 et planche III, en fin de volume.

qui restait, autour de l'Artémision, la cité religieuse et sainte, par deux routes, aboutissant à deux grandes portes élevées de chaque côté du ballon du Mont Pion, entourée d'une immense enceinte qui en suivait le sommet arrondi et de l'autre côté du vallon escaladait le Coressos dont elle bordait la crête aiguë, (un des plus beaux types connus de fortification hellénique), la Néa-Ephesos s'ouvrait largement sur la mer à l'ouest et au sud par un nouveau grand port. Depuis la colline d'Aya-Soulouk jusqu'aux derniers contreforts du Bulbul-Dagh, dans le vallon qui le sépare du Panayr-Dagh et de l'autre côté de celui-ci le long de la côte, ce fut bientôt un monde de maisons, de places, de portiques, de temples et d'édifices publics.[1] Le transfert de la population ne se fit pas sans résistance ; les Ephésiens montrèrent d'abord peu d'empressement à quitter leurs anciennes demeures, de sorte que Lysimaque dût user d'un stratagème. Il guetta la première grande pluie d'orage et se faisant, nous dit Strabon, en quelque sorte complice du fléau, il boucha tous les égouts de la vieille ville, si bien qu'elle fut inondée et que les habitants n'eurent rien de plus pressé que de la quitter.[2] Pour grossir la population, pour

[1] Voir photographie n° 14, pp. 80-81.

[2] Strabon, XIV, 1, 21.

concentrer en un point unique toutes les forces productrices de la vie maritime avoisinante, il détruisit les ports voisins de Lébédos et de Colophon et transféra leur population dans la ville,[1] dont il raviva la direction en adjoignant à l'ancien conseil des magistrats nouveaux, qui s'emparèrent bientôt de toute l'administration.[2] C'était une entreprise considérable, qui fait penser à celles des rois de l'industrie du nouveau monde, une conception large et profonde qui montre, à l'époque, une hardiesse de vues et d'exécution, dont nous sommes loin aujourd'hui en France avec nos préjugés et notre vieille routine !

Le succès répondit à l'attente. Non seulement Ephèse se releva, mais elle atteignit bientôt un développement qu'elle n'avait jamais connu ; dépassant Milet sa rivale, elle devint l'un des modèles les plus remarquables et les plus brillants parmi les cités hellénistiques, le plus grand port et la plus grande place de commerce,[3] la véritable capitale, riche et prospère, de l'Asie Mineure, jusqu'au IIIe siècle après l'ère chrétienne, quand l'invasion des Goths marqua sa chute définitive.

C'est cette ville, aujourd'hui aussi déserte et

[1] Paus. I, 9, 7 ; VII, 3, 4.
[2] Strab., ibid.
[3] Strab. XIV, 1, 24.

désolée qu'elle fut autrefois animée et vivante, qu'ont commencé de déblayer les fouilles de l'institut archéologique de Vienne. Mais avant d'aller sur ses collines desséchées et dans ses marais bourbeux d'où émergent, épars parmi les fleurs des champs et des paludes, les marbres brisés, il nous faut retourner un instant aux pieds du tertre d'Aya-Soulouk sur l'emplacement de l'Artémision, que nous avons laissé tout bourdonnant du bruit de ses pèlerins et de ses trafiquants.

Pendant la nuit même où naquit Alexandre (356) un grand incendie le consuma ; il avait été allumé par un fou, Eratostrate, désireux de voir son nom passer à la postérité. Il y a réussi ! "Belle "merveille, s'écria Hégésias de Magnésie que le "temple ait été brûlé, puisqu'Artémis était occupée "aux couches de la mère d'Alexandre."[1] La consternation fut générale. "Tous les mages de la ville, "nous dit Plutarque, persuadés que cet embrase-"ment était le présage d'un autre malheur encore, "couraient çà et là, se frappant le visage, criant "que ce jour avait enfanté un fléau redoutable, "qui porterait dans l'Asie le ravage et la destruc-"tion." Mais sa reconstruction fut entreprise sans retard : la ville vendit les anciennes colonnes, des

[1] Plut. vie d'Alexandre. On remarquera en passant, l'attribution courante faite à Artémis de présider aux enfantements.

15. EPHÈSE. BASE DE COLONNE DE L'ARTÉMISION (IV⁰ S. AV. J.C.)

(voir p. 89.)

TO WHOM
ATTENTION

particuliers abandonnèrent à la déesse une grande part de leurs biens, les femmes lui firent don de leurs bijoux.[1] En 334 la construction était assez avancée pour qu'Alexandre, retenu à Ephèse par l'amitié du grand peintre Apelle, offrit aux Ephésiens d'en supporter toutes les dépenses faites et encore à faire, s'ils lui laissaient y inscrire son nom; il y consacra son portrait exécuté par son ami. Le temple fut achevé onze ans plus tard. C'était une des œuvres les plus colossales et les plus célèbres de l'antiquité, l'autel en avait été sculpté par Praxitèle; cent vingt-sept colonnes ioniques données par autant de rois la décoraient, dont trente-six sculptées et l'une par Scopas.[2] Elles s'élevaient sur un double socle formé d'une base rectangulaire surmontée d'un tambour, tous deux sculptés en relief. Le British Museum a conservé un morceau d'un style admirable que reproduit la photographie n° 15.[3] Le sculpteur paraît avoir tracé l'épisode final du dévouement d'Alceste, qui, rendue à la vie, se prépare à suivre Hermès psychopompe et que Thanatos, le beau génie ailé, regarde partir avec mélancolie.

Le sanctuaire, où le droit d'asile sans cesse étendu

[1] Strab. XIV, 1, 22.
[2] Pline Hist. Nat. XXXVI, 14, 95.
[3] pp. 88-89.

accumulait des réfugiés de toutes sortes, continua d'être le centre des fêtes, des pèlerinages, avec les foires dont elles étaient l'occasion et du débordement de toutes les croyances, de tous les rites des religions orientales. Entre le temple et la nouvelle ville s'étendaient les faubourgs avec leurs quartiers de maisons ; la partie neuve et somptueuse de la ville faisait face à la mer, épaulée aux monts Pion et Coressos, répandue dans le vallon intermédiaire de Boudroumia, toute de stades, de gymnases, de portiques, d'agoras, de thermes et de théâtres. Plus bas le long de la côte c'était le grouillement des quais, des magasins et du bazar du port.

On peut assez bien se figurer ce qu'étaient les quartiers populaires et la vie dense du port par l'aspect de certaines villes modernes du Levant, comme Smyrne par exemple. Des populations de toutes races, de toutes provenances s'y entassaient avec leurs costumes bigarrés ; la ville populaire était partagée en quartiers, Syriens, Persans, Egyptiens, Grecs, Bithyniens, Juifs ; de ses rues étroites et sales où traînaient les troupeaux de chèvres, de moutons et de porcs, montait un relent indéfinissable fait des odeurs mélangées de saumure, de fromage et de peaux de bouc. Marché de débarquement de tout ce qui vient d'Europe et tout ce

qui arrive de l'intérieur, les quais débordent de marchandises et de caisses, les bazars tendus de toiles infectes retentissent du bruit sourd ou criard des vendeurs ; les longues files de chameaux, d'ânes ou de mulets, les caravanes promènent par les rues leurs cargaisons des hautes vallées du centre, chargés de fruits, de vaisselle d'or et d'argent, d'étoffes et de tapis de pourpre. C'est à la fois un entrepôt et une vaste hôtellerie, avec ses cafés bourdonnants et leurs basses débauches.

La ville pullule aussi de magiciens, de devins, de mimes, d'ennuques ; avec ses marchands d'amulettes et de médailles, les fétiches qui encombrent ses boutiques, elle fait penser à quelque Lourdes moderne, rehaussée de plus de couleur et de pratiques plus savoureuses. Les formules magiques et les livres de sorcellerie y abondaient ; c'est là que vivait l'astrologue Balbillus et que se produisirent les plus étonnants miracles du fameux Apollonius de Tyane.

C'est aussi l'universel rendez-vous des viveurs et des courtisanes, des mignons, des danseuses et des joueurs de flûte. Les romanciers en font le lieu de prédilection de leurs nouvelles d'amour, Xénophon y place les aventures du bel Abrocomès et de jeune Antheia dans ses Ephésiaques, Pétrone la scène graveleuse de sa matrone d'Ephèse. De

nombreuses et splendides fêtes s'y déploient. Quand Antoine entra dans Ephèse, nous dit Plutarque[1] " il était précédé par des femmes déguisées en " bacchantes et des jeunes gens vêtus en pans et " satyres. On ne voyait dans toute la ville que thyrses " couronnés de lierre, on n'entendait que le son " des flûtes, des chalumeaux et des cithares ; toute " la ville était pleine de la fumée de l'encens."

C'est ainsi que j'essayais de faire renaître la vie dans le champ désolé des fouilles de l'école autrichienne ; dans le grand stade au flanc nord du mont Pion; dans les thermes colossaux, les deux agoras, à moitié enfouies dans les herbes grasses du marais de l'ouest ; sur le sol de marbre encombré des débris de colonnes et d'architraves, restes écroulés d'un immense portique au pied dum ont Pion;[2] dans les deux rotondes à colonnes, vestiges de monuments commémoratifs qui se dressent fièrement de chaque côté du vallon de Boudroumia, (l'une à son entrée à l'est sur le Coressos, l'autre près de sa sortie presque au sommet du mont Pion) ; dans son gymnase enfin dont on peut à peine, près de la porte Magnésie, déchiffrer dans l'herbe les soubassements.[3] Quant

[1] Plutarque, Vie d'Antoine, 24.

[2] Voir photographie n° 16, pp. 96-97.

[3] Pour le détail des fouilles commencées en 1896 et interrompues

au port, on voit s'en dessiner nettement les lignes, lorsqu'à mi-côte du mont Pion, on contemple la vaste plaine entourée de sommets découpés qui s'étale dans l'horizon clair jusqu'à la ligne brillante de la mer. Il est rempli d'herbes et d'algues dont les limites en tracent assez exactement les contours.

Mais la vie intellectuelle et artistique, malgré l'action déprimante sur l'esprit de ses religions et du luxe banal de ses marchands, n'était pas tout à fait absente d'Ephèse. Nous savons qu'elle eut à l'époque quelques vrais savants, [1] plus tard Rufus, Soranus d'Ephèse. Les fouilles autrichiennes ont déblayé un très beau monument attenant à l'Agora hellénistique à l'extrémité du grand portique : la bibliothèque Celsienne, du nom de son fondateur Tib. Tulius Celsus Polemæanus, consul suffectus en 92 après J. C., puis gouverneur de la province d'Asie. [2] C'est une vaste salle où l'on monte par

en 1909 voir Beiblätter des Jahreshefte de la belle publication de l'Institut Archéologique de Vienne, t. VI, col. 53, 72, 76, 82 ; t. II, 37-50 ; t. III, 83-96 ; t. V, 53-66 ; t. VII, 37-56 ; t. VIII, 61-80. Voir aussi Anzeiger des philos. hist. Classe der K. Akad. Wissench. in Wien 1897-1905. Au gymnase appartient peut-être une belle statue en bronze d'un athlète qui a été exhumée dans les fouilles.

[1] Pline Hist. Nat. XXXVII.

[2] Jahresh. t. VIII 1905 Beibl. Col. 61-68 et fig. 15-17. Voir photographie n° 14, pp. 80-81 et photographie n° 16, pp. 96-97.

un escalier monumental, où s'ouvre une grande façade percée de trois portes, entre lesquelles des niches abritaient les statues de la Sagesse, de la Vertu, de la Fortune et de la Science. Dans la grande salle (16^{m} sur 11^{m} environ), pavée de mosaïques, s'étageaient, dans les niches des murs, les parchemins et les papyrus ; une arche couvrait au fond la statue du fondateur. Une inscription nous apprend que Polemæanus en fit tous les frais, qu'il la remplit d'ouvrages de valeur et qu'il laissa 25.000 deniers romains pour acheter des œuvres nouvelles et pourvoir à l'entretien de l'édifice.

Les fouilles ont aussi dégagé un autre monument également bien conservé, sur le flanc du mont Pion au sud, un Odéon, qui devait servir de salle de concert. C'est un petit théâtre pourvu sur le devant d'un beau portique de vingt-trois colonnes donnant à l'extérieur, dont les bases sont encore toutes en place et qui étaient surmontées de somptueux chapiteaux ioniques à têtes de taureaux. Parallèlement au portique, à l'intérieur, est l'estrade adossée à un mur, par où trois portes munies de marches donnent accès dans l'édifice; en face des deux portes latérales sont deux escaliers, dont l'un bien conservé, qui conduisent au-dessus des premiers rangs des gradins ; la cavea est partagée en cinq secteurs

par six escaliers.[1] L'édifice est d'époque romaine.

C'est à ce moment, quand Rome, depuis le début du IIe siècle, était maîtresse de la région et que notre cité était la métropole de sa province d'Asie, que St. Paul vint à Ephèse et y fonda l'une des plus anciennes communautés chrétiennes, à laquelle on puisse remonter historiquement, avec celle d'Antioche, la communauté mère de toutes celles qui se répandirent en Asie Mineure et devinrent plus tard le siège des sept fameuses Eglises de l'Apocalypse. C'est l'un des attraits les plus grands de ces ruines mélancoliques, que de vous ouvrir dans l'horizon limpide la perspective de ces tout premiers commencements du christianisme, dans l'agitation et le trouble de leur milieu confus.

Lors de sa seconde mission, de son premier voyage en Macédoine et en Grèce, St. Paul ne fit que toucher à Ephèse ; quand il y revint, lors de sa troisième mission, par Laodicée, Hiérapolis et la vallée du Méandre il y resta trois ans et demi, vers l'an 54.[2]

[1] Voir photographie n° 17, pp. 96-97.

[2] Nous ne rappellerons, pas même dans ses ouvrages principaux, la bibliographie afférente au séjour de St. Paul à Ephèse. Mentionnons seulement une intéressante inscription de Delphes publiée par E. Bourguet, qui vient d'être commentée par MM. Babut et Loisy dans Rev. d'Hist. et de littér. Relig. Mars-Avril 1911 et qui apporte une confirmation importante à la chronologie si discutée de la vie de St. Paul, et adoptée par certains exégètes, notamment par Renan.

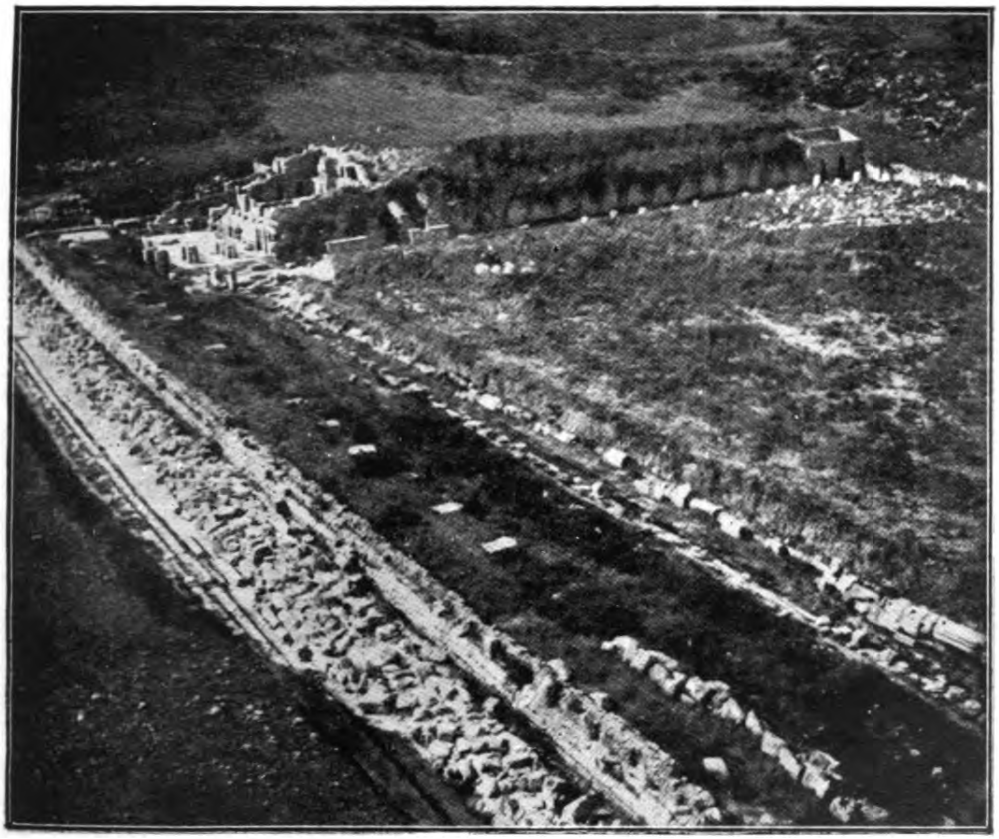
Les Actes des Apôtres nous donnent des détails sur la vie qu'il y mena.

Avant son arrivée, un petit groupe, dont deux marchands juifs, s'était formé autour d'un docteur d'Alexandrie, Apollos, en tout douze personnes, qui ne connaissaient que le baptême de Jean. Paul compléta leur instruction et les rebaptisa au nom de Jésus. "Aussitôt le St Esprit descendit sur eux, ils " se mirent a parler en langues et à prophétiser." Il faut donc se représenter des esprits fort échauffés et illuminés, habitués à vivre dans le merveilleux et l'irrationnel. " La superstition régnait sans " contrôle, tout le monde vivait dans de folles pré- " occupations de démonologie et de théurgie. Paul " n'avait pas à craindre de se trouver en présence " de l'esprit philosophique et scientifique, qui l'avait " arrêté tout court à Athènes."[2] Il n'aura qu'à faire cristalliser leur foi dans les images et les idées théologiques répandus en Orient par les Mystères, et dans la personne du puissant Maître qu'il sentait vivre en lui.

Il logea chez Aquilas et Priscille, travaillant dans leur boutique, prêchant d'abord à la synagogue, puis dans une sorte de portique d'enseignement comme on en voit beaucoup dans les villes an-

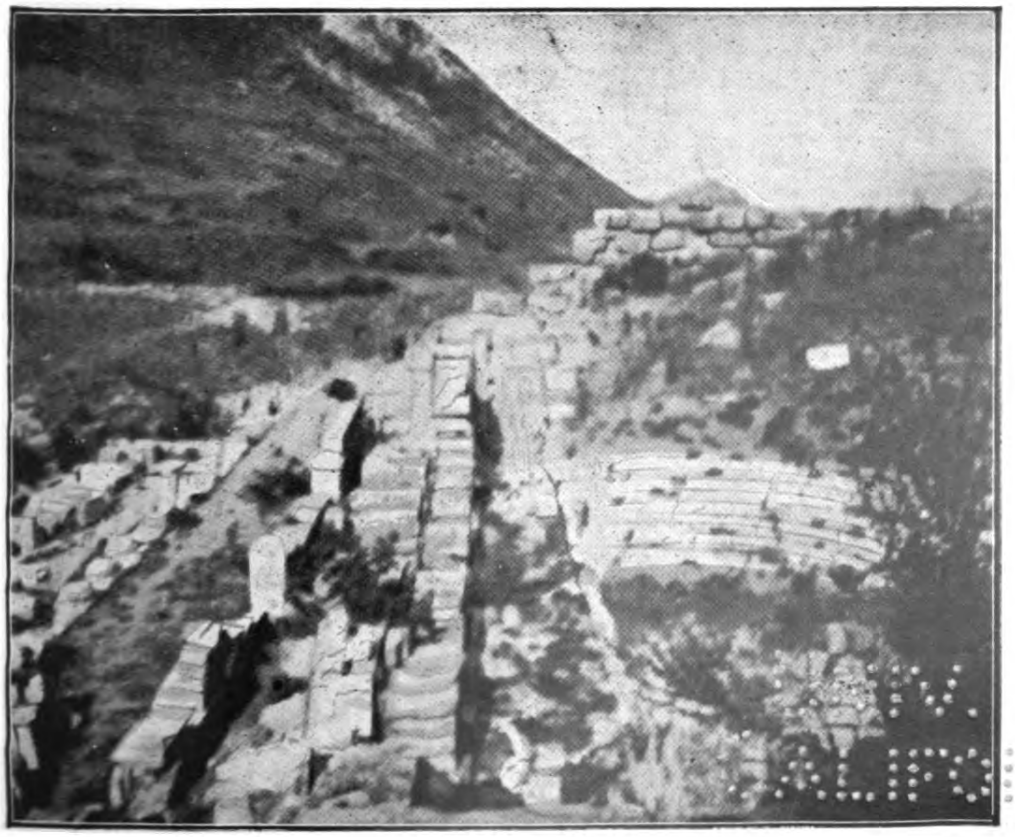
[1] Actes des Ap. ch. XIX.

[2] Renan St. Paul p. 344.



16. EPHÈSE. PORTIQUE. AGORA HELLÉNISTIQUE.
BIBLIOTHÈQUE CELSIENNE.

(voir pp. 92-93.)



17. EPHÈSE. ODÉON.

[illegible]

tiques, la Schola Tyrannou. Il allait aussi de maison en maison où " les malades appliquaient sur eux " des linges ou des mouchoirs, qui avaient touché " son corps ; les maladies les quittaient et les esprits " malins sortaient."[1] Et les uns, qui étaient habitués à ce genre de manifestations de la puissance divine, comme ils en voyaient par centaines à Ephèse, " restaient endurcis " ;[2] les autres, se laissant aller à l'invincible espérance qui remplit le cœur de l'homme, ou simplement " frappés de la supériorité des formules magiques de Paul ",[3] se convertirent et crurent. Calomnié publiquement par les Juifs, il se sépara d'eux définitivement et créa une communauté chrétienne indépendante, qui répandit le nom de Jésus en Asie et fut le noyau de ces petites confréries, qui essaimèrent, à partir d'Ephèse, jusqu'au fond de la haute vallée du Méandre et jusqu'aux confins du Pont Euxin. De grandes constructions en briques, voisines des thermes romains, sont peut-être des vestiges de l'une des basiliques qu'élevèrent les premiers chrétiens.

Les fouilles ont aussi dégagé une grande rue monumentale, l'Arcadianè,[4] qui conduisait du port

[1] Actes XIX, 12.
[2] Ibid. 9.
[3] Renan loc. cit. p. 348.
[4] Voir photographie n° 18, pp. 112-131.

au théâtre.[1] Est-ce là que les magiciens païens, effrayés et repentants, firent un bûcher de leurs grimoires mystiques, les Ephésia grammata, et les incendièrent en public ?...

C'était, sans doute, pendant le mois d'Artémision, quand la cité aux marbres blancs, toute resplendissante de soleil, était jonchée de fleurs, et que sur l'agora, sous les portiques, dans les temples montaient les hymnes en l'honneur de la plus grande des déesses, la reine d'Ephèse.[2] Tous les magiciens d'Asie prenaient part à la fête. « Quelques exor-« cistes juifs ambulants ayant essayé d'invoquer le « nom de Jésus sur un possédé » et d'en chasser un daimôn fort méchant, « l'homme dans lequel « était l'esprit malin s'élança sur eux et les roua de « coups, de telle façon qu'ils s'enfuirent nus et « blessés.» Le bruit de l'incident se répandit dans Ephèse « et un certain nombre de ceux qui avaient « exercé les arts magiques, dans la crainte qui s'était « emparée d'eux, ayant apporté leurs livres, les « brûlèrent devant tout le monde : on en estimait « la valeur à 50.000 pièces d'argent.» Et l'auteur des Actes ajoute immédiatement avec candeur : « C'est ainsi que la parole du Seigneur croissait en « puissance et en force ! »[3]

[1] Voir photographie n° 18, pp. 112-113.

[2] *ἡ μέγισῖη θέα, Ἐψησου ἄνασσα.*

[3] Actes XIX, 15-20.

Le long de cette rue se place une autre scène, que nous rapportent les Actes et qui se termine dans le grand théâtre, complètement déblayé par les fouilles et qui étage ses gradins, empourprés au soleil couchant, sur le flanc du mont Pion, face à la mer.[1] Là-bas dans le port, où clapotent les barques et se balancent les galères dorées, une grande rumeur s'est levée, " un grand trouble au sujet de " la voie du Seigneur. " Une des industries, dont vivait Ephèse, était celle des orfèvres, qui fabriquaient les petites châsses d'argent, les petites images d'Artémis et de son temple ; un grand nombre d'ouvriers étaient occupés à ce travail et de marchands à leur vente ; les pèlerins, venus par milliers de toutes les parties du monde les achetaient, comme les images du Sacré-Cœur à Montmartre, ou de la Vierge à Lourdes, à Fourvières ou à la Salette. Or Paul, en bon juif qu'il était, malgré sa culture hellénistique, ne s'était pas avisé de débaptiser Artémis, comme les premiers Ioniens l'avaient fait pour Oupis. Après tout n'était-ce pas ce qui devait arriver au moins dans l'esprit populaire, et ce qui eût tout arrangé ? Mais il n'admettait pas d'autre dieu que le sien et sa prédication subversive, qui commençait à prendre racine, faisait le plus grand tort à tout ce monde des petits artisans.

[1] Voir photographie n° 18, pp. 112-113.

Ils se groupèrent autour d'un orfèvre, Démétrios, orateur et fauteur d'émeutes, et organisèrent une grande manifestation. Ils se massèrent au port, s'engouffrèrent dans l'Arcadianè et, le long du chemin, Démétrios les haranguait :[1] " ô hommes " vous savez que notre bien-être dépend de cette " industrie, dont ce Pavlos a détourné une foule " de gens. Et ce faisant, ce n'est pas seulement " vous qu'il menace, mais le crédit du temple de " la grande déesse, et, plus encore, la majesté même " de celle qui est révérée dans le monde entier ! " Et ces paroles les remplissaient d'une grande colère et ils se mirent à crier: " Grande est la " déesse, la Diane des Ephésiens ! " La foule se précipita dans le théâtre qu'elle envahit en vociférant. Sur le proscénion Démétrios gesticule et invective violemment les Juifs. La plèbe sur les gradins l'acclame. Le tumulte est à son comble ; deux chrétiens sont entre les mains des émeutiers ; Paul veut intervenir, ses disciples le supplient de s'abstenir. Pendant deux grandes heures on n'entend que le cri de " Vive la grande Artémis " des Ephésiens ! " Enfin le grammateus parvient à apaiser la foule, lui représentant que c'était par les voies légales qu'elle devait s'en prendre à ceux dont elle avait à se plaindre, que ces mouvements de

[1] Actes XXI 23-28.

révolte étaient très préjudiciables à la ville et que la majesté de la grande Artémis était au-dessus de toute atteinte. [1]

Paul avait créé l'Eglise d'Ephèse, mais tant s'en faut qu'elle restât sienne ; dans le pullulement des courants contraires, idées juives, idées alexandrines, conceptions orientales de toutes sortes, le daïmôn des disputes aux mille voix eût beau jeu. L'Eglise d'Ephèse renia Paul. C'est à Jean, que vont maintenant toutes les faveurs. L'Apocalypse paraît n'être qu'un long cri de haine contre Paul et les siens ; il n'est pas d'injure qu'elle ne lui ménage : faux juif, faux apôtre, faux prophète, nouveau Balaam, Jézabel. " Je le hais " s'écrie le fils du Tonnerre. Jean grandissait sans cesse à Ephèse, sa suprématie parait avoir été reconnue au IIe siècle dans toute la province. [2] Le sombre prophète, qui recueillit sans doute un jour, sur les bords du Caystre, l'écho du Logos du grand Héraclite, dont il entendit mal le sens dans l'atmosphère chargée de tumulte, repose dans la tombe que la tradition de l'Eglise d'Ephèse conserve au sommet du Mont Pion. De grands feux allumés par les bergers, avec les herbes sèches et les broussailles de la colline, remplissent l'at-

[1] Actes XIX, 29-34.

[2] Renan, l'Antechrist, p. 347.

mosphère pure et sereine de l'Ionie de son âcre fumée obscure et irrespirable, et viennent réjouir son esprit avide de disputes, qui ne sont pas encore éteintes.

Le bruit de ces disputes remplit les siècles suivants. C'est la querelle sur la doctrine du Verbe et son application à Jésus, ce sont les grandes luttes sur l'homoousie et l'homoiousie, les rapports du Fils et du Père et des personnes de la Trinité, la dispute sur les deux natures de Jésus, qui met aux prises Nestorius et Cyrille au premier concile d'Ephèse en 431 et aboutit à la proscription de l'Eglise Nestorienne ; elle renaît dix-huit ans plus tard au deuxième concile, en 449, le " Brigandage d'Ephèse, " où les monophysistes arrachent aux évêques une décision que, deux ans après, le concile d'Antioche révoquera, réduisant en schismatiques leurs partisans, qui se retranchent en Egypte pour y constituer l'Eglise Copte. L'esprit grec épuisé se bat, comme un Don Quichotte, contre des moulins à vent ;... du vent, du bruit et des mots. Mais c'est de ces spéculations vides, de ces arguties, élevées à la hauteur d'une Révélation, qui, pendant plus de dix siècles, ont dévié de sa voie l'intelligence humaine, que s'emparera l'Eglise monarchique et militaire de l'Occident, pour les imposer par le feu et par le sang.

Pendant ce temps, alors que les Goths mettent à sac l'Artémision, que Théodose fulmine contre le paganisme dont il fait fermer et détruire tous les temples, le peuple poursuit ses dévotions aux génies, dont il remplit le monde : dieux, déesses, âmes de héros, de saints, de grands magiciens. Les noms seuls changent, le fond reste invariable. Le Dieu de la Trinité est relégué au dessus des nuages dans l'inaccessible lointain. Le peuple accomplit ce que Paul ne pouvait faire : il transforme Artémis, la parthénos, en Marie la Vierge, mère de Dieu, et Artémis Kourotrophos en St Artemidos,[1] qui préside, à son tour, aux enfantements. Les images du sanctuaire deviennent tout naturellement les icônes de l'église, les grandes processions de la déesse, les panégyries à la tombe de Jean et de la Vierge. Le Christ avait dit à St Jean: " voilà ta mère " et l'auteur du IVe Evangile ajoute : " Depuis ce moment le disciple la prit chez lui."[2] Or la tradition voulait que Jean d'Ephèse se confondit avec l'apôtre préféré du Christ ;[3] il fallait donc que la Vierge fût morte à Ephèse, que sa tombe voisinât avec celle du

[1] J. C. Lawson. Modern Greek folklore and ancient greek religion. Cambridge 1910, p. 44.

[2] 4e Evang. XIX, 27.

[3] Sur ce point voir Loisy : Le 4e Evang. p. 134, et Jésus et la trad. évang. p. 24.

grand saint et partageât son culte et ses pélerinages. Près de l'église apostolique s'éleva la basilique de Marie, la plus ancienne, de la chrétienté. [1]

Puis s'introduit le farouche monothéisme musulman, dont le fanatisme ne s'est pas émoussé à l'épreuve de la dialectique grecque. Mais déjà Ephèse avait perdu tout ressort et toute énergie propres, elle avait abandonné la lutte contre le fleuve, dont l'ensablement poursuivait son cours implacable. Elle s'était tassée sur elle-même contre le Panayr Dagh, dans le vallon de Boudroumia; avec la lutte, elle avait renoncé à la vie. Elle vient bientôt agoniser à son berceau, sur le mamelon d'Aya-Soulouk, où les conquérants dressent leur castel et transforment en mosquée le St Synode, dont les pierres avaient été dérobées à l'Artémision. Mais l'édifice, où se superposaient en équilibre instable tant de dieux étrangers les uns aux autres, ne tarda pas à s'écrouler, et sa muraille ruinée sert aujourd'hui de fond à une réclame de l'Oriental Carpet Manufacture Ltd ! Seule sa belle voûte,[2] construite en matériaux qu'a consacrés Artémis, domine cette confusion et cette désolation.

[1] Son existence est attestée dès le IVe siècle par les actes du concile d'Ephèse. Voir G. Herzog, Rev. d'hist. et de litt. relig. 1907, n° 5-6, p. 523 et p. 527. Lucius, les origines du culte des Saints, 1908, p. 638.

[2] Voir photographie n° 19, pp. 112-113.

Mais l'esprit des dieux morts s'obstine. Il suscite de nos jours encore de nouveaux faits religieux. Il a inspiré une vierge bavaroise, Catherine Emmerich, et l'a visitée sous forme de la parthénos chrétienne dans son couvent d'Aguetenberg à Dulmen. La Vierge lui a raconté comment elle est venue à Ephèse avec St Jean, comment sa maison de pierre se terminait circulairement et se composait de deux pièces, dont l'une servait d'oratoire et de chambre à coucher, l'autre de lingerie et de garde robe ; et sa couchette était appliquée contre le mur, comme une boîte creuse haute d'un pied et demi. La maison a été retrouvée avec sa forme et sa distribution, l'emplacement du foyer, l'anfractuosité de la couchette, à la tête de laquelle on voit encore une brique où la Sainte Vierge, en hébreu, a inscrit son propre nom : " Méryem," Marie ! Il n'y a pas à douter... Et de grands pèlerinages viennent chaque année sur les lieux, où vit toujours la divinité, célébrer en grande solemnité le service de la pauvre villageoise, femme d'un petit artisan juif, Méryem, héritière de la majesté de la grande Artémis, la toute puissante déesse des Ephésiens. [1]

[1] Sur le tombeau de la Vierge à Ephèse : Grabrielovictz, Ephèse ou Jérusalem, tombeau de la Ste Vierge, Paris 1897 ; Gouyet, Découverte de la maison de la Ste Vierge dans la montagne d'Ephèse,

" La Sibylle fait retentir sa voix à travers les siècles ; car un Dieu l'y pousse." [1] C'est la voix d'Héraclite dans la plaine désolée du Caystre. Oupis, Lèto, Artémis, Marie, Allah, de quelque nom qu'on vous nomme, depuis les temps lointains où, dans un printemps radieux, vous animiez les ébats des oiseaux d'Homère, parmi les fleurs d'eau, sur les rives vierges du fleuve, vous avez soulevé les peuples et vous les avez livrés à la mort. Sans repos vous avez tour à tour revêtu toutes les formes pour vous dérober à nos prises ; mais dans vos inlassables mutations vous avez voulu que quelque chose de vous persistât. Sans cesse vous avez changé de figure et de dessein, mais toujours vous êtes restés les mêmes, sibyllins et insaisissables ! " La nature aime à se dérober " à notre prise...[2] Tout s'écoule, tout marche, rien " ne s'arrête" ; tout change et rien ne change ; " nous descendons dans le même fleuve et cepen- " dant nous n'y descendons pas,... nous sommes " à la fois et nous ne sommes pas." [3]

Paris, œuvre de St Paul 1898 ; du même, voyage en Terre Ste et à Ephèse à la recherche de la maison, etc... 1897 ; Timoni, Panaghia Capouli, Paris 1896 ; Niessen Panaghia-Kapuli, der neuenteckte Wohn und Sterbehaus, etc... Dülmen, I. W. Laumann 1906.

[1] Héraclite d'Ephèse fragm. 92. (Diels fr. der Vorsocr. II).

[2] Ibd, fr. 123.

[3] Ibd. fr. 91.

PRIÈNE[1]

MESDAMES, MESSIEURS,

D'Ephèse à Priène la route franchit la ligne de partage des eaux de la vallée du Caystre et de celle du Méandre, dans une cassure qui sépare l'extrémité occidentale du Mésogis des contreforts orientaux du Mycale. Puis, par un sentier tortueux et pierreux, elle suit la base du Mycale, dont les sommets sont noyés de lumière transparente et les croupes fendues, çà et là, par des vallons boisés, où s'accrochent des villages ; à gauche à perte de vue, comme une vaste steppe, s'étend la plaine du Méandre, alluvions desséchées et marécages détrempés, où poussent de rares herbages, des tamaris et des roseaux. Au fond, vers le sud, perdue dans la brume de l'horizon, la chaîne du Latmos découpe ses formes saisissantes dans le bleu pâle du ciel.

De l'une de ces croupes arrondies se détache et s'avance dans la plaine un petit plateau incurvé, à soixante-dix mètres environ au-dessus d'elle, domi-

[1] Voir le plan de Priène, Planche IV, en fin du volume.

né par une énorme muraille verticale.[1] Sur ce plateau, environné de champs et de cultures avec leurs beaux rideaux de peupliers, leurs joncs et leurs plantes aquatiques, refuge des palmipèdes et des échassiers, " qui voltigent ça et là dans le pré d'Asie, secouant leurs ailes avec des cris confus dont bourdonne la prairie ",[2] reposent paisiblement au soleil les ruines de la petite ville de Priène.

Ces ruines, mentionnées au XVIIIe siècle, fouillées hâtivement en 1868 par les Anglais, qui en rapportèrent quelques marbres à Londres, puis de même par Thomas et Rayet en 1873, n'ont été vraiment explorées méthodiquement que de 1895 à 1898 par Humann, puis par MM. Wiegand et Schrader, pour le compte des Musées royaux de Berlin.

Les fouilles, qui ont fait complètement place nette, ont dégagé toute claire et proprette, avec l'ensemble de ses édifices publics, de ses rues et de ses maisons et font revivre pour nous, sous tous les aspects de sa vie, une petite cité grecque d'époque hellénistique, modeste ville de province, de 4 à 5.000 habitants, Pompeï plus soignée et mieux bâtie, dans la grâce agreste, l'ample paysage et la clarté douce de l'Ionie.

[1] Voir photographie n° 27, pp. 144-145.

[2] Homère Il. II, 459-463.

Priène fut fondée au Xe siècle avant J.-C., (non sans luttes avec les premiers occupants, des Cariens, contre lesquels elle fut soutenue par Ephèse), par une colonie Ionienne, dans des conditions semblables à celles d'Ephèse.[1] Elle fait alors partie de la confédération des douze villes ioniennes, qui avaient élevé au promontoire de Mycale leur grand sanctuaire de Poseidon Héliconios, le Panionion, dont elle présidait les sacrifices solennels.[2]

Elle subit la domination lydienne, puis celle des Perses qui la saccagent et emmènent ses citoyens en esclavage. C'est vers cette époque que vivait à Priène Bias,[3] l'un des sept Sages de la Grèce, dont Plutarque nous dit qu'il fut chargé d'une ambassade à Samos dans des luttes qui divisaient entre eux Prièniens, Samiens et Milésiens. " Le Roi d'Egypte lui ayant envoyé, nous dit le " même auteur, une victime, en lui faisant dire " d'en couper ce qu'il y avait de plus mauvais et " de meilleur, le Sage, avec un discernement mer- " veilleux, en ôta la langue et la fit porter au Roi."

Dans la grande insurrection des Ioniens contre

[1] D'après Strabon, XIV, 1, 3, elle fut bâtie par Aepytos, fils de l'Athénien Nélée, et reçut plus tard de nouveaux colons amenés de Thèbes XIV, 12. Ailleurs le même historien nous dit que les Prièniens sont originaires d'Hélicè VIII, 7, 2.

[2] Strabon VIII, 7. 2.

[3] Plutarque Qœst. græc. 20 ; Banq. des sept Sages, 2.

les Perses, Priène envoie à la bataille de Ladé, en 494, douze vaisseaux. Elle joue un rôle dans la guerre du Péloponèse, et suit les destinées des villes ioniennes, tour à tour soumise au Grand Roi et libérée par les Grecs. A l'époque de Périclès, commencent avec Samos, au sujet d'une délimitation de territoire, d'interminables démêlés, que nous font connaître une série d'inscriptions, document important et intéressant de la diplomatie et du droit public hellènes.[1] Lysimaque tranche le débat, puis le Roi Antiochos. Les Samiens ressuscitent l'affaire sous Antiochos II. Le débat recommence au milieu du IIIe siècle ; cette fois ce sont les Rhodiens, puis les Egyptiens qu'on prend pour arbitres. A la fin de ce siècle, Priène est soumise à l'Egypte et cent ans plus tard à Rome.

En somme, et c'est un phénomène général pour les villes d'Ionie, elle a subi tour à tour, et souvent volontiers, les dominations les plus diverses. Dans la nature douce et alanguissante, elle s'est laissée aller, non sans habileté commerciale et sans activité intelligente, à la vie facile, puis... à la mort.

C'était à la fois, à l'origine, une ville de commerce et d'agrément, et un port. Mais, beaucoup plus vite qu'à Milet, le port s'ensabla sous la coulée

[1] C. I. G., nos 2905, 2254.

des alluvions du Méandre. Scylax, un navigateur et géographe grec du temps de Darius, signale encore deux ports ; à l'époque de Thucydide, qui raconte la campagne de 412 et ne mentionne pas Priène, elle ne devait guère plus être accessible aux bateaux de guerre. Strabon nous dit que de son temps elle était à quarante stades de la mer, elle en est aujourd'hui à environ quinze kilomètres.

On n'a pas retrouvé une pierre de la ville ancienne. Celle que révèlent les fouilles a été complètement bâtie quelque temps avant l'arrivée d'Alexandre. Il est probable que la cité a dû reculer contre la montagne devant l'envahissement du fleuve et qu'elle s'est reconstruite, à l'abri du danger, sur un autre emplacement salubre et sûr. Elle est ainsi exactement datée et nous offre un exemple bien délimité et très typique d'une petite ville provinciale ionienne de l'époque hellénistique, entre le IVe et le IIe siècle avant notre ère. [1]

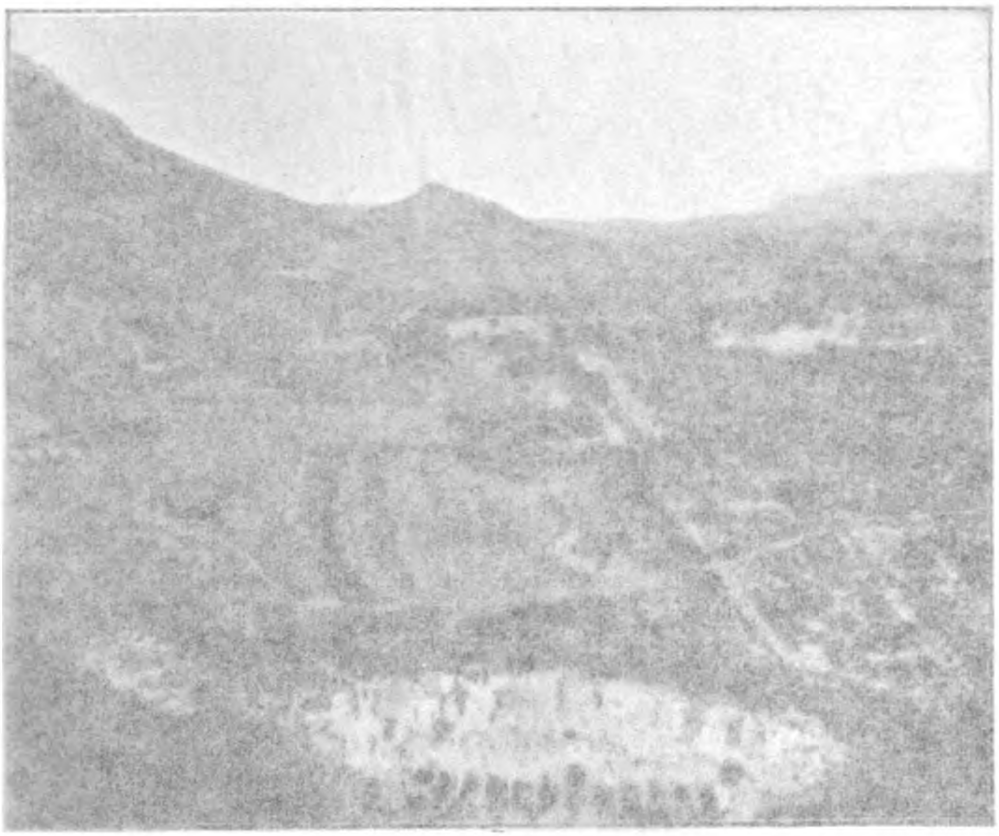
Adossée au nord au formidable rocher vertical, qui dresse au dessus d'elle, à 350^m^, un petit plateau difficilement accessible, la plate-forme qui porte la ville s'arrondit vers la plaine suivant un contour

[1] Th. Wiegand und H. Schrader, Priène. Berlin, G. Reimer 1904. Voir aussi l'excellent article de A. Jardet dans la Revue de Paris du 1er avril 1909.

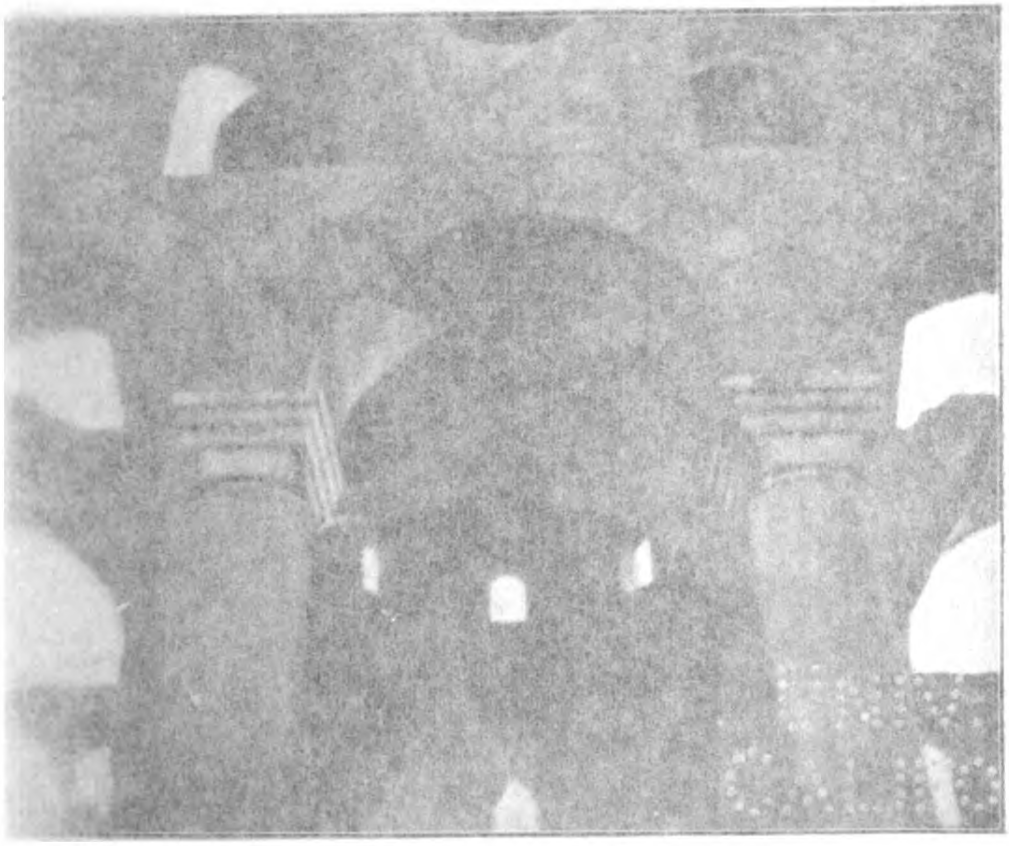
irrégulier que suit, sur un développement d'environ deux kilomètres et demi, un mur percé de portes, l'encerclant comme une ceinture.

Cette plate-forme n'est pas horizontale, mais s'élève en quatre terrasses principales dont la plus basse est à 30^m et la plus haute à 130^m au-dessus de la plaine ; le gros de la ville s'étend sur les deux terrasses intermédiaires à 79^m et 97^m d'altitude.

Du chemin qui monte à l'Acropole, on embrasse l'ensemble de la fouille, dont la disposition est très frappante. Elle apparaît comme un grand damier de rues rectilignes qui se coupent exactement à angles droits, larges de cinq à six mètres dans le sens de l'est à l'ouest, plus étroites dans le sens de la montée sud-nord. Ces rues tracent ainsi, comme dans les villes américaines, des blocs, des ilôts juxtaposés, dont les dimensions sont sensiblement invariables : 35^m40 sur 47^m20. Les édifices, les maisons, suivant leur grandeur, occupent un, deux ou trois de ces blocs, mais respectent exactement l'ordonnance géométrique de l'ensemble. Environ quatre vingt de ces ilôts contiennent les habitations, à raison de quatre par ilôt en moyenne(soit 19^m sur 22^m environ par maison), ce qui donne, pour chaque habitation, des dimensions quelque peu supérieures aux dimensions moyennes des maisons de Pompeï. Mais certaines n'occupent qu'un huitième d'ilôt et quel-



[illegible]



EPHÈSE. VOÛTE DE LA MOSQUÉE.

(voir pp. 104.)

ques-unes en occupent plusieurs, en sorte qu'on arrive à compter environ quatre cents habitations dans la ville.

L'étranger qui venait à Priène, en curieux ou pour affaires, après avoir gravi une petite route en lacets aux flancs du coteau, pénétrait dans la ville par l'une des portes voûtées percées à l'est ou à l'ouest dans l'enceinte. Il se proposait d'abord, comme nous le faisons encore aujourd'hui en abordant les ruines, de faire une rapide reconnaissance de la petite cité, dont il avait entendu des merveilles sur l'agora de Samos ou chez le barbier d'Ephèse. Au delà de la porte, il s'engage dans le silence d'une rue droite, montant en pente douce et bordée de chaque côté de petites maisons basses du quartier populaire, aux toits rouges ornés de chéneaux, hermétiquement fermées, qui grimpent au-dessus de lui sur les terrasses régulières. Après chaque bloc de maisons, à mesure que la rue monte, les échappées s'agrandissent par les rues perpendiculaires, par-dessus les longs portiques du stade et du gymnase inférieur, sur le grand horizon lointain. Bientôt la rue s'anime, les maisons se garnissent d'échoppes et d'auvents ouverts sur la rue, avec leurs étalages, où les petits marchands tiennent boutique et devant lesquels bourdonne la foule attardée des acheteurs. Après avoir dépassé une

charmante fontaine de marbre,[1] d'où l'eau rafraîchissante de la montagne s'échappe par une gueule de lion en bronze, notre voyageur débouche sur un grand espace dégagé dont les marbres éclatants l'éblouissent au soleil : il est au centre de la ville sur la grande place publique, l'Agora, qu'environnent le Portique sacré, la Maison du peuple, le Prytanée protecteur de la cité, le sanctuaire du dieu guérisseur, et d'où monte en volutes, du grand autel, la fumée des sacrifices.

De là par une ruelle étroite et escarpée, où, sur les marches de marbre, les édifices voisins font au soleil de larges bandes violettes d'ombre, il monte, dans la direction perpendiculaire, à la terrasse suivante, et de nouveau s'ouvrent devant lui de plus larges perspectives ; il croise des groupes d'éphèbes se hâtant vers le gymnase, des fidèles portant leurs offrandes au temple de la déesse Poliade, qui selon les vieilles traditions donne la victoire, ou à ces dieux nouveaux venus d'Orient ou d'Egypte dont l'attrait magique commence à transformer le clair esprit hellène. Près de là, sur les derniers gradins du petit théâtre, où résonnent encore les vers des poètes, l'ombre fraîche l'invite au repos et à la songerie.[2]

[1] Voir photographie n° 20, pp. 120-121.

[2] Voir photographie n° 23, pp. 128-129 et photographies n°s 24, 25, pp. 136-137.

Tout le mouvement et le bruit d'en bas s'est éteint ; dans la solitude et le silence, la ruelle continue son ascension droite entre les murs plus hauts des belles demeures prièniennes. Des larges cours intérieures bien aérées, pendent sur la rue des branches d'oliviers ou de pins. Bientôt notre voyageur atteint les limites du monde de la pierre et à travers les prés de Poseidon Hippios et les champs de Déméter Karpophore, semés de rouges anémones et de blanches asphodèles, il parvient, contre la haute muraille rocheuse, au sanctuaire mystérieux des Mères du blé, d'où par-delà les toits colorés se découvre le vaste horizon. A ses pieds c'est tout le petit monde des cubes de pierre couverts de tuiles, d'où pointent les cyprès et les arbres des cours et où les places blanches et les amples portiques découpent leurs rectangles brillants. Au loin s'étale l'immensité de la plaine que limite, à l'ouest, le liséré scintillant de la mer, tachetée d'îles brumeuses, et, au sud, la noble ordonnance du Latmos. [1]

Au cœur de la ville est le centre de sa vie commerciale et politique : l'Agora.

C'est d'abord, ouvrant directement, par un côté, sur la rue, une petite place, entourée de magasins

[1] Voir photographie n° 22, pp. 128-129.

sur les trois autres côtés : le marché, la sitopolis agora, marché au poisson, aux viandes et légumes et aux victuailles de toutes sortes ; le long d'un de ces côtés, six bases en pierre supportaient de grosses dalles de marbre derrière lesquelles s'asseyaient les vendeurs de poissons ; au-dessus des étals, pendaient écartelés sur des pièces de bois, dans la baie des boucheries, les quartiers de moutons et de bœufs. Dans les échoppes qui bordent la place, l'épicier et le marchand de comestibles tiennent boutique, et sous les baraques de toile et les claies d'osiers les vieilles femmes sont assises à terre au milieu des légumes et des fruits. Une grosse canalisation, descendant des réservoirs situés au flanc de l'Acropole, amenait l'eau en abondance, pour le nettoyage de la place et les besoins des vendeurs. Le matin surtout, quand maîtres et esclaves venaient aux provisions, la petite place s'animait. Un cuisinier [1] tourne le gril où crépitent les petits poissons dans la graisse : "Combien ces deux goujons ? — dix oboles. — C'est bien cher, en veux-tu huit ? — Oui si tu ne m'en prends qu'un seul." [2] Un marchand ambulant, son éventaire suspendu par deux courroies autour du cou, jette le cri monotone de l'offre de sa mar-

[1] Statuette de terre cuite. Rayet Mon. de l'art antique Pl. 84 n° 1.

[2] Athénée, Livre VI, ch. 2.

chandise.[1] Un acheteur prend à la marchande de fruits " des noix, des myrtes, des châtai-" gnes et les mange séance tenante en bavar-" dant avec elle."[2] Les femmes libres ne mettaient pas le pied au marché, c'étaient leurs maris qui venaient aux provisions, à moins qu'ils se soient déchargés de ce soin sur un esclave. " N'ai-je pas vu " un cavalier à longs cheveux, un phylarque, faire " verser dans son casque de la purée achetée à une " vieille femme ? Un autre brandissant sa lance et " son bouclier long, glaçait d'effroi une marchande " de figues et avalait les plus mûres."[3] Athénée nous a conservé une petite scène de la place, derrière l'étal d'un marchand de poisson : " Comme " il ne lui était pas permis par le règlement du " marché d'arroser son poisson, il fait semblant " d'être violemment frappé, se laisse tomber, " comme prêt de rendre l'âme ; un de ses cama-" rades saisit vite un pot plein d'eau, lui en jette " quelque gouttes et répand furtivement tout le " reste sur ses poissons, de sorte qu'il vous sem-" blerait qu'ils viennent d'être pêchés. "[4]

A côté du marché s'ouvrait la grande place

[1] Statuette ibid. Pl. 83 n° 3.
[2] Théophr. Caract. II.
[3] Aristoph. Lysistr. 561-564.
[4] Athén. L. VI, ch. 2.

publique, l'Agora proprement dite. La rue principale la traversait sur un côté, et sur les trois autres se dressaient des portiques doriques sans étage où s'ouvraient trente et un magasins. Dans l'un d'eux, un cabaret en sous-sol, on a trouvé une masse de tessons, de débris d'amphores et de coupes à boire. De l'autre côté de la rue, au nord, surélevé par une longue rangée de gradins, régnait un grand portique à double colonnade, dorique à l'extérieur, ionique à l'intérieur, la hiéra stoa, portique sacré, sous lequel, dans le fond, étaient aménagés les locaux de l'administration municipale et où étaient dressés un calendrier, les actes officiels, les décrets, les lois et les traités de la ville. On voit encore, aux deux extrémités, des exèdres où se tenaient les gardiens.

La place et les portiques, sous lesquels on se réfugiait contre le soleil ou la pluie, étaient encombrés de tout un monde de monuments de toutes sortes : statues de marbre ou de bronze, quelquefois doré, de grands personnages, des rois Séleucos et Antiochos de Syrie ; statue équestre en bronze d'un bienfaiteur de la ville ; monuments votifs de l'agoranome à Hermès et à Aphrodite ; monuments consacrés par le peuple, la tribu ou les vainqueurs dans les jeux ; des tableaux étaient appendus aux murs, des stèles inscrites mentionnaient les honneurs que s'étaient acquis des

citoyens et ordonnaient de leur distribuer des couronnes.[1] Partout étaient semés les bancs et les exèdres. Au milieu de la place dallée de marbre s'élevait le grand autel public, où chaque mois le Stéphanophore, le plus haut magistrat de la ville, sacrifiait au nom du peuple à Zeus et à Héra et accomplissait, dans les circonstances importantes, les cérémonies solennelles. Un peu plus loin, contre deux monuments votifs, des bases carrées, percées de trous et disposées en rectangle, indiquent l'emplacement où venaient s'engager des madriers en bois portant une estrade.

Parmi ce petit peuple de statues et de monuments s'animait la foule affairée ou flâneuse des passants. La vie du Grec d'autrefois, comme aujourd'hui, est toute entière au dehors ; la femme reste au logis, soucieuse des soins du ménage, la place publique est le rendez-vous de tous les citoyens. « Chacun d'eux va et vient dans « l'agora, occupé de mille choses, pour un intérêt « public ou un intérêt privé. »[2] Les uns vont à l'assemblée, les autres plaider ou siéger en justice, d'autres vont de boutique en boutique, moins pour faire des achats que pour s'attarder à d'interminables discussions et marchandages, où ils déploient

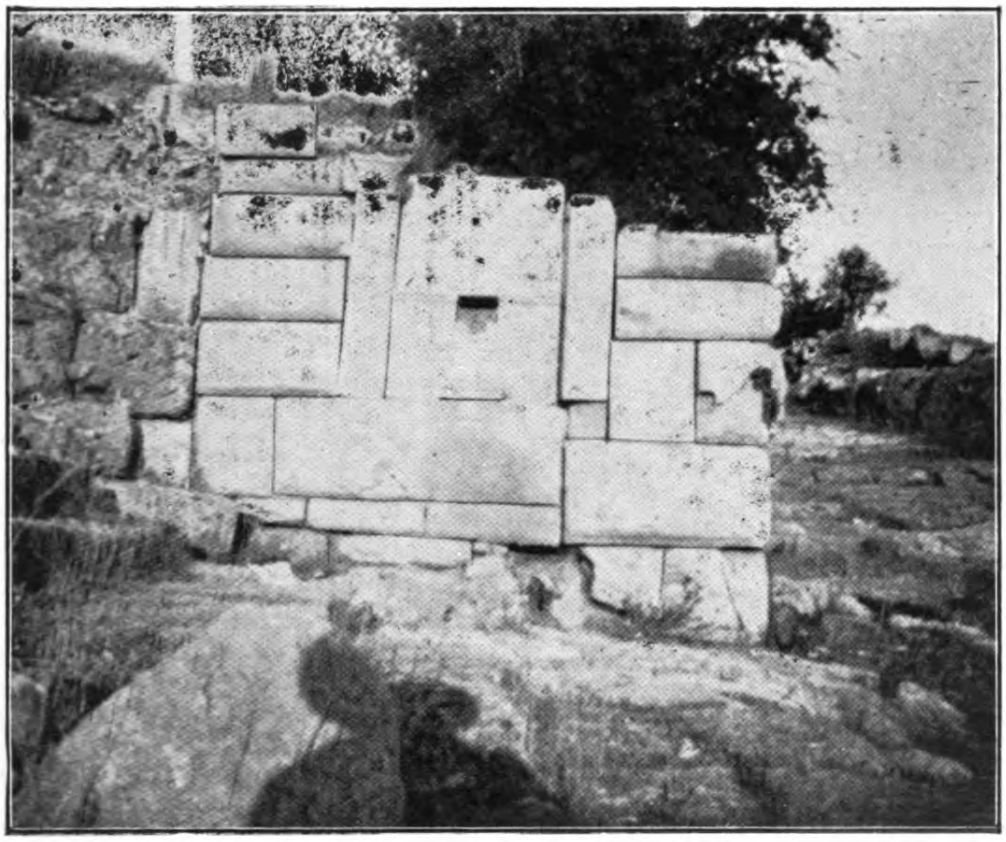
[1] Wiegand, loc. citat. ch. VI, p. 206 et suivantes.

[2] Démosth. contre Aristogit. I, 46.

toutes les subtilités de leur dialectique. L'art du marchandage, qui se poursuit pour un seul objet des jours et même des semaines entières, est une joie dont notre vie hâtive à perdu le sens. « Combien veux-tu de cette paire de sandales ? — Fixe « le prix toi-même. — Combien vaut-elle pour toi ? « De cette façon tu ne risques pas d'être trompé. « — Dis le prix sans barguigner. — Cette paire vaut « une mine : si Pallas elle-même venait l'acheter, « je n'en rabattrais pas un quart d'obole. »[1] Chez les barbiers « affluaient et s'installaient les plus « infatigables parleurs »[2], les dernières nouvelles s'y débitaient qu'apportaient les marins de Rhodes et les colporteurs de Sardes. D'après Plutarque, c'est un barbier qui aurait par ses indiscrétions livré Athènes à Sylla[3] et c'est un coiffeur qui répandit à Athènes le désastre de la flotte de Sicile.[4] Le Juste, dans les Nuées d'Aristophane, se plaint que la place publique arrache les jeunes gens au gymnase et il se propose de leur apprendre à haïr l'agora.[5]

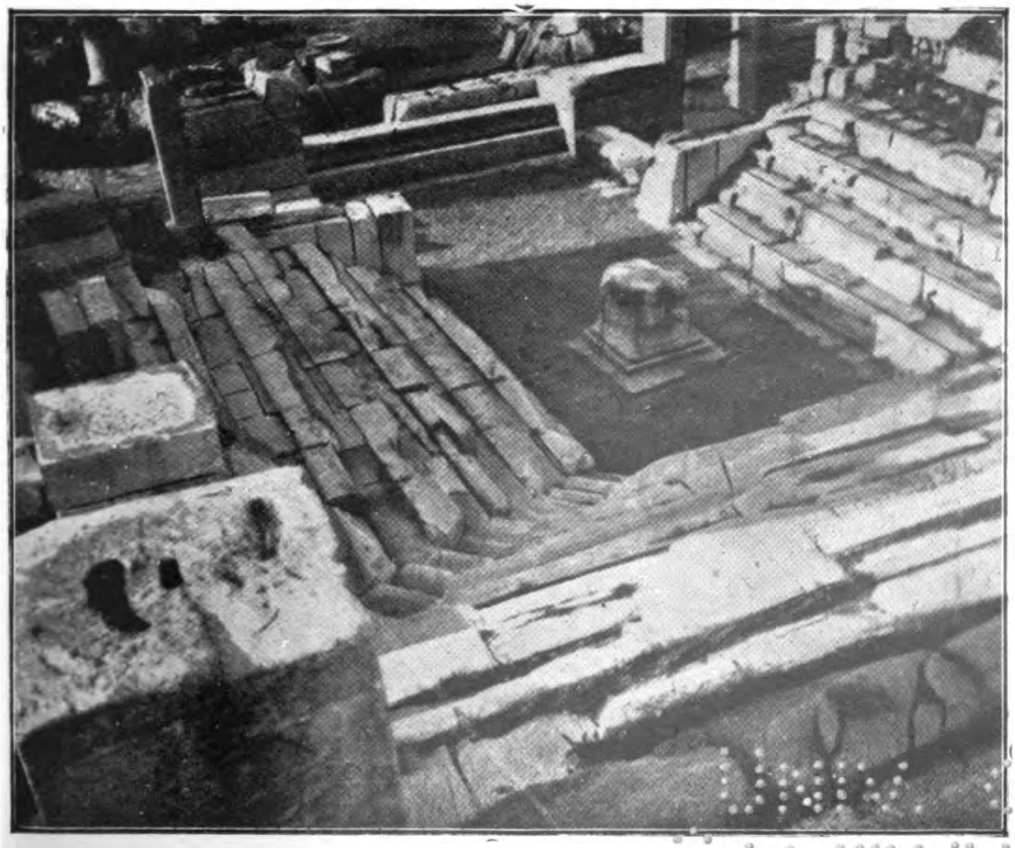
Sous le portique sacré avaient lieu à la fin des

[1] Hérondas Mime, VII, cité par Jardet loc. cit. p. 516-517.
[2] Plut. du Bavard. 13.
[3] Ibid. 7.
[4] Ibid. 13.
[5] Nuées vers 991.



20. PRIÈNE. FONTAINE PUBLIQUE.

(voir pp. 114.)



21. PRIÈNE. L'ECCLÉSIASTÉRION.

(voir pp. 133-135.)

grandes fêtes, ou lors de l'entrée en charge des principaux magistrats, les grands banquets solennels, et les processions qui, au son des flûtes, se déployaient sur la place dans l'accomplissement liturgique des grands sacrifices.

Ce portique se prolongeait par d'autres édifices publics. D'abord à l'angle d'une rue montante et de la rue principale, le Prytanée, une cour carrée à ciel ouvert entourée de chambres. C'était le foyer commun de la ville, où brûlait perpétuellement le feu sacré, image de la continuité de la vie de la cité depuis l'époque lointaine où les premiers colons l'avaient amené de l'hestia publique d'Athènes. Chaque maison avait son hestia et son feu particulier, protecteur et purificateur de la vie domestique ; le Prytanée était la grande maison commune où se concentrait l'âme de la ville, la source de prospérité et de pureté de la communauté. On brûlait sur l'autel les parties des victimes qu'on réservait aux dieux, on venait y recueillir le feu sacré dont on ranimait les foyers qui s'étaient éteints; lorsque la ville était aux mains des ennemis profanateurs, il arrivait qu'on dût éteindre le feu public pour qu'il ne contractât de la présence hostile et étrangère aucune souillure ; puis on allait, lorsque la ville avait recouvré la liberté, reprendre en grande pompe et avec toutes les

prescriptions liturgiques, sur quelque autre autel saint et vénéré, la braise nécessaire pour le rallumer. Car toute espèce de feu n'est pas le feu sacré, il n'a pas le même caractère ni la même qualité divine. Lorsque la ville fondait une colonie lointaine, elle avait soin de charger un magistrat d'y emporter une part du foyer, pour y faire revivre une parcelle de l'esprit de la mère patrie.

On aperçoit encore dans la cour un double bassin où s'accomplissaient les lustrations et des vestiges de tables où l'on disposait les offrandes. Le foyer étant dans l'une des pièces qui environnaient la cour, celle de l'angle sud-est.

La ville offrait aussi dans le Prytanée des repas en commun à ses hôtes de renom.

Entre le Prytanée et l'extrémité orientale du portique sacré, est un des édifices les mieux conservés, le plus instructif et en même temps le plus propre, par son élégante sobriété et le soin avec lequel il a été construit, à nous faire apprécier le goût, le savoir et la grâce dont ont fait preuve les architectes de Priène.

C'est une chambre rectangulaire garnie de gradins de marbre sur trois côtés, seize au mur de fond, dix sur chaque côté. Le quatrième est occupé par un mur percé de deux portes et d'une grande fenêtre en plein cintre, contre la base de laquelle

s'appuie un grand banc de marbre et deux autres bancs en retour ; au milieu de la salle s'élève un autel délicatement sculpté.[1] Au dessus des gradins se dressaient les murs, où s'appuyaient des pilastres doriques supportant la toiture.

On accédait dans la salle par deux couloirs, sur lesquels ouvraient les deux portes et d'où montaient des escaliers ; deux autres portes étaient percées, l'une au mur de fond, l'autre à l'un des murs latéraux et faisaient communiquer le haut de la salle avec les rues environnantes.

C'était le lieu de réunion de l'assemblée du peuple, l'Ecclésiastérion que mentionne Vitruve[2] à propos de la ville voisine de Tralles, mais qui devait servir aussi à d'autres usages : au Sénat, à la Boulè et à la Cour de Justice, aucun autre édifice découvert dans les ruines ne paraissant pouvoir s'adapter à ces rôles. Sur les gradins, qui pouvaient contenir 540 places, s'asseyaient les membres de l'assemblée, sur ses bancs son bureau et sans doute des invités de marque venus de villes étrangères ; dans l'espace libre entre les bancs et l'autel se tenait l'orateur. L'autel servait aux sacrifices solennels qui inauguraient les cessions, et aux sacrifices ordinaires qui, de

[1] Voir photographie n° 21, pp. 120-121.
[2] Vitruve VII, 5, 5.

coutume immémoriale, précédaient les séances.

Les renseignements positifs que nous avions, jusqu'à ces fouilles de Priène, sur les édifices où se tenaient les assemblées du peuple étaient fort pauvres. Nous savions bien par la Pnyx d'Athènes que les Grecs avaient adopté pour y tenir ces réunions le type de la salle en forme de théâtre ; mais l'Ecclésia d'Athènes se tenait à ciel ouvert et ne parait pas avoir disposé de sièges fixes ; il n'en reste d'ailleurs que des fragments de murs et l'emplacement de la tribune. Sparte parait avoir possédé une salle couverte, dont Pausanias [1] attribue la construction au vieil architecte ionien Théodoros de Samos (VIe siècle av. J. C.). Comme pour les gymnases et les agoras à cour rectangulaire entourée de portiques, il n'est pas improbable que la mode en soit née en Ionie, dans ces villes confortables et prospères où la vie s'épanouissait aisément. L'Ecclésiastérion de Priène, dont la construction ne remonte pas au dela du IIIe siècle, devait être conforme au type traditionnel ; on a retrouvé, dans d'autres ruines de la vallée du Méandre [2] et dans des régions plus éloignées de l'Asie Mineure, des vestiges d'édifices analogues, montrant bien qu'il s'agit d'un type répandu et généralement adopté.

[1] Paus. III, 12, 10.

[2] Voir notamment Milet, ci-dessous, p. 184.

Il présente donc pour nous le vif intérêt de nous renseigner sur ce modèle, de nous révéler, par son excellente conservation, l'art aimable et sûr dont s'étaient rendus maîtres à la bonne époque les architectes ioniens et de faire revivre devant nos yeux le cadre étroit et sobre où s'assemblaient pour délibérer les citoyens des libres cités hellènes.

Comme l'agora était le lieu de réunion des citoyens, en quelque sorte leur bureau et leur salon, les deux gymnases et le stade de Priène, (dont le premier, plus ancien, a été mis à jour au-dessus de l'Ecclésiasterion, et les deux autres plus récents, au sud contre l'enceinte), sont l'endroit où s'assemble la jeunesse, où elle s'amuse, s'exerce et s'instruit. La vie des enfants, des éphèbes et des jeunes gens ioniens, comme de ceux d'Athènes, est une vie libre et de plein air. Ce n'est pas chez les Grecs et surtout ceux d'Ionie que nous verrions des enfants tenus en laisse par leurs parents au logis et dans la rue, ou courbés pendant huit ou dix heures de jour sur un pupitre à faire un thème Egyptien ou une version Syrienne ! " Entrés dans le gymnase, nous dit Socrate, [1] nous trouvâmes " que les jeunes garçons avaient sacrifié et que les " cérémonies étaient déjà presque achevées. Ils " jouaient aux osselets et étaient tous parés. La

[1] Platon, Lysis III, 206 et suivantes.

" plupart s'amusaient au dehors dans la cour ;
" quelques-uns, dans un coin de l'Apodytérion,
" jouaient à pair ou impair avec un grand nombre
" d'osselets qu'ils prenaient dans une corbeille,
" d'autres alentour regardaient et, parmi eux, Lysis
" qui se tenait debout dans un groupe de jeunes
" gens et d'enfants, la couronne sur la tête, d'une
" figure vraiment rare et digne d'être appelé non
" seulement beau, mais beau et noble (καλός τε
" κἀγαθός). Pour nous, nous allâmes nous asseoir
" du côté opposé, où l'on était tranquille, et nous
" commençâmes à nous entretenir. "

Le local du gymnase où Platon a placé cette scène du Lysis est bien identifié, c'est la salle principale, réservée aux exercices des éphèbes, où Socrate, sans doute pendant l'intervalle de ces exercices, assemblait la jeunesse à Athénes. L'éphèbéion de Priène est une grande salle rectangulaire ouvrant sous l'une des colonnades du gymnase par un portique à deux colonnes ioniques; à l'intérieur, le long des murs, ornés d'arcades et de colonnes corinthiennes à demi engagées, sept bases en pierre sont en place qui portaient une rangée de bancs. Des centaines d'inscriptions, donnant les noms des jeunes gens, couvrent les murs et les fragments de colonnes. A droite et à gauche de l'éphèbéion ont été retrouvées les diverses salles que décrit

Vitruve comme constitutives des gymnases : [1] le corykeion, où les jeunes s'exerçaient à frapper de gros ballons de cuir ; le conisterion, où ils se frottaient de sable fin avant la lutte; l'élaiothésion où ils s'oignaient d'huile ou bien, suivant une autre interprétation, où étaient déposées les amphores contenant le liquide ; le bain enfin, dans toute la simplicité des bains grecs, où l'on a retrouvé une longue file d'auges ornées de têtes de lion.

" Je les voyais tout à l'heure quitter leurs " vêtements, s'oindre d'huile et tour à tour se " frotter l'un l'autre d'une manière fort paisible ; " puis tout à coup ils se sont élancés les uns contre " les autres tête baissée, frappant du front comme " des béliers. Les uns étroitement embrassés se " donnent des crocs en jambe, d'autres se serrent " avec force et se ploient comme des osiers. En " voici qui roulent ensemble dans la poussière " comme des pourceaux. Ceux-ci dans une fosse " profonde remplie de sable en répandent l'un " sur l'autre; ceux-là s'agitent, sautant comme s'ils " couraient, et cependant restant à la même place." [2] Il y avait encore des exercices de course, de saut, de lancement du disque et du javelot. Dans la

[1] Vitruve, V. II.

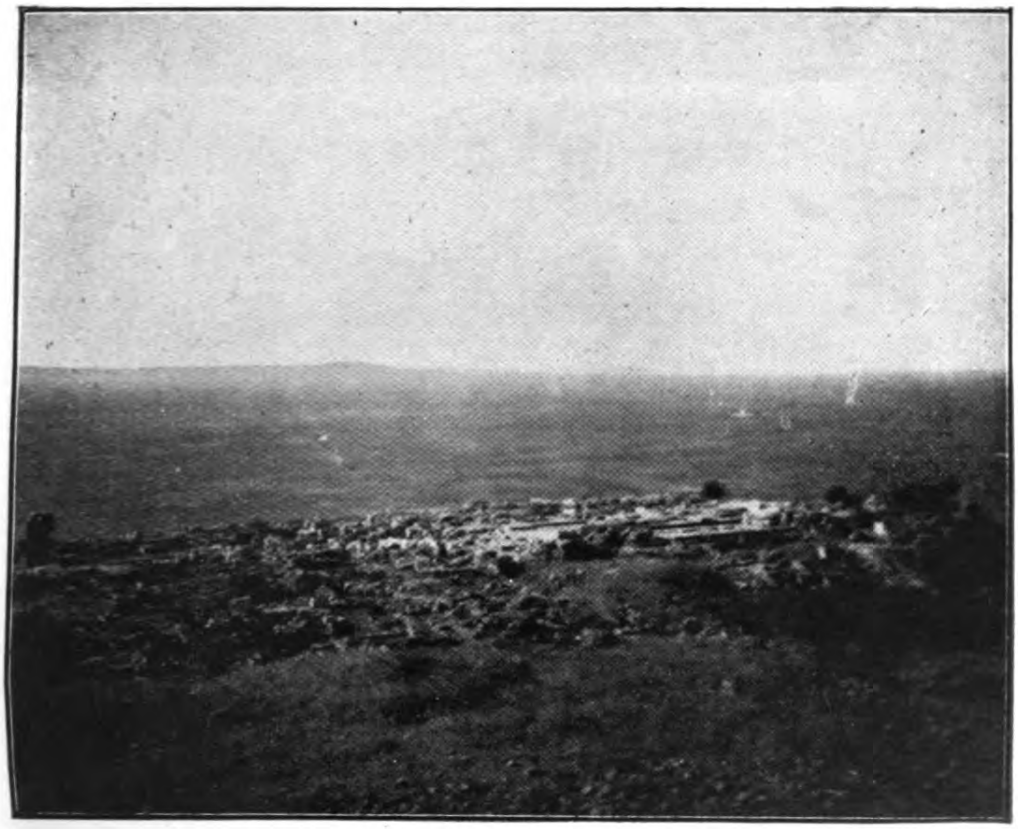
[2] Lucien Anacharsis ou des exerc. du corps, I.

cour s'assoient les enfants nus " les cuisses " relevées de façon à ne montrer aux autres rien " d'immodeste ; en se levant ils ont soin d'effacer " leur empreinte sur la poussière pour ne laisser aucune trace lascive."[1] Dans le stade (191^{m} de long sur 20^{m} de large), bordé d'un côté par une longue série de gradins que surmontent sur toute la longueur un large passage et une colonnade dorique où l'on se réfugiait en cas de pluie, avaient surtout lieu les représentations athlétiques et les concours des grandes fêtes.

Ce qui est caractéristique de cette vie des enfants et jeunes gens grecs c'est d'abord la vie en plein air. " Tu passeras ton temps aux gymnases, frais " et brillant de jeunesse. Tu descendras dans les " jardins, dit le Juste dans les Nuées d'Aristo- " phane,[2] folâtrer sous les oliviers sacrés, couronné " d'un blanc roseau, avec un sage ami de ton âge ; " tu y respireras les senteurs du liseron, les doux " loisirs, les parfums du peuplier blanc, l'enivre- " ment du printemps, quand le platane mêle son " murmure à celui de l'ormeau." C'est ensuite l'heureux mélange de la vie intellectuelle, artistique et physique. La base de l'éducation était la récitation des poètes, l'art de la cithare et de la

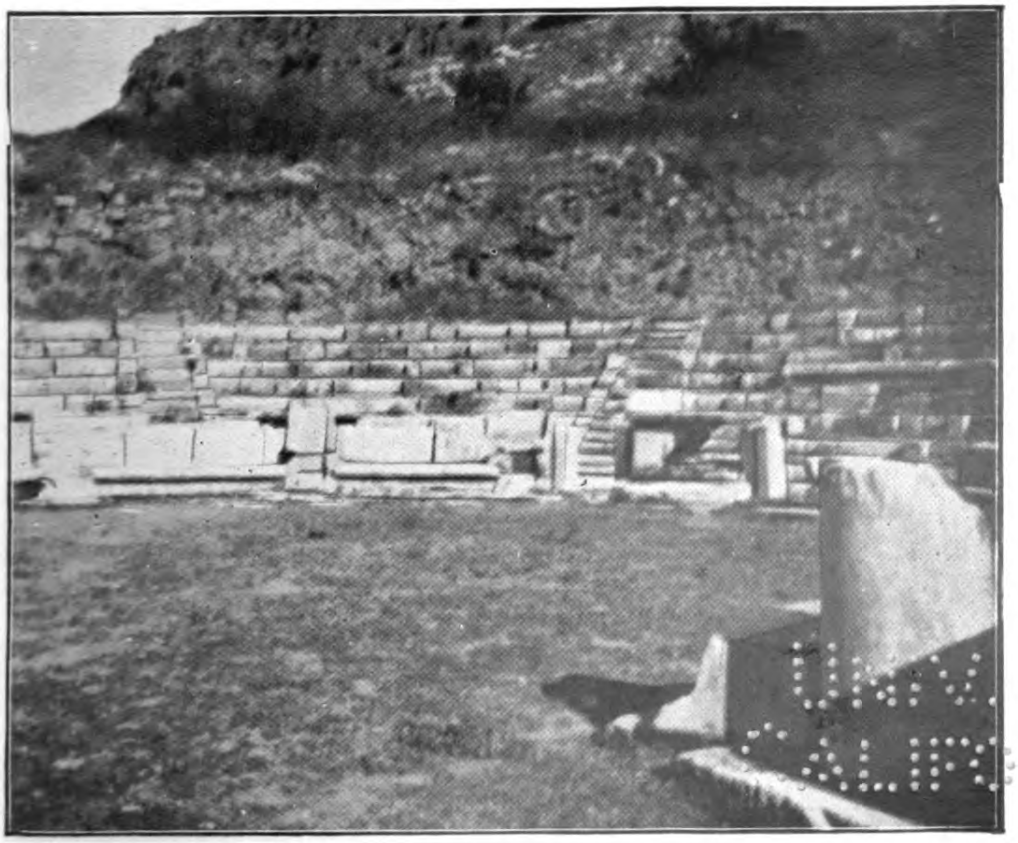
[1] Aristoph. Nuées, vers 973, 976.

[2] Ibid. vers 1002 et suiv.



22. PRIÈNE. SANCTUAIRE D'ATHÈNA. PLAINE DU MÉANDRE.

(voir pp. 115, 130.)



23. PRIÈNE. GRADINS DU THÉATRE.

(voir pp. 114, 135-139.)

NO LONG
AVAILABLE

flûte. C'était aussi la danse " qui n'était pas seulement un divertissement agréable et frivole " ; elle était comme une fonction religieuse, qui " établissait " dans la vie une harmonie chaleureuse et vivante, " exprimait les sentiments les plus nobles et les " plus profonds de l'âme," [1] la sérénité d'Apollon, la gaieté de Pan, la douceur d'Aphrodite et l'exaltation de Dionysos. Quant aux exercices du corps, il résulte de maints témoignages anciens, qu'ils n'étaient pas un but en soi, mais bien, par le maintien de la souplesse et de la vigueur du corps, le moyen, suivant la belle expression de Platon, de produire dans la beauté. On comprend, en songeant à cette qualité harmonieuse de la vie de la jeunesse, le regret mélancolique et profond auquel se laisse aller Périclès devant la tombe des jeunes gens morts pendant la première année de la guerre : " L'année a perdu son printemps." [2]

La vie religieuse des Prièniens se partageait entre les vieux cultes traditionnels de la patrie hellénique et les cultes nouveaux, d'origine orientale, dont commençait à s'éprendre l'hellénisme finissant.

C'était d'abord, pour ne parler que des cultes

[1] Isadora Duncan dans Excelsior, 18 janvier 1911.

[2] Cité dans le charmant article de Taine : " Les Jeunes gens de Platon," " Essais de critique et d'histoire " p. 50.

dont les monuments ont été dégagés par les fouilles, la religion d'Athèna Polias, dont le temple célèbre,[1] précédé d'un propylée et bordé par un long portique, était par sa délicatesse, son élégance, sa décoration, l'absence de frise entre l'architrave et la corniche, le type classique le plus pur de l'architecture ionique. Il avait été dédié par Alexandre et, sur la terrasse qui domine le niveau de l'Agora, construit par Pythios, génie multiple, qu'on a comparé à Michel-Ange,[2] architecte, sculpteur du Mausolée d'Halicarnasse, esthéticien et théoricien de l'ionisme dans l'art.

Au dessus de la ville, aux pieds de l'Acropole, en pleine nature, parmi les champs qu'elles fécondent, les déesses Eleusiniennes, Déméter et Korè, habitaient leur sanctuaire entouré de murs qui enfermaient une grande cour, une fosse à sacrifice et un temple d'une disposition très particulière. Plus haut encore, à même le rocher où était taillé leur sanctuaire, veillaient sur la cité et la dominaient les héros éponymes, comme le héros Naulochos, le créateur de l'ancien port, qui avait aussi sa statue dans une niche à la porte d'entrée de la ville. C'était enfin près de l'Agora le temple du

[1] Voir photographie n° 22, pp. 128-129.

[2] O. Rayet. Le temple d'Apollon Didyméen, Gazette des Beaux Arts, 1876.

dieu guérisseur, Asklépios, l' "ami du pauvre monde," [1] entouré de chambres et de salles, modèle aussi de l'ionisme le plus pur.

Quant aux dieux étrangers, on a trace, à l'ouest de la ville, non loin de l'entrée, d'un sanctuaire de Cybèle, avec une fosse à sacrifice ; une statuette en marbre a été trouvée dans l'enceinte, représentant la vieille déesse Phrygienne de la terre et de la fécondation, qui sur un char traîné par des lions, parcourait le pays en se lamentant sur la mort de son amant Attis ; le cortège de ses fidèles, enivrés de clameurs, éperdus d'enthousiasme sacré, la poursuivaient en poussant des cris qu'accompagnaient le cliquetis des castagnettes, le son des flûtes, les coups de tambourin et le tumulte des cymbales de cuivre. [2]

C'était ensuite, adjacent au gymnase supérieur, le grand sanctuaire des Dieux Egyptiens, Isis, Osiris, Sérapis, Anubis, introduits à Alexandrie par le premier Ptolémée et qu'accueillirent les Prièniens, vers le milieu du IIIe siècle, à l'époque sans doute où elle soumit son différend avec Samos à l'un des hauts officiers de Ptolémée Philadelphe. [3] Il consiste en un rectangle de 47^{m} sur 31 bordé, sur l'un

[1] φιλόλαος Pausanias III, 22, 9.

[2] Catulle, LXIII.

[3] Greek Inscript. in the Brit. Mus. III. n. CCCCIII, 153.

des grands côtés, d'une halle et où l'on pénétrait par un propylée et une porte latérale. Un autel colossal en occupe le centre ; aucune trace de temple n'y a été découverte. Ce dernier détail et la simplicité de la disposition du local paraissent exclure l'existence de ces mystiques représentations de la mort du dieu, déchiré en lambeaux et dont la déesse rassemblait les membres épars pour le ramener à la vie, et de ces scènes pompeuses et solennelles que nous décrivent, par exemple, les peintures murales d'Herculanum.[1] Le culte des dieux Egyptiens, comme celui de Cybèle, avait dû être fortement tempéré par l'esprit équilibré et sain des Ioniens de Priène et devait consister principalement, à la façon du vieux rituel hellénique, en de grands sacrifices brûlés sur l'autel et de grandes processions évoluant et se déroulant par les rues et les portiques de la ville.[2]

Il faut signaler un dernier édifice, bordant la rue près de la porte de l'ouest, formé d'une cour à portique et de chambres adjacentes, qu'une inscription désigne comme une maison sacrée, hieros oikos, et une autre comme un " sanctuaire pur où l'on entre en vêtements blancs ". Sa dis-

[1] Pitture d'Ercolano II, 60 et p. 12 Pitture II 99.

[2] C'est l'idée de M. Wiegand, loc. cit. p. 170.

position, son emplacement au milieu des maisons, écartent l'idée d'un temple et suggère celle d'un lieu de réunion pour le culte fermé d'une de ces confréries cultuelles et mystiques, qui ont commencé à pulluler à la fin du paganisme, et nous offrent une première image des communautés pauliniennes en Asie.

Les fouilles n'ont pas révélé à Priène de sanctuaire de Poseidon. Son culte s'étendait bien au-delà des murs de la ville et de l'époque où nous sommes placés : il embrassait tout le territoire de l'Ionie et maintenait entre toutes les populations ioniennes d'Asie mineure l'unité d'esprit et de sentiment, qui s'était établie entre leurs très vieux ancêtres sur les terres grecques de l'Europe et s'était conservé fidèlement depuis l'époque lointaine de leur émigration. Le dieu des montagnes agrestes de l'Hélicon, Poseidon Hélikonios, amené sans doute, par les premiers Ioniens, des plaines de la Thessalie riche en chevaux,[1] où il avait joué un rôle important dans l'unification des premiers clans, était le lien vivant et le protecteur de la confédération des douze cités ioniennes d'Asie.[2] Chaque année probablement, et chaque fois que

[1] Farnell, The Cults of Greek States, t. IV, pp. 10-11 et 29-32.

[2] Milet, Myos, Priène, Ephèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomènes, Phocée, Samos, Chios et Erythrai (Hérodote, I, 141-143).

des intérêts généraux les appelaient à une délibération commune, elles réunissaient leurs envoyés aux pieds du Mont Mycale, " qui plonge dans " l'eau ses escarpements d'un gris clair et cha- " toyant, sur lesquels l'ombre des ravins dessine " des stries sombres, "[1] et, dans de grandes fêtes, les Panionia, où s'éployait l'harmonie des cortèges et où montait dans l'atmosphère marine la fumée des sacrifices, elles conviaient leur Dieu National à participer à leurs préoccupations et à leurs succès. C'était un jeune homme de Priène, peut-être le Stéphanophore, qui présidait aux sacrifices; l'administration du culte étaît partagée entre les confédérés.[2]

A la vie religieuse tiennent de près les représentations dramatiques, qui sont nées de la liturgie et n'ont cessé, comme la danse et la musique, d'être une fonction religieuse, à laquelle participait la divinité. Le théâtre de Priène nous intéresse à un autre point de vue. Avec ses huit rangées de gradins qui ont été dégagées, son banc et ses fauteuils de proèdrie, son autel trouvé en place, son orchestre, ses parodoi, ses portes, sa scène et

[1] Rayet et Thomas, Milet et le golfe Latmique, p. 23.

[2] Sur les Panionia : Homère Schol. Iliade, 20, 204 ; Hérod. loc. citat.; Strabon, VIII, 7, 2 ; XIV, 1, 20 ; Diodore, XV, 49 ; Philostrate, Apoll. IV, 5 : Pausanias, VII, 24, 5 ; Steph. Byz. s. v. Panionion.

son proskenion en parfait état,[1] il est de tous les théâtres grecs le mieux conservé ; plus qu'aucun autre il nous donne l'impression de la réalité et vient apporter une quasi certitude dans la question tant controversée du logeion, c'est à dire de l'endroit où parlaient les acteurs.

Ce théâtre est peut-être de tous les monuments de Priène le plus aimable et le plus attrayant. Dans la dépression de la colline où il se creuse, parmi les herbes, les fleurs, les bouquets de lauriers et de chênes nains, sans horizon, mais dans l'intimité et la vérité historique d'un espace restreint et limité par une charmante architecture, tel qu'aucun autre théâtre grec n'en présente, on y goûte à l'ombre, sous le ciel clair, le repos et le silence les plus doux et les plus évocateurs.

L'autel de Dionysos, la thymélé, où sans doute la statue, incarnation du Dieu, venait comme à Athènes prendre part au spectacle, au moins aux temps anciens, est en dehors de l'orchestre, entre cinq beaux sièges d'honneur, dont les formes élégantes et sobrement sculptées viennent s'insérer dans le banc de marbre de la première rangée des gradins.

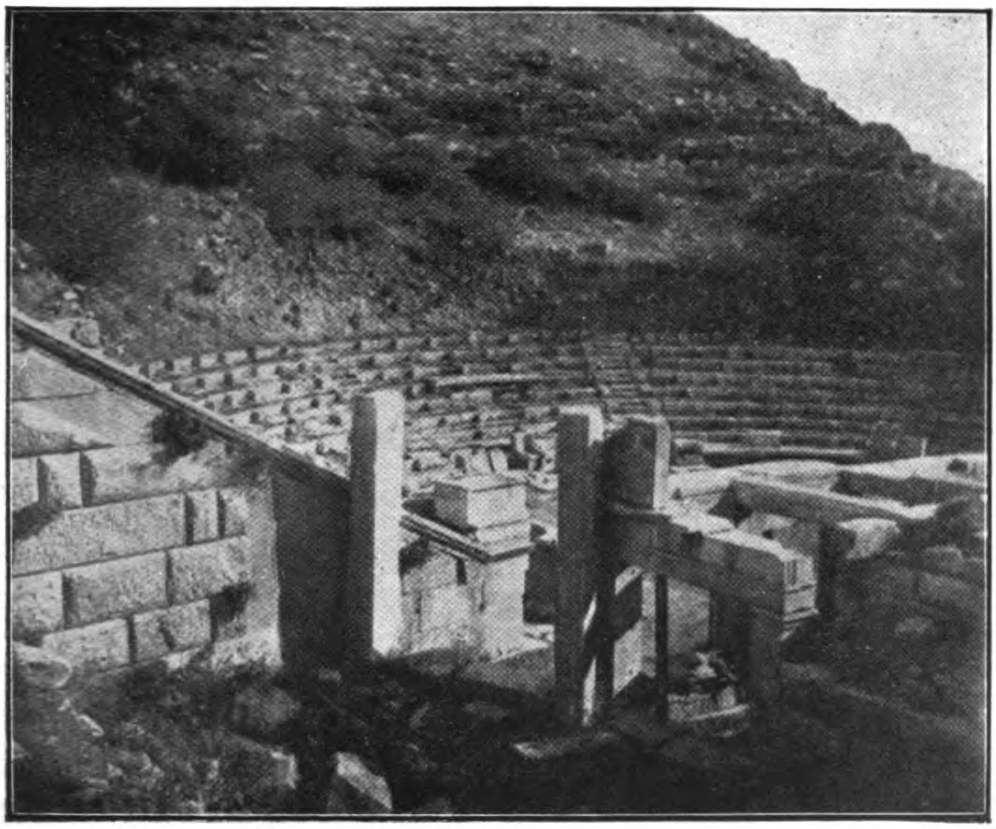
Les bâtiments de la scène comprennent la

[1] Voir photographie n° 23, pp. 128-129 et photographies n°s 24 et 25, pp. 136-137.

scène proprement dite, (composée d'un rez de chaussée à trois pièces ouvrant par trois portes sur le devant, et d'un étage), et un petit portique parallèle au mur antérieur du rez de chaussée, à une distance de 1m70, formé de douze petites colonnes doriques engagées dans des pilastres, et supportant une architrave à triglyphes et une corniche très saillante,[1] parfaitement conservées, avec des traces très visibles de polychromie rouge et bleue.

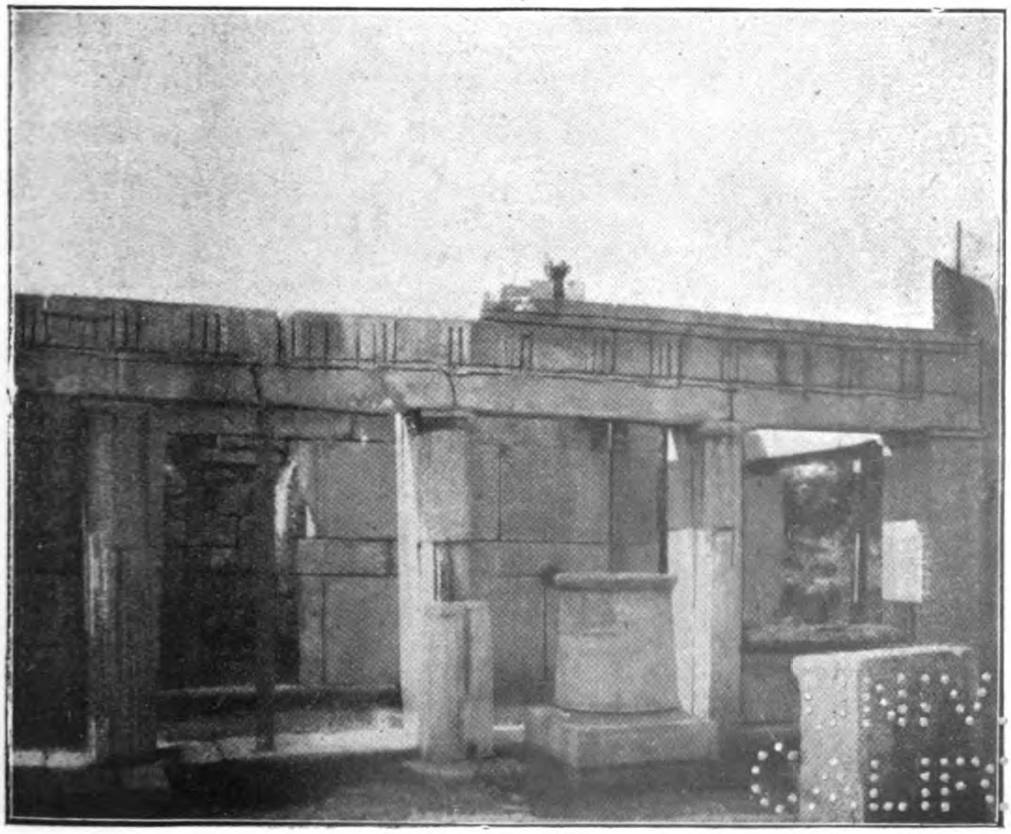
C'est la partie supérieure de ce portique, de niveau avec l'étage de la scène qu'on a appelé le logeion, le lieu où l'on parle et où en réalité on ne parlait pas, ou rarement, à Priène, jusqu'au IIe siècle. Il n'est pas douteux qu'avant cette époque, acteurs et choristes étaient mêlés dans l'orchestre et que les premiers ne montaient au-dessus du proskénion que pour certains effets de scène particuliers. On voit encore en effet sur les pilastres les rainures où venaient, dans l'entrecolonnement, s'engager les panneaux de bois où étaient peints les décors mobiles ; seuls les trois entrecolonnements correspondant aux portes des trois chambres du rez de chaussée, devant la scène, où aucune rainure n'est apparente, restaient libres, fermés par des portes à double vantail, dont l'emplacement des gonds est encore bien visible. Ce sont

[1] Voir photographies nos 24 et 25, pp. 136-137.



24. PRIÈNE. ENTRÉE DU THÉATRE.

(*voir pp. 114, 135-139.*)



25. PRIÈNE. LE PROSKÉNION DU THÉATRE.

(*voir pp. 114, 135-139.*)

les trois portes traditionnelles par où, avec les portes latérales, la troupe et les acteurs faisaient leurs entrées et sorties. Un autre détail est au moins aussi probant : c'est l'emplacement des cinq sièges et du banc d'honneur : la proèdrie, où prenaient place les prêtres et les principaux magistrats ou invités de la cité. D'aucun de ces sièges, l'expérience a été tentée, on n'aperçoit complètement un personnage juché debout sur le proskénion à $2^{m}70$ du sol. Quand, à l'époque romaine, le proskénion fut aménagé pour le jeu de plus nombreux acteurs et leurs évolutions plus compliquées, ces sièges privilégiés du rang inférieur cessèrent d'être les meilleurs et le banc de proédrie fut remonté au cinquième rang, où il est un peu au-dessus du niveau de la nouvelle scène. En même temps le mur de la scène fut reculé de deux mètres et richement décoré, pour laisser la place aux acteurs et faire un décor de fonds ; entre les pilastres du proskénion, on établit, sauf au droit des portes, une cloison fixe en mortier peint dont un fragment est encore en place.

La question, comme on le pense, ne présente pas seulement un intérêt archéologique, elle est essentielle pour quiconque veut se représenter les rapports qu'offrent entre eux, dans les pièces du théâtre grec, les personnages et le chœur, le dialo-

gue et les chants, et évoquer dans leur milieu réel et leur vérité les sentiments dont nos textes animaient les spectateurs et que voulaient provoquer les auteurs. L'aménagement du théâtre grec dérange nos idées et choque nos préjugés. Déjà, par l'extrême simplicité de son décor, l'absence presque totale de l'illusion de la scène, le développement important du lyrisme et des chants, il va complètement à l'encontre de nos habitudes, dirai-je de nos besoins ? Que pensera-t-on s'il faut imaginer acteurs et spectateurs au même niveau, tout proches les uns des autres, sans aucune barrière entre le monde de la réalité et celui de la fiction ?

Mais nous oublions que la vie du peuple grec faisait corps avec celle de la nature, loin d'être, comme la nôtre, isolée dans de grandes villes aux hautes murailles de pierre, où l'on aperçoit à peine le ciel ; que les paysages, la mer, les bois et les montagnes, que nous oublions pendant dix mois sur douze à tel point que nous éprouvons une sensation d'étonnement à les revoir, emplissaient sans cesse leurs yeux. Nous oublions aussi que le peuple grec était avant tout un peuple d'artistes, que l'art, relégué dans notre vie au rang d'un divertissement, tenait dans la sienne infiniment plus de place que dans la nôtre. N'étant

pas sevré de beauté dans sa vie quotidienne, il n'avait pas à se recréer un monde fermé d'illusion; vivant de plain-pied avec les personnages de ses drames et de ses comédies, il n'avait pas à les repousser sous les feux de la rampe dans un monde inaccessible ; le sourire de la nature et l'éclat du soleil étaient inséparables pour lui de la joie et de la tristesse que créaient ses poètes ; la réalité et le luxe des décors le cédaient pour eux à la beauté du verbe, au charme ou à la gaieté de l'imagination. Ne serait-ce pas bien plutôt lui qui aurait lieu de s'étonner et de perdre tout sens de la réalité, en voyant ses héros s'avancer entre les murs d'une boîte close, tapissée de grenat et d'ors, affublés d'une académique draperie, caricature de l'harmonieux chiton, et débiter dans l'atmosphère factice, au-dessus d'un rang de fausse lumière, avec des gestes noblement solennels, les formules guindées et froides de nos traducteurs ? " O hommes parisiens, dirait Démos, est-ce ici que s'est " réfugié Dionysos, sous votre ciel inclément ? " Cette petite chambre close et sombre, ornée à la " mode barbare de couleurs dures et de massives " dorures, est-elle vraiment un lieu convenable " pour rire et pleurer du beau spectacle de la vie ? " Est-ce là, d'une part, tout ce que représente " votre progrès moderne, et est-ce, d'autre part,

« certes aussi, un milieu propre à élever votre « esprit ? »

Nous avons suivis les Prièniens sur l'agora, à l'hôtel de ville, aux gymnases et au stade, dans les sanctuaires et au théâtre, il nous reste à les voir chez eux.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, l'habitation des Grecs ne nous était connue que par les allusions de certains textes[1] et par des vestiges indistincts de quelques bourgades. Mais dans ces dernières années les fouilles de Sélinonte, de Pergame, de Théra, de Délos[2] surtout nous ont fourni des indications abondantes et précises. Celles de Priène nous ont donné des habitations, pour la plupart moins bien conservées que celles de Délos, mais qui forment un ensemble plus considérable,[3] et nous éclairent sur un type de construction intéressant, plus ancien peut-être et qui était jusqu'ici à peu près inconnu.

La maison antique s'enfermait sur elle-même ; au lieu de s'ouvrir au dehors comme la nôtre par de

[1] Principaux textes qui font allusion aux maisons : Xénophon Econom. IX; Mémorab, III, 8. Platon, Protag. 6, 7, Lys. de cœde Eratosth. I, 9. Aristoph. Thesm. 797 et nombreux autres passages. Galien De antidotis, I, 3, XIV, p. 17 Kuhn. Vitruve, VI, 10, 1, 3.

[2] Bullet. de cor. hell. XIX, 1895.

[3] 340 maisons environ ont été mises à jour.

nombreuses fenêtres en façade, elle était entièrement close, sur la rue, au rez-de-chaussée[1] tout au moins, et sa vie retirée loin du bruit et de l'agitation du dehors, se concentrait à l'intérieur autour d'une large cour à ciel ouvert par où le soleil, l'air et la lumière pénétraient abondamment.

Les maisons de Priène ouvraient pour la plupart, par une porte munie d'un marteau de métal, sur une rue peu fréquentée ou une impasse ; lorsque la porte ouvrait sur une rue plus animée, elle donnait accès à un long couloir étroit communiquant avec la cour et aboutissant, à l'extrémité, aux chambres principales. On ne risquait pas ainsi " de surprendre brusquement la femme ou la " fille au milieu de la cour, ou un esclave roué de " coups ou des servantes qui pleuraient."[2] Ces chambres étaient séparées de la cour par un vestibule, la *prostas*, qui, dans les maisons un peu importantes, était pourvue d'une colonnade reposant sur plusieurs marches. Elles étaient placées ainsi en bordure de la cour, d'un seul côté, exposées

[1] C'est d'un balcon, d'une sorte de loggia sur rue que parlent les femmes d'Aristophane dans les Thesmophories 797 : " Si nous nous " mettons à la fenêtre chacun de vous veut voir cette peste que nous " sommes ; si nous nous retirons, par pudeur, chacun désire bien " plus encore que cette peste se penche de nouveau."

[2] Plutarque, De curios., 3.

au midi, et éclairées par la prostas qui les protégeait contre l'ardeur du soleil... "Socrate disait que "la commodité d'une maison en constitue la "véritable beauté ;... quand les maisons regardent "le midi, le soleil pénètre en hiver dans les "appartements et en été, passant au-dessus de nos "têtes et par-dessus les toits, il donne de l'ombre."[1] Un proverbe moderne dit qu'une maison, qui ne voit pas le soleil, voit le médecin.[2]

Dans d'autres maisons, des chambres plus petites sont annexées sur deux ou sur les trois autres côtés. Lorsque la cour est entourée toute entière d'un portique, sur les quatre côtés, on a le type de la maison à péristyle, semblable sur ce point à la maison Pompéienne, et dont Délos nous a donné de nombreux exemples. C'était le seul type de maison bien connu jusqu'aux fouilles de Priène.

Ici la maison à péristyle est rare et plus récente que la maison à prostas, dont elle paraît dériver par une série d'intermédiaires. La photographie n° 26[3] montre une ancienne maison à prostas, où le couloir d'entrée était constitué par un portique bas donnant sur la cour, qui était ainsi pourvue de

[1] Xenoph. Memor. III, 8 et aussi Econ. IX.

[2] *σπῖτι ποῦ δὲν βλέπει ἥλιον βλέπει τὸν ἰατρόν.*

[3] pp. 144-145.

portiques sur deux côtés: à l'ouest celui du couloir, au nord, surmonté d'un fronton, celui du vestibule. Les pièces exposées au midi étaient assez importantes ; le vestibule a $5^{m}30 \times 7^{m}$ et les trois autres chambres auxquelles il donne accès ont $7^{m} \times 7^{m}10$, $6^{m}50 \times 5^{m}30$ et $5^{m}30 \times 5^{m}30$. La plus grande est l'œcus, avec un autel, l'hestia, le foyer de la demeure ; c'est la salle où l'on se tient, où l'on se réunit ; celle qui ouvre à l'est sur le portique est la salle à manger et la pièce du fond dans l'angle est la chambre nuptiale, le thalamos. « La chambre « nuptiale, qui est dans la partie la plus sûre de la « maison demande naturellement ce qu'il y a de « plus précieux en tapis et en vaisselle » [1] ; on a trouvé ici un grand lit en bronze orné d'une belle tête de cheval, des cratères et des luminaires en métal. On faisait la cuisine dans le vestibule, sur une sorte de poêle mobile en terre et en airain. A l'ouest et au sud ouvrent directement sur la cour d'autres chambres plus petites, chambres à coucher et chambres de domestiques. La famille devait habiter l'étage supérieur. Lysias nous raconte que, dans une maison athénienne, le mari avait abandonné pour quelque temps à sa femme le rez de chaussée, parce qu'elle prétendait s'y trouver plus à l'aise pour nourrir et laver ses

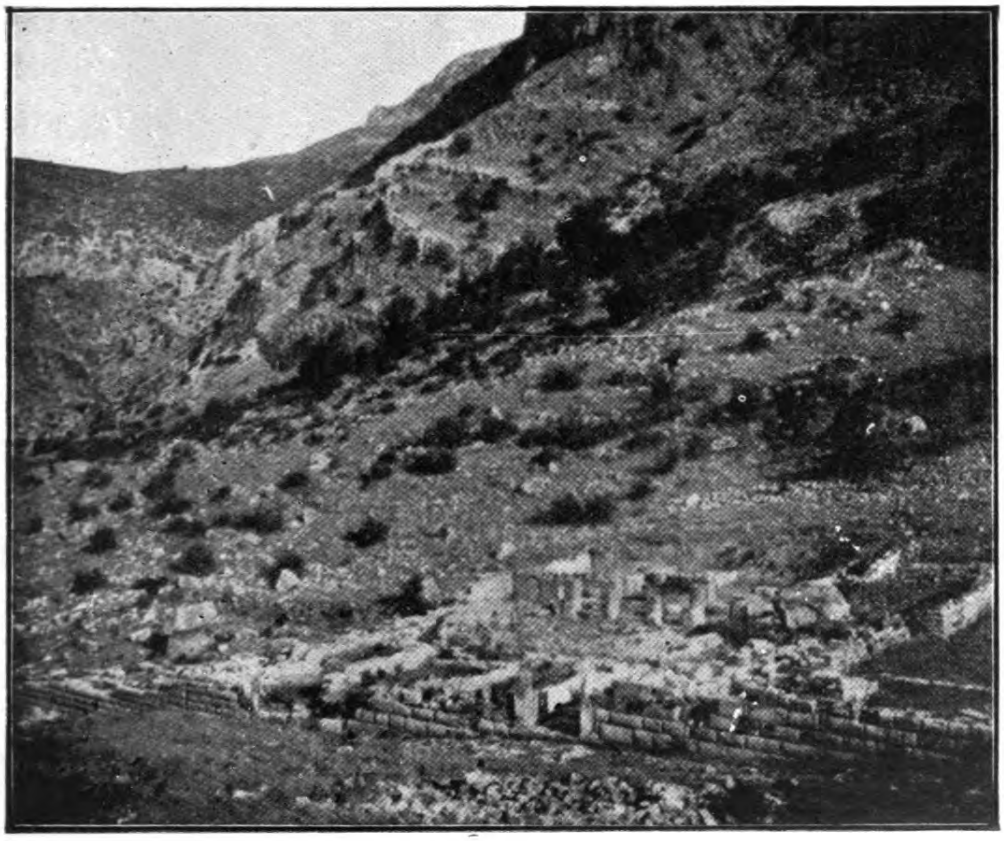
[1] Xénoph. Econ. IX.

enfants, et qu'elle profita de sa bonhomie pour recevoir la nuit son amant ! [1]

Cette maison est, avec ses deux portiques, un intermédiaire entre la maison à prostas et la maison à péristyle ; elle est d'autant plus intéressante que la transformation a été poussée jusqu'au bout et que, dans un remaniement ultérieur, la prostas est devenue partie intégrante de la cour, autour de laquelle un portique se déploie sur les quatre côtés. Mais cette filiation ne peut être invoquée comme un fait général, elle n'est établie avec certitude que pour Priène. Il semble cependant bien que, par son ancienneté qui atteint ici le IVe siècle, par sa simplicité, sa correspondance avec certains textes et la quasi identité qu'elle présente avec le mégaron mycénien et crétois tel que les fouilles de Mycènes, de Tyrinthe, de Knossos et de Phaistos nous l'ont révélé, la maison à prostas soit le type le plus ancien et que les heureuses découvertes de Priène nous aient mis en présence des premières habitations grecques de l'époque historique.

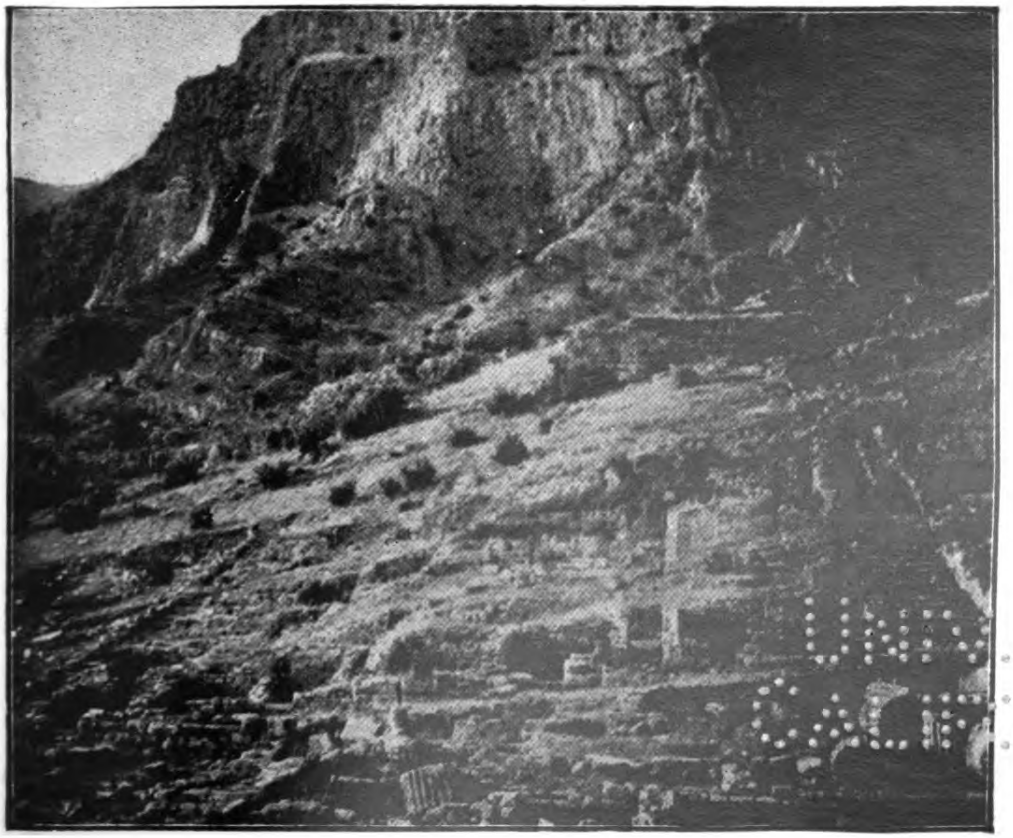
La décoration intérieure de la maison priènienne est encore d'une grande simplicité et d'une extrême sobriété. Les murs extérieurs sont souvent assez beaux et rappellent en plusieurs endroits le

[1] Lysias, De cœde Erosth. I, 9.



26. PRIÈNE. MAISON.

(*voir pp. 142-146.*)



27. PRIÈNE. RUES ET MAISONS.

beau système à refends et bossages des palais florentins. A l'intérieur, sans doute pour des raisons d'économie, le revêtement en stuc remplace maintes fois le marbre, mais le décor peint, très logique et simple, use exclusivement de teintes plates et de légers motifs de guirlandes et de grecques ; nous sommes encore loin de la surcharge des murs de Pompeï avec ses amours, ses vases, ses chars, ses cortèges d'enfants et de guerriers. " Les chambres décorées de peintures, dit Antyllos, [1] provoquent d'étranges cauchemars. " " La maison la plus belle, au gré de Socrate, est " celle qui fournit la retraite la plus agréable;... " quant aux peintures et aux ornements, ils ôtent " plus de plaisir qu'ils n'en procurent. " [2] Chez le " bourgeois modeste et pratique, l'ordre et la symé- " trie sont le seul principe de beauté. " La belle " chose, dit Ischomachos dans Xénophon, que les " chaussures bien alignées, les habits bien serrés, " les tapis, les vases d'airain et le service de table " rangés avec ordre; la belle chose encore, non pour " l'homme léger qui s'en moquerait, mais pour " l'homme grave et sensé, que les marmites elles- " mêmes, disposées avec intelligence." [3] D'autres se

[1] Cité par Oribaze, IX, 13.

[2] Xen. Mémor. III, 8.

[3] Xen. Econ. VIII.

contentaient de quelque vase de prix ou d'une élégante statuette de terre cuite.[1] Dans la chambre d'un joueur de flûte, dont la maison est proche du sanctuaire d'Athèna, les murs étaient garnis de masques comiques et tragiques, et de masques de Dieux couronnés de lierre ; dans une autre pièce, sur quelque table, de petites danseuses s'exerçaient, parmi de graves acteurs tragiques, autour d'un essaim de petits amours aux ailes d'or, et dans le thalamos souriait le buste charmant d'une jeune fille.

Priène vaut surtout par l'ensemble. Elle présente l'unité d'un plan conçu et voulu d'avance. Sous le grand rocher qui la surplombe, encerclée dans la ceinture de son enceinte, que bordent deux petits ravins plantés de pins et la vaste étendue plate de la plaine autrefois fertile du Méandre, elle est enfermée dans des limites précises et assez étroites pour qu'on puisse embrasser d'un coup d'œil son plan et tous ses organes. Entre la somptueuse Milet et la confuse Ephèse, elle a le charme d'une petite cité élégante, sobre et mesurée, qui a conservé les traditions de la simplicité hellénique.

Son plan, en damier géométrique,[2] qui s'oppose

[1] Priène confirme une fois de plus que ces précieuses figurines n'étaient pas exclusivement réservées aux tombeaux.

[2] Voir photographie n° 27, pp. 144-145.

à celui des vieilles cités antiques comme Athènes, sa disposition régulière qui contraste avec l'éparpillement pittoresque des maisons athéniennes, est dû à l'architecte Pithios qui, vers l'époque de la venue d'Alexandre, l'avait emprunté à Hippodamos de Milet, le grand constructeur, l'Hausmann du Ve siècle, qui conçut le tracé des villes du Pirée, de Thurium et de Rhodes et dont le système avait fait fortune. Le médecin Oribaze nous en explique les avantages hygiéniques : lorsque toutes les rues sont parallèles, dirigées les unes du sud au nord, les autres du levant au couchant et ne rencontrent sur leur parcours aucun obstacle, la ville sera bien aérée, bien exposée aux vents, bien éclairée par le soleil, et propre, purifiée de la poussière, de la fumée et des exhalaisons.[1] Aristote invoque à ce propos la symétrie et l'ordre, principes de la beauté harmonieuse si chère aux grecs.[2]

Mais sur ce sol mouvementé, l'idée d'ordre s'applique mal ; le système d'Hippodamos, qui convenait parfaitement aux grands ports pour lesquels il avait été conçu, manque ici de justesse, de souplesse et d'imprévu. Le plan de Priène répond à

[1] Oribaze, IX, 20, cité par Wiegand, loc. cit. et Jardet loc. cit. p. 528.

[2] Arist. Polit. 1330.

des idées de commodité et d'hygiène, mais il trahit l'engouement d'une mode règnante.

Ce qui nous charme surtout c'est la vie qu'on évoque si aisément dans ce cadre restreint. Priène a conservé, en l'ornant des grâces aimables, auxquelles invitaient le paysage de l'Ionie et les temps nouveaux, toute la simplicité de l'époque antique. L'encombrement et la lourdeur de nos grandes villes nous y reporte avec nostalgie ! Dans le luxe et la complication des besoins matériels qui commençaient à envahir le monde, Priène est comme un arrêt, un repos. Il me semblait, à songer dans l'ombre et les senteurs douces de son théâtre écroulé, qu'elle nous invitait, au seuil de l'âge rude qui commence, à retourner une dernière fois nos regards vers la Grèce de mesure, de finesse et d'harmonie, et qu'elle protestait, de toute la faiblesse de sa vaine élégance, contre l'artifice compliqué et la laideur épaisse que le Barbare va bientôt faire peser sur le monde.[1]

[1] Au moment de mettre sous presse je reçois une broch. (28 p.) " Priene, ein Begleitwort zur Rekonstruction " von Th. Wiegand (Teubner, Leipzig et Berlin), très à recommander aux voyageurs.

MILET

MESDAMES, MESSIEURS,

Milet! Ce nom évoque pour nous toute la grâce de la race ionienne, agile, aisée, inventive et heureuse de vivre, qui, sous le ciel doux et sur le sol riant, puisant de toutes parts, combina, embellit et transforma tout ce qu'elle reçut, mit sa joie et son intelligence à goûter tout de la vie et, afin d'en jouir davantage encore, en fit sortir pour en illuminer à jamais le monde, la vraie beauté et l'amour désintéressé de la science et de la pensée.

La réalité d'aujourd'hui est loin de cette image. Le temps et les forces aveugles des choses ont plus que nulle part ailleurs accompli ici une œuvre de destruction et de mort. Lentement la mer vivifiante a reculé, le Méandre au cours sinueux,[1] à qui les anciens faisaient des procès en règle quand il empiétait sur leurs terres,[2] a étalé une vaste

[1] Strabon, XII, 8, 15, "le Méandre, dont le cours si extraordinairement sinueux est devenu l'appellation usuelle pour désigner toute espèce de replis et de détours."

[2] Strab. XII, 8, 19 " en cas de condamnation, l'amende était prélevée sur les péages même du fleuve."

nappe de sable et de boue et comblé un énorme golfe, qui projetait vers l'intérieur deux larges branches ; la plus longue n'avait pas moins de cinquante kilomètres ; entre elles s'avançait la chaîne du Mont Latmos. La steppe encercle maintenant la colline où se dressait la ville et l'a rejetée à dix kilomètres de la côte, engendrant le silence et la désolation, là où le cours réglé du fleuve et du flux de la mer avaient créé la vie et la gaieté.[1]

La plus ancienne mention que nous ayons de Milet est dans l'Iliade : « Nastès au langage barbare commandait les Cariens qui habitent Milet, « et les hauteurs Phthiriennes, et les bords du « Méandre et les cimes de Mykale »[2] nous dit Homère, dans son dénombrement des forces Troiennes. Strabon nous apprend qu'elle était primitivement occupée par des Lélèges et des Cariens et qu'elle avait été fondée par un premier établissement de Crétois.[3] D'après Pausanias,[4] elle s'appelait à l'origine Anactoria du nom de son roi, un aborigène, et les Crétois, conduits par un nommé Miletos, fusionnèrent avec les Cariens. La migration ionienne se produisit dans des conditions

[1] Voir planches V et VI, en fin du volume.

[2] Iliade, II, 867.

[3] Strabon, VII, 7, 2 ; XII, 1, 59 ; XII, 7, 5 ; XIV, 1, 3.

[4] Paus. VII, 2, 5. Sur Milet, ancienne ville située Crète : Strab. X, 4, 14.

analogues à celles que nous avons décrites pour Ephèse ; elle était conduite par le roi d'Attique Nélée, un descendant de Codros. Le fait est mentionné par Hérodote, Pausanias et Strabon, mais avec moins de détails que pour la colonie éphésienne. Tzetzès [1] un poète et grammairien byzantin du XIIe siècle, nous apprend que Nélée avait consulté l'oracle de Delphes avant de se mettre en route. C'est un trait que nous avons déjà noté à propos de la fondation d'Ephèse. Il amenait avec lui non pas Apollon, qui paraît avoir appartenu à une migration antérieure, comme nous le verrons à propos de Didymes, mais Artémis à la courte tunique.[2] Hérodote [3] nous donne un détail curieux : " Lorsque les Ioniens vinrent fonder " Milet, ils n'emmenèrent point de femmes avec " eux ; mais ils épousèrent les Cariennes dont ils " avaient tué les parents. Ces femmes, furieuses du " massacre de leurs pères, de leurs maris et de " leurs enfants, et de ce qu'après une telle action " ils les avaient épousées, contre leur gré, s'impo- " sèrent la loi de ne jamais prendre leurs repas " avec leurs maris, et de ne les jamais appeler par " ce nom, loi qu'elles firent serment d'observer et

[1] Tzetzès 1385.

[2] Artémis Χιτώνη Callimaque, à Art. vers 225.

[3] Herod. I, 146.

" qu'elles transmirent à leurs filles. " C'est une explication naïve d'une vieille coutume, qui est en rapport avec une organisation exogamique de familles très anciennes et dont on trouve des exemples chez plusieurs peuplades primitives. Comme les Ioniens ne pratiquaient pas l'exogamie, il y a lieu de penser qu'elle existait chez les populations qu'ils dominèrent, et que, loin de leur imposer d'abord toutes leurs lois, ils admirent et conservèrent pour un temps quelques-uns des usages des vaincus. Mais bientôt, après quelques générations, ils éliminèrent ces vestiges barbares et, ne comprenant plus le sens des souvenirs que leur transmettaient leurs pères, ils forgèrent, pour les expliquer, l'histoire dont Hérodote s'est fait l'écho.

Comme l'installation, l'évolution politique de Milet est en tous points semblable à celle d'Ephèse. Gouvernée d'abord par les descendants de Nélée, elle fait partie de la grande amphyctionie des douze villes ioniennes, dont une loi primitive exigeait qu'elles fussent administrées par la famille de Codros.[1] L'aptitude aux affaires, la richesse, les frottements, que fait naître la vie réduite à l'activité municipale, engendrèrent bientôt les luttes de castes qui aboutirent à la démocratie et à la

[1] Pausanias VII, 3, 10.

tyrannie.[1] Hérodote nous a conservé quelques faits de cette période de son histoire. Il nous raconte comment Thrasybule, l'ami de Périandre de Corinthe, qui était parvenu à se débarrasser des chefs des partis opposés et exerçait le pouvoir absolu, tint tête astucieusement au roi de Lydie Alyatte, dont les troupes ravageaient le territoire de Milet, traita et conclut avec lui en 560 une alliance.[2] Quand Cyrus se fut emparé de Sardes (546) et que les Grecs resserrèrent leur union contre les Perses, Milet ménagea le nouveau maître et passa avec lui un traité particulier.[3] Les tyrans se maintenaient au pouvoir en s'appuyant sur cette alliance, qui laissait la ville à elle-même, mais dont la royauté persane se servait pour en surveiller l'activé politique.[4]

C'est pendant toute cette période que Milet atteint sa plus grande splendeur ; elle est la plus florissante des villes et " l'ornement de l'Ionie. "[5] Avec Tyr et Carthage, elle est la plus grande puissance maritime du monde. De la haute

[1] Sur les origines de la tyrannie voir les intéressantes observations de G. Radet dans " La Lydie et le monde grec aux temps des Mermnades " p. 146 et suivantes.

[2] Hérod. I, 16 et suivants.

[3] Ibid. I, 141.

[4] Curtius, Hist. grecque, T. II, p. 185.

[5] Hérod. V, 29.

vallée du Méandre se déversaient sur son marché les produits que les caravanes allaient chercher jusqu'aux rives de l'Euphrate et du Tigre, parures d'électrum et d'argent, colliers, joyaux d'Assyrie, coffrets et aromates, amulettes de Chaldée, pierres précieuses, soies et ivoires de l'Inde, cuirs, tissus, étoffes éclatantes, parfums de Sardes, laines et céréales de Ptérie, bestiaux de Phrygie, eunuques et esclaves de Lydie, casques à panaches et boucliers de Carie. Ses quatre ports bien abrités frétaient d'innombrables navires qui supplantèrent les Phéniciens dans toute la Méditerranée et la mer Noire et ouvrirent de nouvelles voies marchandes; de l'Hellespont affluaient les produits de la pêche; des rives de la mer Noire, les cuirs, la poix, la cire, le miel, le chanvre, les richesses minérales : le minium, le fer, l'or dont se couvraient les toisons plongées dans l'eau des fleuves ; du nord, les bois des grandes forêts, les blés de Thrace, les vins, les fourrures, les esclaves de la Russie méridionale, les captifs du Caucase ; d'Egypte, les riches cargaisons que draînaient les bateaux du Nil. Elle établit d'abord sur les côtes une série de comptoirs, où ses maisons de commerce avaient leurs agents, surveillant l'embarquement et la vente, puis acheta des terrains, fonda de grands marchés qui se transformèrent enfin en places de commerce, en

véritables cités helléniques, copies de la métropole. Au VIe siècle elle est mère de quatre vingt colonies, depuis la mer d'Azof jusqu'à Gibraltar, " plus fière " et plus puissante que n'importe quelle autre cité " hellénique."[1] Les riches armateurs se réunissaient à bord, à l'ancre devant la ville, pour délibérer de leurs intérêts et des affaires publiques. Mais les Milésiens sentirent l'inconvénient qu'il y avait à se confiner dans le négoce maritime. Ils développèrent leur richesse agricole ; sur le conseil des Pariens, ils visitèrent dans ce but leur territoire et " quand ils rencontraient un champ bien cultivé " ils mettaient par écrit le nom du propriétaire. " Puis ils retournèrent à la ville, où ils convo- " quèrent l'assemblée du peuple et nommèrent " pour gouverner l'Etat ceux dont ils avaient " trouvé les terres bien cultivées."[2] Ils extrayaient les bois des forêts du Mycale et du Latmos. Dans la ville même un grand nombre d'ouvriers étaient occupés au tissage des laines, à la fabrication des tapis et des étoffes teintes.[3]

Mais ce qui fut le plus grand titre de gloire de Milet, avec les villes voisines de Samos, d'Ephèse, de Colophon et de Clazomène, le fruit le plus

[1] Curtius, Hist. grecque, T. I, p. 524.
[2] Hérod. V. 29.
[3] Aelian. Hist. Anim. XVII, 4.

précieux de son génie est d'avoir initié le monde à la recherche rationnelle de la vérité, à l'amour de la pensée ; amour désintéressé, sans préoccupation pratique ni religieuse, pensée se posant elle-même comme une fin. "L'Orient et l'Egypte ont transmis "aux Grecs un ensemble de connaissances prati-"ques (et de spéculations théologiques), qui a "servi de base à leur science ; mais celle-ci leur "appartient bien véritablement en propre par son "caractère théorique et rationnel."[1] L'Egypte et l'Orient nous ont laissé une masse de documents ; récemment encore l'attention a été appelée sur de nouveaux fragments de papyrus de la XIIe dynastie découverts à Kahun[2] et sur de vieux livres hindous, les Sulvasutras d'Apastamba,[3] qui précisent le degré de savoir où s'étaient élevés ces peuples, le nombre des matériaux sur lesquels a pu travailler la pensée grecque naissante ; mais nulle part, dans l'immense domaine de ces découvertes, on ne trouve autre chose que des tâtonnements empiriques, des ébauches obscures et des germes dont l'esprit grec a fait sortir, par un véritable miracle, s'il y en a jamais eu un dans l'histoire, l'idée rationnelle, le concept intellectuel de la vérité.

[1] G. Milhaud, Rev. des sc. pures et appliquées, 30 juin 1910.

[2] Arch. der Math. and Phys. 1905.

[3] Bürk, Zeitsch. der deut. morg. Gesell., 1901-1902.

La science et la philosophie ioniennes ont d'emblée, dès l'origine, posé les grands problèmes mêmes dont la pensée moderne s'efforce de pousser plus loin la solution et sous les formes essentielles que celle-ci tente de concilier. Le courant milésien avec Thalès (vers 600), Anaximandre (vers 570), Anaximène (vers 550) est celui de la physique qualitative et évolutionniste, qui poursuit dans les propriétés hétérogènes et discontinues des choses la loi de leur unité et de leur succession. A Samos, en face de Milet, s'élabore avec Pythagore (vers 540) le courant mathématique, qui cherche dans le nombre le principe du réel et dans la théorie idéaliste du continu mathématique l'explication de l'univers. C'est ce double problème qu'approfondiront leurs successeurs d'Asie, Xénophane de Colophon (vers 530), Héraclite d'Ephèse (vers 500), Anaxagore de Clazomène (vers 470), Démocrite (vers 450) d'Abdère, (colonie fondée par Téos), et les Ecoles pythagoriciennes et éléates de Sicile et de Grande Grèce, que Platon développera dans le sens de la mathématique et Aristote dans le sens de la qualité et qui, arrêté pour longtemps par le mandarinisme stérile des théologiens du Moyen Age, renaîtra avec Galilée et Descartes dans la science moderne.

Mais l'idée essentielle sur laquelle il faut insister,

sans entrer dans le détail des découvertes physiques et astronomiques des trois grands philosophes milésiens,[1] les Pères de la science et de la philosophie, c'est le concept même de l'explication scientifique et intellectuelle des choses, totalement étranger aux traditions sacrées et empiriques des Orientaux et que Platon a si admirablement mis en lumière : " J'aperçois, maintenant, dit Socrate à " Glaucon, dans le livre VII de la République, " combien cette science du calcul est belle en soi " et en combien de manières elle est utile à notre " projet, pourvu qu'on l'étudie pour connaître et " non pour faire un négoce. Elle donne à l'âme un

[1] Sur la science et les idées des premiers Ioniens l'ouvrage fondamental est celui de P. Tannery " Pour l'histoire de la science hellène " (Alcan, 1887). En dehors des grands ouvrages d'histoire de la philosophie : P. Tannery, La Géométrie grecque (Alcan, 1887) ; Th. Henri Martin, Etudes sur le Timée (Ladrange, 1841) et articles du Dict. Saglio et Darenberg ; G. Milhaud, Leçons sur les origines de la science grecque (Alcan, 1893), Les philosophes géomètres de la Grèce (Alcan, 1900), Etudes sur la pensée scientifique chez les Grecs et chez les Modernes (Lecène et Oudin 1906), Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique (Alcan, 1911) ; Al. Rivaud, Le problème du devenir et la notion de la matière (Alcan 1906) ; A. Diès, Evolution de la théologie jusqu'à Socrate, Rev. d'hist. et de litt. relig. 1906 ; R. Berthelot, L'idée de physique mathématique chez les Philosophes Grecs (Bibl. du Congr. de Philosophie, t, IV, Colin, 1902, réimprimé dans Evolutionisme et Platonisme, Alcan, 1908) ; J. Burnet, Early Greek Philosophy (Londres, Black, 2e Edit., 1908).

" puissant élan vers la région supérieure;... elle
" forme en elle cet esprit philosophique qui élève
" nos regards vers les choses d'en haut au lieu de
" les abaisser comme on le fait vers les choses
" d'ici-bas... Le plus solide avantage de ces sciences,
" dont il n'est pas facile de sentir tout le prix, c'est
" qu'elles purifient et raniment un organe de l'âme
" aveuglé et comme éteint par les autres occupa-
" tions de la vie, organe dont la conservation est
" mille fois plus précieuse que celle des yeux du
" corps, puisque c'est par celui-là seul qu'on aper-
" çoit la vérité."

A Milet naquit aussi et vécut, entre ses grands voyages, le père de la géographie et de l'histoire Hécatée (540), auteur des Généalogies et de la Description de la terre. C'est à cette époque que fût tracée la première carte de géographie, celle où Aristagoras montra à Cléomène l'étendue et la richesse du continent ionien.[1]

Milet fut aussi une grande initiatrice en art ; sans parler du poète Phocylide qui y vécut vers la même époque, ni du rôle qu'elle a pu jouer dans l'invention des formes de l'architecture ionienne, elle possèda une vieille école de sculpteurs, qui avec celles de Samos, de Chios et de Naxos conquit et dirigea, dans la seconde moitié

[1] Ci-dessus p. 7.

du VIe siècle, la plastique de la Grèce continentale.[1]

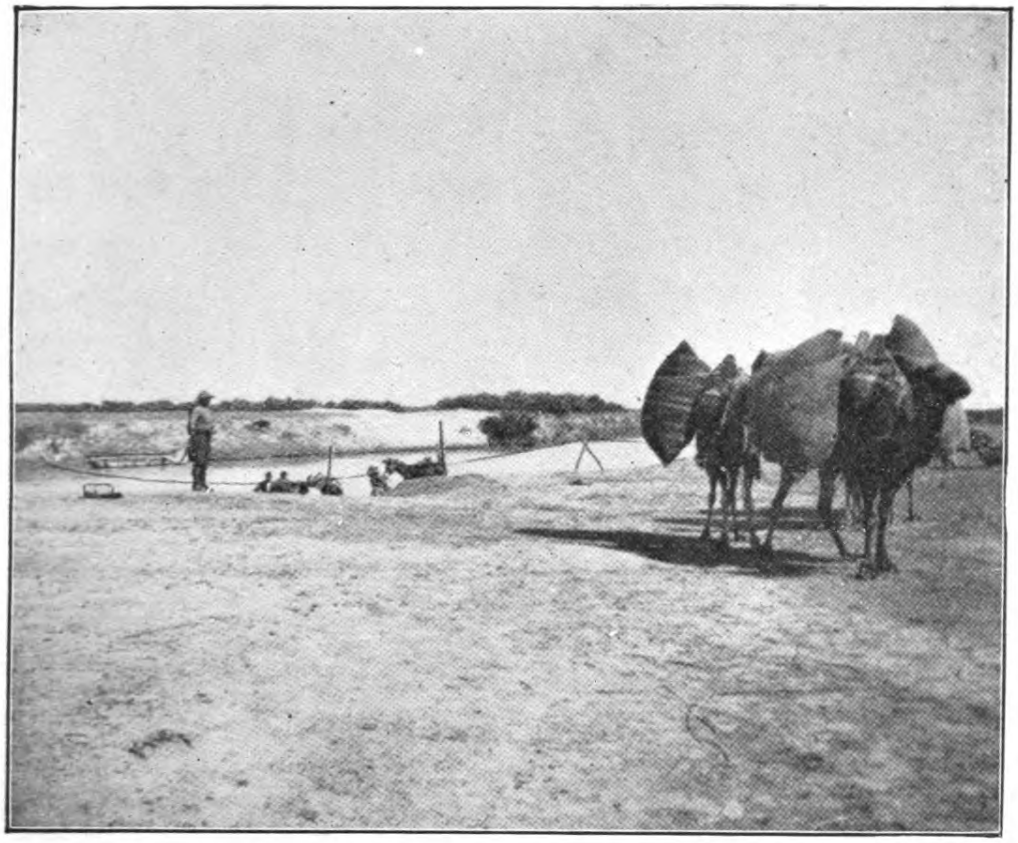
Du port de Panormos conduisait à son temple de Didymes une voie pavée d'environ cinq kilomètres bordée de tombeaux et de statues assises, de sphinx et de lions couchés, dont la plupart remontent à la première moitié du VIe siècle ; dix de ces statues assises, un lion, un sphinx, divers fragments, des têtes détachées et un bas relief qui représente une scène de danse ont été transportés en 1858 par Newton au British Museum ; [2] des fragments très détériorés sont encore en place, dégagés récemment ;[3] Rayet en a rapporté trois autres au Musée du Louvre avec d'autres morceaux et un lion colossal couché. [4] Pour nous en tenir aux œuvres dont l'origine milésienne et l'époque archaïque ne sont pas douteuses, nous citerons encore une belle tête virile du Musée Britannique et une image en

[1] Sur le rôle de la sculpture ionienne en Grèce voir E. Pottier, Catal. de vases antiques du Louvre, t. II (1895) p. 515 et 199 ; Le problème de l'art dorien (Leroux, 1908). H. Lechat, La sculpture avant Phidias, p. 168 et 199 (Fontemoing, 1904).

[2] Smith, Catal. n°s 7-21.

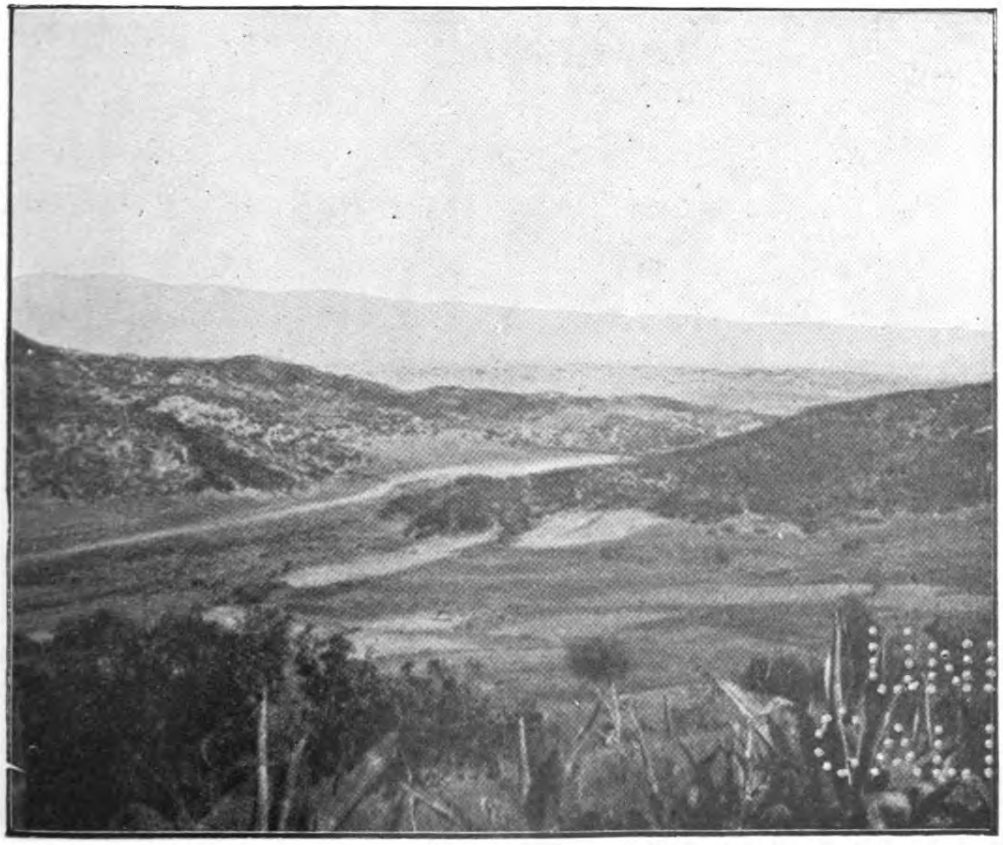
[3] Voir Photographie n^0 36, pp. 200-201.

[4] Catalogue sommaire 1896 n^s 2789-2790. Quand le Louvre nous donnera-t-il, comme tous les autres musées d'Europe et du nouveau monde, un catalogue de sculpture antique qui nous renseigne sur ses richesses ? Le petit catalogue de E. Michon n'est pas à jour il est tout à fait insuffisant, et celui de Fröhner, plus complet, date de 1869.



28. MILET. LE BAC DU MÉANDRE.

(*voir pp. 165, 186.*)



29. MILET. VUE PRISE D'AKKIOÏ.

relief de femme ailée dans l'attitude de la course, trouvée en 1896 par Haussoullier, encastrée dans un mur du village de Hiéronda. Ces monuments suffisent à démontrer l'existence dans la Milet du VIe siècle d'un centre de production plastique, dont le cercle d'influence a pu s'étendre au-delà, jusqu'à la grande cité lycienne de Xanthos, d'où Fellows a apporté au British Museum l'admirable série d'ouvrages de la tombe des Harpyes. [1] L'Ecole de Milet n'a pas laissé de noms illustres, comme celles de Samos et de Chios, mais son rôle a certainement été considérable et initiateur dans le développement de la sculpture ionienne.

Son rôle dans la création et la diffusion de la céramique ionienne, au gai coloris clair, aux formes un peu molles mais si élégantes, avec ses zones circulaires d'animaux, de fauves, de végétaux, qui imitent l'art des tissus, célèbres dans la région, a dû être plus considérable encore. Ses centres de fabrication ne sont pas déterminés exactement. M. Pottier incline à penser que les ateliers de Milet en ont été la source principale ; [2] la prodigieuse expansion et la diffusion du style en Egypte, à Chypre, en Grèce propre et jusqu'en Crimée, par les grandes et nombreuses lignes de navigation

[1] Collignon, Hist. de la sculpt. grecque, T. I, p. 266.

[2] Loc. citat. p. 497.

milésiennes rendent, dit-il, l'hypothèse trés vraisemblable ; elle est d'ailleurs bien confirmée par la découverte récente, due à M. Wiegand, de poteries de diverses séries sur l'emplacement de l'ancienne Milet. En tout cas la grâce, le charme de ces ouvrages répondent bien à l'image que nous nous faisons de cette aimable et brillante civilisation et nous permettent d'entrevoir ce qu'ont pu être la fraîcheur et la gaieté de la grande peinture ionienne, ses tons clairs et ses touches légères et de justifier la célébrité du fameux tableau de son peintre Boularchos, le seul, je crois, dont le nom nous ait été conservé, et qui, au dire de Pline [1] fut acheté au poids d'or par le roi de Lydie Candaule. " Si " le mot pouvait être appliqué, écrit M. Pottier, [2] " aux artistes grecs, je dirais que les Ioniens ont été " les paysagistes de l'antiquité ; chez eux seuls " on retrouve quelque chose du sentiment qui est " si vif chez nous et aussi chez certains peuples " orientaux, comme les Japonais, je veux dire le " penchant à étudier la plante, le souci de rendre " en détail et avec vérité l'être frêle et gracieux " qu'est un vulgaire brin d'herbe ou une fleur des " champs. "

Quant à l'art des coroplastes, aux figurines de

[1] Pline Hist. Nat. XXXV. 34, 8.

[2] Loc. citat. p. 504.

terre cuite, qui devaient remplir les tombeaux et charmer les intérieurs milésiens, il ne nous en reste presque rien ; leur matière délicate n'a pas résisté à l'œuvre du temps et aux cataclysmes.

Nous ne savons rien non plus de la musique milésienne primitive ; elle a dû former aussi école, car, au Ve siècle, paraît à Milet un grand révolutionnaire de l'art musical, dont les innovations excitent l'indignation d'un poète contemporain Phérécrate, amateur de musique archaïque et sévère, laudator temporis acti, qui, dans le dialogue de Plutarque, met en scène la Musique, sous les habits d'une femme, le corps tout maltraité : " Lui ? Le Milésien au poil roux ! Il a dépassé en " méchanceté tous ceux que j'ai nommés ; il a in- " troduit des fourmillements monstrueux, hors de " toute harmonie, des notes suraiguës et illicites, " des fioritures ; il m'a remplie toute entière de " chenilles comme une rave... et quand il me " rencontrait par hasard me promenant seule, il " me déshabillait et me mettait en pièces avec " douze cordes. "[1]

Les ports de Milet ne retentissent plus du bruit des rameurs, manœuvrant les vaisseaux chargés de marchandises de l'Italie, de la mer Noire et du Nil,

[1] Plut. de la mus. 311-313, traduct. T. Reinach (Leroux 1900 p. 125).

du son des flûtes et des cithares, du récit mélodique des aèdes qu'accompagnaient les jeux de la lyre. On n'y rencontre plus le matelot, le marchand ou l'oisif colportant les détails piquants, les longues histoires ornées, les légendes fines et souriantes, que façonna leur génie inventif, vif et curieux, dans la forme de la grâce et de la beauté et sans autre but que le plaisir de conter et de bien conter. C'est cette joie de raconter des histoires, qui est la source de presque toute la mythologie hellène, qu'il faut tant se méfier d'interpréter lourdement. Vous ne verrez plus débarquer sur le rivage les Samiens, séduisants à regarder avec leurs cheveux cerclés d'or répandus sur les épaules ; les cigales semblent sortir de leurs boucles odorantes, leurs poignets sont entourés de bracelets, leur longue tunique blanche traîne jusqu'au sol et leur manteau de pourpre rare, imprégné de parfums, flotte sur leurs épaules.[1] Cet amour de la vie aimable et ornée, abondante et prodigue, cette joie du mouvement, de la nouveauté, cette curiosité lucide et ouverte,[2] mêlée d'un peu de la nonchalance à à laquelle incline la vie heureuse, ces créations de

[1] Athénée Banq. des Sav. XII, 30.

[2] Sur la psychologie ionienne, voir les fines observations, un peu systématiques, de E. Boutmy dans " Le Parthénon et le génie Grec " 2e Edit. (Colin 1906) p. 31 et suivantes.

la pensée et de l'art qu'Athènes portera bientôt à leur perfection, tout cela n'a fait qu'une courte apparition, pour entrer dans les Champs-Elysées, et laisser à la place le silence et la désolation. Si nous n'avions les textes, qui se hasarderait, autrement que par ironie ou par amour du contraste, à évoquer ces images souriantes dans le sable brûlant et le marais fiévreux de Palatia ?

Jusqu'à ces toutes dernières années, l'emplacement de la vieille Milet était inconnu. Non seulement l'aspect mais la configuration même des lieux n'ont plus le moindre rapport avec ce qu'ils étaient dans l'antiquité ! [1] Nous savons que la ville était sur un isthme,[2] baignée par la mer, qui la pénétrait par quatre larges ports et qu'elle s'avançait dans les flots en face de l'embouchure du Méandre. Quelques débris de la ville hellénistique et romaine ont été reconnus par des voyageurs au pied d'une petite colline terreuse sans herbe ni verdure, qui dresse, à son sommet, un castel byzantin en ruines, au milieu de la steppe fangeuse. Le cours du Méandre [3] est à plusieurs kilomètres de son lit ancien, le désert de sable et de boue s'étend

[1] Voir photographie n° 29, pp. 160-161 et planches V et VI, en fin du volume.

[2] Thucydide VIII, 25.

[3] Voir photographie n° 28, pp. 160-161 et planche VII, en fin du volume.

à perte de vue tout autour; c'est à peine si au loin on aperçoit à l'horizon la ligne scintillante de la mer. Thalès n'avait pas tort de dire qu'il n'y a de vie que là où il y a un mouvement réglé et que l'eau est le principe du mouvement !

C'est un des mérites et un grand intérêt des travaux, que poursuit M. Wiegand pour les Musées royaux de Berlin, d'avoir découvert et mis à jour, pendant la campagne des fouilles 1906-1907, des restes de l'antique cité, détruite, comme nous le verrons, par les Perses en 494 et de nous donner ainsi le premier témoignage précis et positif de son existence. Ils sont situés à 800^{m} à l'ouest de la ville rebâtie plus tard, sur une colline qu'on appelle aujourd'hui Kalabaktépè, aplanie au sommet par deux plateaux élevés à 63^{m} et 43^{m} au-dessus du niveau de la mer. Le plateau supérieur a été complètement nettoyé dans la suite des temps et ne présentait d'autres vestiges d'habitation primitive que quelques restes de murs, des fragments d'ustensiles, de lampes et de poteries ; sur le plateau inférieur ont été dégagés des murs de maisons et d'enceinte entre lesquels des traces de rues peuvent être discernées, et un mur de soutènement de forme ronde, qui limite au nord le péribole d'un petit temple, dont les fondations en marbre sont encore visibles.

Le territoire de Milet formait une presqu'île reliée par un isthme au massif montagneux de la Carie ; l'isthme se détachait du continent au nord et venait former une longue presqu'île, qui se retournait dans la direction de l'est vers la côte, son extrémité lui faisant face, creusant ainsi un golfe. C'est à l'extrémité de la presqu'île, qui a un développement d'environ trois à quatre kilomètres, que sont les ruines de la ville reconstruite après la destruction par les Perses, sur une longueur d'environ deux kilomètres. La ville archaïque avait donc — et c'est un des résultats intéressants des dernières fouilles — une étendue qui dépasse d'un tiers celle de la ville postérieure. Les premiers émigrants ont dû s'établir vers le milieu de l'isthme, autour d'une baie qui se creusait au pied des ruines du théâtre ; ils se sont étendus de là à l'est vers le cap de la presqu'île, (séparé de la baie du théâtre par une autre baie profonde, la baie des lions, d'après les deux lions couchés colossaux qui en flanquaient l'entrée de chaque côté), et vers l'ouest jusqu'à la colline de Kalabaktépé, le point le plus élevé de la ville, qu'encercla bientôt une vaste enceinte.[1] Il faut attendre les

[1] Th. Wiegand, Sechster Vorläufiger Bericht über die von den K. Mus. in Milet und Didyma unternommenen Ausgrabungen, Berlin 1908, p. 8-9.

résultats des fouilles plus étendues et leur publication détaillée, pour pouvoir préciser la topographie de la ville primitive, son évolution et son histoire monumentale.

Mais dès maintenant une donnée intéressante sont les trouvailles qui ont été faites sur la terrasse du temple. Elles consistent en fragments de tuiles de terre cuite peintes, avec des reliefs de gorgones, des têtes de lions et des fleurs de lotus, des acrotères à volutes, des gouttières en marbre d'un beau travail et surtout dans toute une série de fragments de poteries, qui en retracent le développement, à Milet même, depuis la fin de l'époque mycénienne jusqu'au commencement du Ve siècle.

La plus ancienne série est en effet de style mycénien tardif: coupes à hautes tiges minces, comme celles de Ialysos, vases à étriers, cratères et coupes de diverses sortes. Puis viennent des séries de style géométrique et les séries proprement ioniennes, enfin les vases d'importation attique à figures noires et à figures rouges. C'est, en dehors de la nécropole de Rhodes, la première découverte qui ait été faite d'une succession céramique sur la terre ionienne. Elle confirme, comme nous l'avons mentionné, l'hypothèse de l'existence d'ateliers milésiens, d'où seraient issues la plupart des poteries ioniennes, et établit la continuité

entre cette fabrication ionienne et celle de la dernière époque mycénienne.

Voilà, avec quelques vestiges découverts sous les ruines de la ville nouvelle, tout ce qui reste aujourd'hui de la grande cité de commerce, d'art, de pensée et de joie. Hérodote nous a conté tout au long l'histoire de sa destruction. [1]

Nous avons rappelé qu'après la prise de Sardes par Cyrus (546) l'inquiétude et l'angoisse s'emparent des Ioniens qui s'unissent et resserrent leurs liens de fraternité, mais que Milet manque à la nouvelle confédération. Bientôt tout le territoire est en fermentation, puis en révolte contre les nouveaux maîtres avec qui toute fusion est impossible. Une à une les cités ioniennes tombent aux mains des Perses ; celles qui résistent le plus longtemps avec l'énergie du désespoir sont Téos et Phocée. Un grand nombre d'habitants émigrent vers la Grèce, l'Italie, la Gaule, la mer Noire dans un mouvement inverse de celui qui amena leurs ancêtres cinq siècles auparavant ; Téos suit bientôt la déroute et fonde en Thrace la colonie d'Abdère où naîtra bientôt le grand Démocrite ; Phocée embarque sur ses galères meubles, objets de culte, feu sacré, femmes et enfants et, après avoir erré dans les parages de la Corse,

[1] Hérodote, VI, 1 et suiv.

s'établit en Lucanie dans la fameuse cité où grandit la grande Ecole des Eléates et où refleurit, comme à Abdère, la philosophie des premiers Ioniens.

La destruction de Milet est le dernier trait de ce lamentable exode, si fécond cependant par l'infusion de toutes ces forces vives dans la civilisation de la Grèce européenne.

A Milet aussi le peuple commençait à murmurer et le mécontentement, entretenu par d'ambitieux chefs de partis, fermentait de toutes parts, sous le gouvernement d'Hestiée puis celui d'Aristagoras, son cousin et son gendre. L'agora retentit du bruit des disputes ; l'historien Hécatée, sentant la témérité d'une insurrection, tente vainement d'enrayer le mouvement populaire. Aristagoras vient en Europe quérir des renforts ;[1] éconduit par Sparte, il se retourne vers Athènes et Erétrie qui le suivent avec vingt-cinq galères. La flotte unie des Grecs et des derniers Ioniens débarque près d'Ephèse en 499[2] et par la vallée du Caystre la troupe monte à l'assaut de Sardes (498) ; mais au retour elle est écrasée dans sa retraite, les Athéniens se réembarquent à Milet et Aristagoras, dont tous les plans s'effondrent, abandonne la

[1] Voir ci-dessus p. 7, p. 159.

[2] Voir ibid. p. 84.

cause. Sous son successeur Pythagoras toutes les forces militaires des Achéménides encerclent l'Ionie; ce qui reste des habitants de Lesbos, Téos, Priène, Erythrée, Phocée, Myonte unissent leurs forces à celles de Milet qui se transforme en place d'armes. Mais devant la ville, près de l'îlot de Ladé, aujourd'hui un petit monticule dénudé dans la steppe, où s'étaient réunis les principaux habitants et les généraux, la dernière flotte ionienne, 353 trirèmes, d'après Hérodote,[1] est dispersée à tous les vents. Les Perses assiègent la ville par terre et par mer, et la sixième année après la révolte d'Aristagoras, en 494, la réduisent en cendres, en représailles de l'incendie de Sardes, mettent à mort la population en état de porter les armes et déportent le reste à Suse. Le territoire dévasté reste aux mains des vainqueurs, afin que fût accomplie cette parole de l'oracle: "O Milet! tu seras pour "beaucoup une riche proie ! Tes femmes laveront "les pieds d'hommes à la longue chevelure et "d'autres que toi prendront soin de mon temple "de Didymes."[2]

Ce fut un deuil national à Athènes; quand le poète Phrynichos, dans l'année qui suivit la bataille de Ladé, mit sous les yeux des citoyens, aux fêtes

[1] Herod. VI. 8.
[2] Ibid. 19.

de Dionysos, le siège et la prise de la ville, " le " théâtre fondit en larmes et le poète fut mis à " l'amende pour avoir si vivement ravivé le sou- " venir d'un malheur domestique." [1]

A l'inverse d'Ephèse, qui, après les ouragans, eut une fortune plus brillante que jamais, reprit l'avantage sur sa rivale et devint sous les successeurs d'Alexandre la métropole de l'Asie, Milet ne se releva pas complètement de son désastre et ne retrouva jamais sa gloire première.

De 494 à 478 elle est une ville morte, totalement au pouvoir des Perses. Mais après leurs défaites de Salamine, de Platées et de Mycale, les envahisseurs perdent leur prépondérance sur les côtes de l'Asie, abandonnent les villes ioniennes, qui peu à peu renaissent au commerce et sont bientôt efficacement protégées par la confédération de Délos que préside Athènes et dont Milet devient un des membres. La vie renaît sur les bords du Méandre et sur les rivages du golfe. On aimerait à savoir comment elle s'y prit. Le silence des textes est aussi irritant que le mutisme du paysage! Milet dût prospérer assez vite, car Athènes, à qui elle payait plusieurs talents de tribut, intervient en sa faveur dès 440 dans un démêlé qu'elle a avec Samos au sujet de la possession de

[1] Ibid. 21.

Priène, où Périclès joue de sa personne à la tête de soixante vaisseaux Athéniens ; Milet en avait fourni quarante quatre.[1] Mais ce n'était qu'une ville provinciale, riche parmi beaucoup d'autres, comme l'opulente Samos sa rivale ; toute la vie afflue à la capitale, hommes et richesses ; Athènes est le centre de tous les attraits et toutes les gloires. Nous y voyons Timothée le poète musicien de Milet, qu'on sifflait à cause de ses innovations, mais qu'applaudit Euripide et qu'il encouragea, "lui promettant qu'en peu de temps les théâtres seraient soumis à sa loi,"[2] Hippodamos qui trace suivant la méthode géométrique les plans du Pirée, avec ceux de Thurium et de Rhodes et qui dût appliquer tout d'abord ce tracé à sa ville natale et jouer un rôle dans sa construction. C'est encore à Athènes que nous trouvons Aspasie, la caressante,... muse ou courtisane ? L'une et l'autre sans doute. On nous la montre enseignant ses devoirs d'épouse à la femme de Xénophon,[3] et prenant exemple sur sa compatriote la célèbre Thargélia, qui par ses quatorze liaisons avec d'influents citoyens aurait joué un

[1] Thucyd. I, 115-116.

[2] Plut. Si un vieillard etc. 23.

[3] Cicéron, de inv. I, 31 ; Quintil. V, 2.

rôle important dans la politique du temps.[1] Comment vivait-elle à Milet avant de s'embarquer pour ses grandes destinées ? Elle était, nous dit-on, fille d'un nommé Axiokhos. On aimerait mieux savoir comment elle se préparait à être admirée de Socrate, qui aimait se dire son élève,[2] et à exciter la passion profonde de Périclès l'Olympien, qui " n'entrait jamais chez elle et n'en sortait " jamais sans l'embrasser deux fois, et qui, lors- " qu'elle fut accusée pour cause d'impiété, versa " plus de larmes en parlant pour elle qu'il ne " l'avait fait lorsqu'il fut lui-même obligé de " défendre ses biens et sa propre vie."[3] Elle l'aurait accompagné dans son expédition en faveur de Milet ; les mauvaises langues l'y montraient entourée d'un cortège de courtisanes, qui auraient fait de grands profits, car le blocus de Samos avait duré neuf mois.[4]

Milet, avec Samos et Chios, fournit des troupes

[1] Plut. Périclès 24 ; Athénée XIII, 89. Pourquoi n'aurait-elle pas été à la fois une femme supérieure et une courtisane ? Il ne faut pas appliquer aux Grecs l'hypocrisie de notre morale sexuelle.

[2] Platon, Ménéxène, 235 E.

[3] Athénée XIII, 569f, 570a, 589d-e, 599a-b, et V, 219, XII, 533.

[4] Athén. XIII, 31. Toutes les références concernant Aspasie sont données dans Aspasie de Milet par Becq. de Fouquières, Paris, Didier 1872, p. VII. Voir le brillant chapitre d'H. Houssaye, Aspasie, Cléopatra, Théodora, C. Lévy 1890 et l'article Meretrices dans le diction. des antiquités gr. et rom. p. 1834.

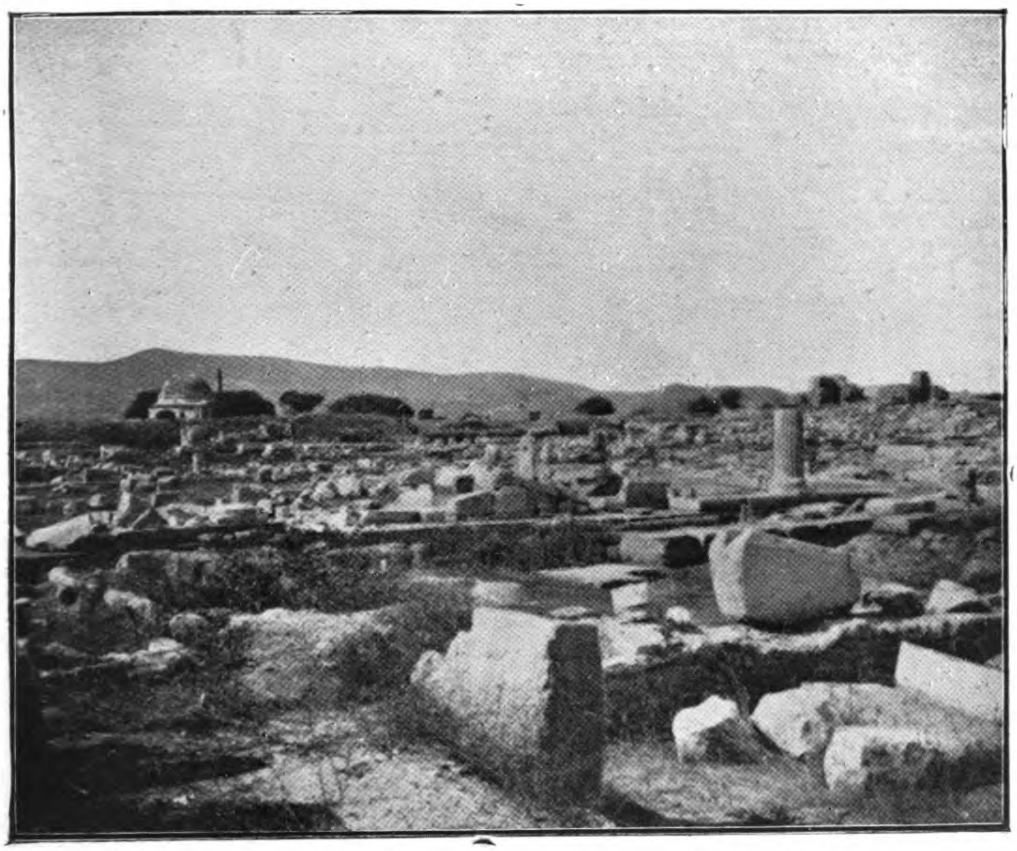
à Athènes dans sa désastreuse expédition de Sicile,[1] mais, après la destruction de l'armée de Nicias, elle entra dans la coalition générale formée contre les vaincus. En 412, à l'instigation d'Alcibiade, qui était en relation d'amitié avec ses principaux citoyens, elle passa du côté de Lacédémone, au moment où celle-ci conclut sa première alliance avec les Perses. Elle traverse alors une période troublée, subit un long siège et devient le point d'appui des Spartiates dans leurs opérations militaires d'Asie contre Athènes;[2] une troupe d'aristocrates aidés par Lysandre et les siens, parvient à s'emparer des chefs du gouvernement, les égorge et massacre sur la place publique trois cents citoyens ;[3] la démocratie est renversée (405). Après que Lysandre se fût emparé d'Athènes (404), les Perses, qui avaient fourni à Sparte les moyens de terminer la guerre, se retrouvent de nouveau, trois quarts de siècle après qu'Athènes les en avait chassés, les maîtres de l'Asie hellénique. Milet est alors gouvernée par une oligarchie dévouée aux Perses ; sauf quelques luttes avec le roi de Carie Mausole, elle paraît jouir d'un certain repos et s'accomoder aisément de la domination

[1] Thueydide, VII, 57.
[2] Ibid. 24 et suivants.
[3] Diodore de Sic. XIII, 104.

persane, si l'on en juge par la résistance qu'elle opposa à Alexandre.[1] L'histoire est muette sur la vie que, durant ce temps, elle mena. En 334 Alexandre lui rend ses lois et sa démocratie. Avec le retour à l'ancien régime commence une nouvelle période de prospérité et d'une certaine activité artistique, sous de perpétuels changements de maîtres : les Macédoniens d'Antigone à Lysimaque 313-281, les Séleucides de Syrie sous Séleueus Ier et Antiochus Ier, 295-262 ; puis c'est un va et vient durant tout le troisième siècle entre la Syrie et l'Egypte.[2] Elle passa enfin à temps (190) aux Romains à qui elle fit bon accueil, saluant encore un nouveau maître; ils lui laissèrent d'ailleurs une grande part d'indépendance. " Au " milieu de ces interminables compétitions, les " cités populeuses et riches de l'Asie parvenaient " aisément à se faire ménager, à obtenir des " privilèges et à mettre à haut prix leur fidélité. " Les guerres n'étaient ni très meurtrières ni très " ruineuses pour le pays, et l'autorité du vain- " queur du jour était toujours trop menacée pour " pouvoir devenir oppressive. La sécurité plus

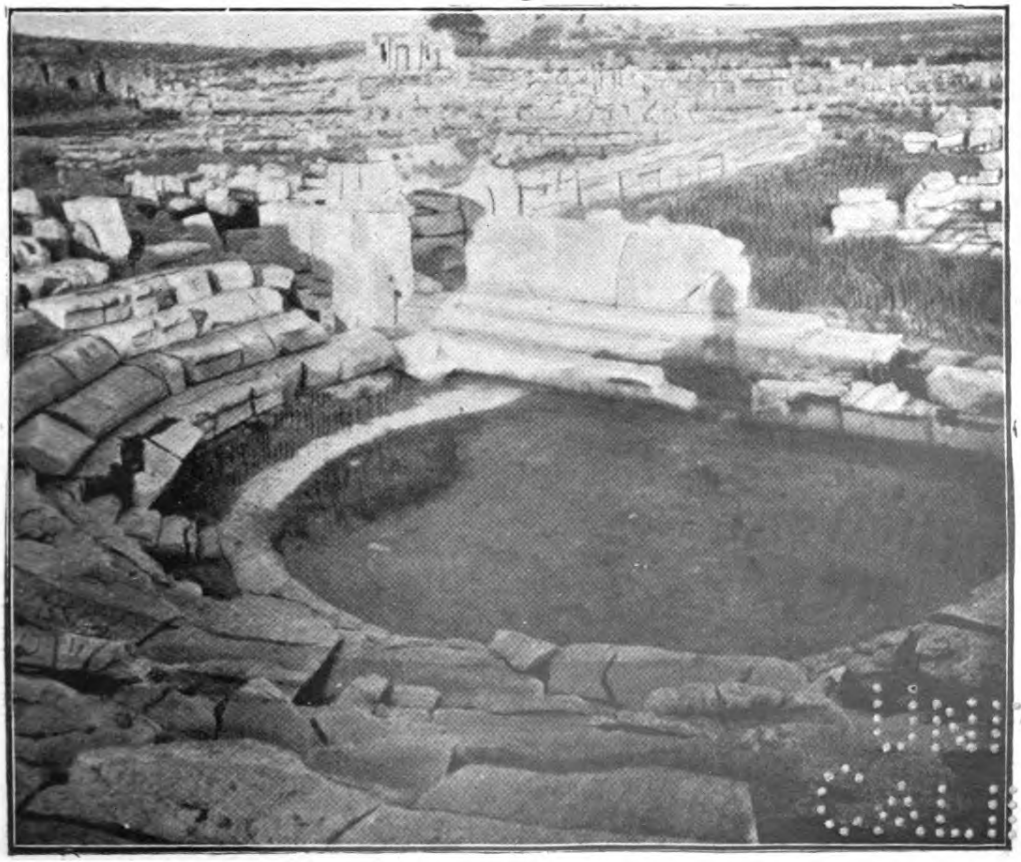
[1] Arrien, Anab. I, 18, 3 ; 19, 1, 2, 6.

[2] Sur l'histoire politique de Milet depuis Alexandre jusqu'à l'occupation romaine, voir le savant ouvrage de Haussoullier, Etudes sur l'histoire de Milet et du Didymeion, Bouillon 1902.



30. MILET. RUINES DE LA VILLE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE.

(*voir pp. 180, 182 et suiv.*)



31. MILET. LE BOULEUTÉRION.

(*voir pp. 184, 185.*)

" grande du commerce, le développement du luxe, " les progrès de l'industrie compensaient largement " pour elles les quelques exactions qu'elles avaient " à subir." [1]

Nous avons des indices de sa prospérité. Malgré les grands dommages du siège de 334, elle ne tarde pas à relever ses murs et à rebâtir sa ville, qu'elle dote de vastes portiques, d'édifices, de gymnases, d'un théâtre et de thermes. Elle entreprend la reconstruction sur un plan colossal de son temple de Didymes détruit par les Perses. Elle a une puissante escadre de vaisseaux de guerre et de commerce. Elle possède des banques. Elle tire de beaux revenus de ses troupeaux et de ses laines, pour les soins desquels elle entretient des esclaves. Le travail libre prend aussi une extension de plus en plus grande. Elle a ses manufactures, ses fabriques, ses ateliers privés et municipaux où elle confectionne des meubles, des tapis, des vêtements, des étoffes. Autour d'elle se sont développés des centres urbains beaucoup plus populeux que ceux de l'époque antérieure, avec une vie industrielle plus complexe et une puissance de production et de circulation plus intense : Pergame, Ephèse, Antioche, Alexandrie, Syracuse. L'extension de la

[1] O. Rayet et A. Thomas, Milet et le Golfe Latmique, Baudry, 1877, p. 66-67.

vie politique du monde civilisé, le rapprochement des grands royaumes, qui suivent les conquêtes d'Alexandre, entraînent un mouvement correspondant de la vie commerciale, qui porte jusqu'au cœur de l'Asie et de l'Egypte le rayonnement de son activité. De la Grèce propre, où l'industrie s'arrête, afflue une foule d'artisans,[1] qui viennent chercher fortune dans les grandes cités nouvelles. Les progrès, les inventions mécaniques d'un Archimède, d'un Héron, provoquent un développement de la technique qui a joué un rôle important dans l'évolution de l'économie antique. On sent, comme nous en avons eu déjà plus haut[2] l'impression à un autre point de vue, comme une anticipation de nos cités industrielles et de notre vie moderne.

Mais avec la vie commerciale, la vie morale s'est dispersée. Aucune force ne tient plus ensemble les puissances de l'esprit, qui malgré certains progrès de détail, s'en vont à la dérive. Le monde n'a plus de capitale où se concentre l'intelligence et l'art. Les villes nouvelles n'ont plus de génie propre ni de vraie gloire. Milet, comme les autres villes de l'Ionie, fait preuve du manque le plus complet de patriotisme et de noblesse, elle ne vit

[1] Ce fait est attesté pour le IIe s. par Polybe, XXXVII, 4, 41.

[2] Pergame, p. 60.

que de négoce et de la flatterie des maîtres dont ses meilleurs citoyens forment la cour. Du bien être sensuel, mais en même temps intelligent, de l'épicurisme élégant et délicat qu'elle goûtait au VIe siècle, elle s'est laissée aller, par son manque de ressort intérieur et de génie créateur, à la mollesse, à la volupté et au luxe épaissis. C'est ainsi que nous la peint Athénée : efféminée et voluptueuse à l'excès. " Tous ses habitants se sont " rendus esclaves des plaisirs et de la mollesse et " se sont abâtardis. C'est de là que vient le proverbe : " *autrefois les Milésiens étaient valeureux*... Toutes " les femmes sont astucieuses et adultères... Abydos, " sa colonie, ne vit pas moins voluptueusement, " les habitants en sont tous abattus par l'excès " des plaisirs... montrant par leurs regards, leur " belle chevelure et la rondeur potelée de leurs bras " toute la mollesse de leur corps." [1] Ce serait dans cette colonie de Milet que ce serait passée l'histoire peu édifiante dont Athénée attribue la paternité à Lysias et qui nous donne un exemple de l'extrême relâchement des mœurs : " Alcibiade et Axiochos " se rendirent à Abydos où ils prirent en com- " mun pour femme une nommée Xynocipe. " Ils en eurent une fille, mais sans pouvoir " assurer qui d'entre eux en était le père. Dès

[1] Athénée, XII, 20, 28-30.

" qu'elle fut nubile, ils en usèrent l'un et l'autre
" comme de sa mère. Lorsqu'Alcibiade en usait,
" il disait que c'était la fille d'Axiochos et
" si celui-ci couchait avec elle, il la disait fille
" d'Alcibiade." [1]

Il est assez difficile dans l'état actuel des fouilles de Milet de rappeler la cité à la vie, parmi l'amas passablement confus des édifices mis à jour ; [2] ses limites, celles même de la mer qui la baignait sur trois côtés ne sont pas faciles à tracer avec rigueur, et son contenu n'a pas été dégagé encore, comme à Priène, dans sa continuité. Ce sera un des grands intérêts de la publication des travaux que M. Wiegand poursuit là-bas depuis une dizaine d'années de nous donner des plans et des cartes précis, sur lesquels l'image de la ville s'animera. Ce que je vous présente n'a donc pas l'exactitude des descriptions que je vous ai faites de Pergame et de Priène, le plan que je donne n'est qu'un schéma fait de mes souvenirs, de mes notes de voyage, de mes photographies et des indications que j'ai prises dans les comptes rendus sommaires des dernières campagnes de fouilles. [3]

[1] Athénée, XII.

[2] Voir photographie n° 30, pp. 176-177.

[3] Berichte über die von den K. M. in Milet und Didyma unternommenen Ausgrabungen. (Berlin, G. Reimer.) Voir mon plan schématique, Planche VII, en fin du volume.

La situation de Milet est semblable à celle qu'ont adoptée plusieurs colonies primitives : une presqu'île dont les collines émergent des flots; effilée à son extrémité, large en moyenne de 800 à 1.000^{m}, longue de près de trois kilomètres, elle est rattachée au continent par une bande plus large de terre. La ville occupe le dos de ces collines, de leurs pentes et les vallons largement ouverts qui les séparent; quatre ports la pénètrent, baignant les quais et les édifices répandus dans la plaine ou s'étageant sur les collines ; de hauts murs d'enceinte la dominent et viennent la fermer du côté de la terre, où l'étroitesse de l'isthme rendait la défense facile. Cette position rappelle assez, avec plus de variété, avec tout le mouvement d'une côte sinueuse aux contours fortement découpés, celle de Sélinonte, qu'ont si bien fait revivre MM. Fougères et Hulot dans leur bel ouvrage récent.[1] « Le jour naissant a teinté de sa clarté « les frontons des temples et les tours des rem- « parts. Les colonnades lumineuses, aériennes, sur « leurs soubassements, rayonnent dans la fraîcheur « sereine de l'air pur... En bas, au pied des « remparts, le faubourg maritime et le port s'ani- « ment pour le labeur du jour... les navires

[1] G. Fougères et J. Hulot, Sélinonte, Paris Massin 1910.

« ouvrent pour l'appareillage leurs voiles brunes « à la brise. » [1]

Le port principal est au nord-est, creusé à près de 500^{m} de profondeur entre une colline isolée et trapue, à l'ouest, et une série d'autres, à l'est, qui, se succédant sur une longueur de près d'un kilomètre, forment la pointe de la presqu'île et s'avancent dans la mer comme un long index tendu. Deux beaux lions colossaux, les armes de la cité, et dont on a retrouvé l'image sur nombre de monnaies milésiennes, en gardaient de part et d'autre fièrement l'entrée. Au fond de la baie régnaient sur trois côtés de longues files de quais, dont l'un était dominé par un grand monument triomphal circulaire érigé pour célébrer une victoire et était bordé au fond par une longue halle de sept mètres de profondeur. En arrivant de la mer on voyait se dresser à gauche les colonnes du temple d'Apollon Delphinios, patron des navigateurs, qui les accompagnait dans le sillon des navires sous la forme de dauphins et qui fut peut-être amené à Milet par la première émigration crétoise ; à droite des maisons grimpaient sur la colline, et devant soi s'ouvrait la large perspective de la ville basse avec ses grands édifices publics. Dès l'abord, l'étranger, au lieu du grouillement de

[1] G. Fougères, Conférence faite à Londres 1908.

misérables boutiques et de ruelles infectes, comme en présentent tant de ports, voyait se déployer devant lui toute la richesse et toute la somptuosité des marbres et des édifices, quelque chose comme la Bibliothèque, la Piazetta et le Palais des Doges à Venise.

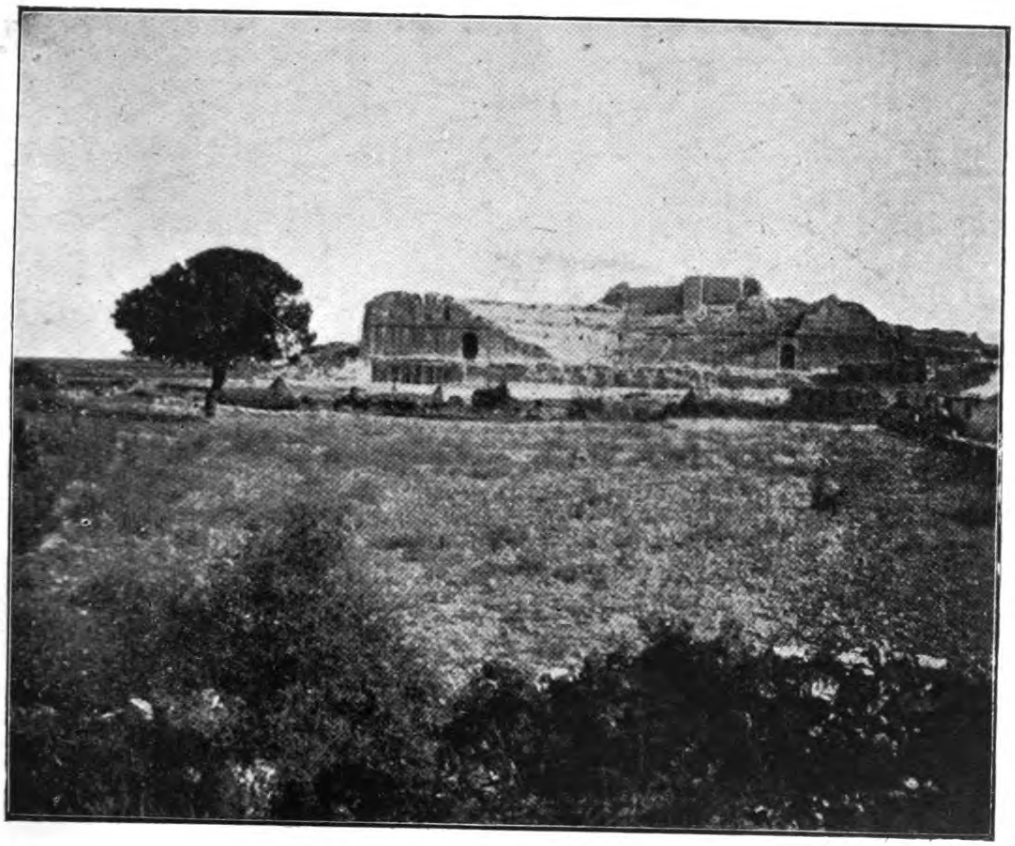
Le quai de l'est se prolongeait par une grande rue bordée, à droite, par les édifices de l'agora et, à gauche, par un long portique à colonnes ioniques surmonté d'un bel entablement à frise florale, ornée de palmettes, qui masquait un gymnase et des thermes. L'agora est du type des agoras hellénistiques, formées d'une large cour à ciel ouvert entourée de portiques doriques et de magasins ou de bureaux. On entrait au gymnase du côté sud, par un propylée posé sur un soubassement de marches et donnant sur une grande cour, où se développait sur trois côtés un simple portique dorique et sur le quatrième une colonnade ionique plus élevée où s'ouvraient cinq pièces. Tout autour régnait une frise élégamment décorée ; les colonnes, l'entablement et tout l'édifice étaient rehaussés de couleur. Le gymnase est du milieu du IIe siècle avant l'ère chrétienne ; les thermes sont d'époque romaine : c'est une grande cour avec abside, entourée de quarante-huit colonnes à chapiteaux ornés de palmettes et d'oves, au-delà de laquelle se

succèdent toute la série des piscines d'eau froide et d'eau chaude, des chambres de vapeur et de repos que ces constructions antiques offrent, avec une prodigalité et un souci des soins du corps, dont sont bien loin aujourd'hui nos établissements de bains et de douches coûteux et étriqués !

La rue débouchait sur une place que bordaient à droite et à gauche : un Asklépieion précédé d'un élégant propylée à colonnes corinthiennes surmontées d'une frise gracieusement sculptée, se recourbant au milieu en un cintre que couronnait un fronton triangulaire, un nymphœum et une grande cour sur laquelle ouvrait le parlement. Le nymphœum est de l'époque de l'empereur Titus ; c'est une fontaine monumentale dont l'eau jaillissante, amenée par un aqueduc, était consacrée, à l'origine, aux nymphes ; édifice mi-religieux, mi-profane, sanctuaire et lieu de repos, comme celui de Mieza, en Macédoine, où Aristote aimait à conduire son élève Alexandre.[1] Le parlement, hôtel de ville, bouleutérion ou ecclésiastérion, est une construction analogue à celle que nous avons décrite à Priène, sauf que la forme en était circulaire, comme celle d'un odéon, au lieu d'être carrée.[2] Il était fermé par un mur cylindrique,

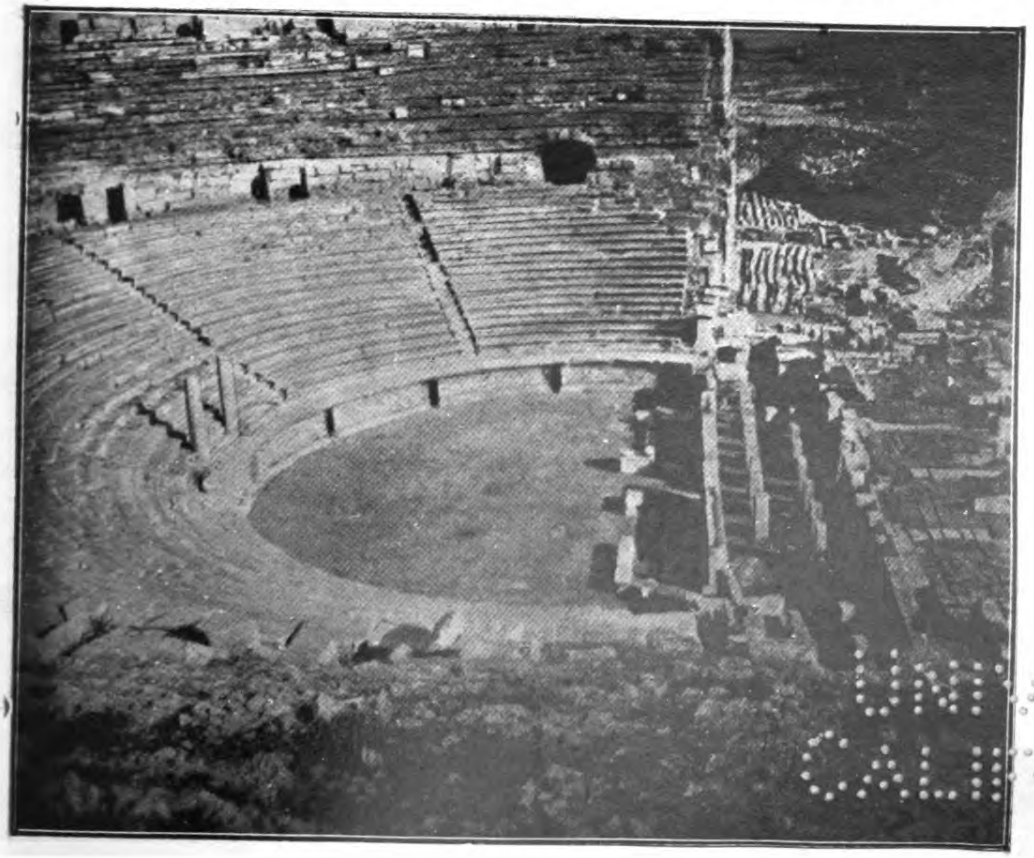
[1] Plutarque, Alex. 7.

[2] Voir photographie n° 31, pp. 176-177.



32. MILET. LE THÉATRE.

(*voir pp. 186-188.*)



orné à l'extérieur de colonnes mi-engagées à chapitaux doriques, entre lesquelles alternaient à la partie supérieure des fenêtres et des boucliers ronds sculptés. Quatre portes ouvraient sur la grande cour, qu'entourait de toutes parts une colonnade et où se dressait au centre un autel sculpté d'Artémis Boulaia et Boulèphore, qui donne conseil, épithète cultuelle assez rare en Grèce et propre à ces régions. Un grand portail de onze mètres de large faisait communiquer la cour avec la place publique. Au-delà de la place, vers le sud, s'étendait une seconde agora de dimensions colossales, 150 × 200^{m} environ, bordée à l'ouest, à l'extérieur, par un long portique. Non loin de là un stade et, entre deux, d'autres bains publics, les thermes de Faustine, d'une disposition remarquable, d'une étendue considérable et où un nombre important de statues ont été trouvées : un groupe de marbre de Dionysos ivre soutenu par une femme, une Aphrodite nue, un Asklépios qui regarde un petit Télesphore portant une sacoche remplie d'instruments de chirurgie, une Hygie, un héros ou vainqueur nu, un Hermès drapé d'une peau de lion.

Mais le monument de beaucoup le plus frappant, devant lequel on éprouve une vive impression de surprise, quand, après être descendu du bac du

Méandre,[1] on se trouve subitement devant ses hautes parois rougeâtres et ses gradins blancs tout éclatants de lumière, c'est le théâtre. Au lieu d'être creusé, comme les théâtres helléniques, à flanc même de la colline, il en émerge par de hautes murailles de marbre, et quoique, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, il soit de l'époque de l'empereur Trajan (premières années du IIe siècle de notre ère), il a toute la pureté et tout le fini des édifices helléniques, auxquels s'ajoute une puissance, dont aucun théâtre grec ne donne la sensation. Les vingt premiers gradins, coupés par des escaliers, sont dans un état de parfaite conservation ; au centre se dressent deux colonnes, qui marquent l'emplacement du siège de l'empereur.[2] Le système de construction est celui des grands amphithéâtres romains comme le Colisée, avec d'énormes couloirs intérieurs voûtés en tores et de larges escaliers couverts de berceaux, en partie bien conservés, et qui ouvrent sur trois passages circulaires ménagés entre les gradins, donnant ainsi au public les plus vastes accès et promenoirs. Mais les matériaux de marbre sont plus beaux que ceux des constructions romaines analogues, comme celles d'Athènes ou de Taormine, et as-

[1] Voir photographie n° 28, pp. 160-161.

[2] Voir photographies nos 32 et 33, pp. 184-185.

semblés avec plus de soin. Sous la puissante scène romaine, dont des statues de style assez médiocre ont été rapportées par Rayet au Louvre,[1] on a trouvé les substructions d'une scène hellénique antérieure. Une inscription tracée sur la dernière rangée supérieure des gradins, mentionne une querelle d'ouvriers de la construction, que le Dieu de Didymes apaisa.

C'est probablement dans la baie qui se creuse au pied du théâtre qu'abordèrent les colons ioniens ; par delà le stade, l'œil se repose, dans l'immensité de la plaine, sur la colline jusqu'où s'étendait la ville primitive, et, au loin, sur une éminence presque à ras du sol, l'ancien îlot de Ladé, auprès duquel sombrèrent ses grandes destinées.

Autour du théâtre et dans la grande dépression, qui s'étend entre le port des lions et le Kalabaktépè, on distingue encore des vestiges de rues tracées rectangulairement suivant le système cher à Hippodamos.

De nombreuses inscriptions, trouvées dans la région située entre le théâtre et les thermes de Faustine, font penser que là s'étendait tout un ensemble de sanctuaires, les demeures de tout un monde de dieux; car ils étaient légions. Ce sont: les Cabires ailés, ceints d'une couronne d'olivier et

[1] Nos 2791 à 2798 du catalogue de 1896 (E. Michon).

d'une bandelette de pourpre ; Hermès, le pâtre au court manteau qu'une agrafe d'or retient sur la poitrine, poussant devant lui son troupeau, parmi les nymphes agiles des sources ; Poseidon, les cheveux en désordre, d'où pendent des algues marines ; la vierge Artémis, au sein nu, enveloppée d'un court chiton et bandant un arc aigu; la mystérieuse Démèter, coiffée d'un haut polos et tenant dans la main l'épi fécond ; Dionysos, à la chevelure parfumée, enguirlandé de pampres, avec son cortège de Ménades et de satyres bondissants, qui font retentir l'air de leurs cris éperdus ; et c'est la charmante Aphrodite vêtue de ses blonds cheveux et du rayonnement de sa beauté, et Apollon, splendide, tout auréolé d'or. C'est encore Osiris, le corps ensanglanté de ses quatorze blessures et Cybèle la tête couronnée d'une tour, sur son char traîné par des lions autour duquel dansent follement les Galles et les Corybantes, et Iahveh, féroce et terrible, soulevant la tempête du vent et du feu. Le dernier venu est couronné d'épines et porte à la main un frêle roseau. Colossales figures, émigrés de tous les points de l'horizon, incarnant toutes les forces vives de la nature, de la vie et de la société, rassemblant au-dessus de la fourmilière des hommes les pensées éparses dans le monde d'alors.

On se demande comment s'accomodaient tant d'idées opposées, comment s'accordaient entre eux et se partageaient leur domaine tant de puissances différentes ? Il suffit pour le comprendre d'observer la conscience religieuse de la Grèce moderne. L'Eglise a voulu que ses saints, ses martyrs, ses archanges, sa vierge soient des médiateurs entre l'homme et le dieu unique en trois personnes. Mais l'esprit populaire ne l'a jamais pris ainsi. Il a fait de tout ce cortège de puissances secondaires autant de divinités, patrones de certaines localités, et dont la vertu s'incarne spécialement dans des fonctions plus ou moins exactement définies. Les dieux et les esprits de l'antiquité ont changé de nom, mais l'essence de leur culte est resté le même. Et ne voit-on pas, dans nos pays mêmes, un morcellement semblable, quoique moins radical, du Dieu officiel de la théologie en une multitude de personnages locaux ou généraux, dont les chapelles entourent le maître-autel dans nos églises, et dont les images et les statues sont invoquées et baisées avec ferveur ? Les prières et les vœux qu'on leur adresse, les offrandes qu'on leur consacre ont, dans la conscience populaire de nos villes et de nos campagnes, une efficacité qui s'attache directement à leur volonté personnelle et à leur pouvoir propre. La conciliation s'est

faite par l'anthropomorphisme : ces divinités sont des puissances très grandes ; elles ne sont pas infinies et par suite exclusives, et chacune a d'une façon prédominante sa spécialité.

Quant à la conciliation philosophique, elle était aisée pour des Dieux dont l'origine, la nature et la multiplicité même n'étaient fixées dans aucune révélation, ni aucun dogme impératifs. Elle se faisait par l'évhémérisme ou par le système de l'allégorie et du symbolisme, dans les fables ou les mythes gracieux des poètes et les pensées des philosophes ; la conscience religieuse ne pouvait rencontrer dans la Grèce antique les obstacles que lui oppose aujourd'hui une religion dont les concepts ont été révélés et ne peuvent admettre aucune évolution.

Nous n'avons l'écho, à Milet, avant le triomphe du christianisme, d'aucune lutte ni d'aucune querelle violente.[1] Les dieux importés, plus barbares ou plus exclusifs, dieux phrygiens, dieux égyptiens, dieux syriens, dieu juif, se sont plus ou moins hellénisés, adoucis et humanisés. Jamais la religion grecque n'a connu le fanatisme dur et

[1] L'historien Josèphe mentionne seulement entre l'assemblée de Milet et les Juifs établis dans la ville un débat, qui fut porté devant le proconsul au 1er siècle de notre ère. (Cité par Haussoullier, Etudes sur l'histoire de Milet, etc., p. 257). Comment s'étonner que Iahveh se soit rendu insupportable !

haineux, dont d'autres temps et d'autres lieux ont été ensanglantés.

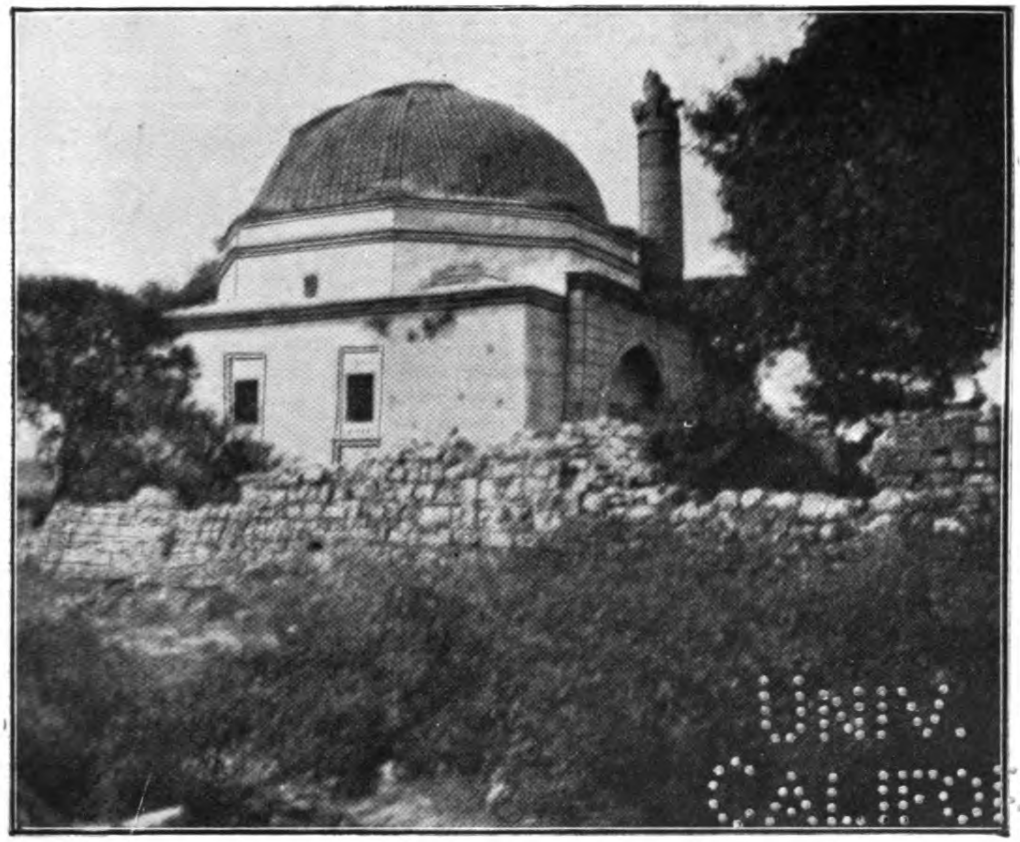
St Paul y a laissé un très beau et très apaisant souvenir. Oh ! ce n'est pas qu'il ait participé de la tolérance et du rayonnement de ces dieux, "les plus beaux que les hommes aient jamais rêvés." [1] Lorsque, dans la sérénité et la pureté des nuits ioniennes, la nef, qui l'amenait, voguait d'Assos au Cap Mycale, [2] il n'entendait pas les appels des dauphins d'Apollon répondant aux murmures des Océanides, et, lorsque l'aurore argentait devant lui les cimes du Latmos, Aphrodite ne surgissait pas pour lui des brumes douces du matin. Chios, Clazomène, Colophon, Ephèse, Samos, Milet n'évoquaient pas devant ses yeux les conquêtes les plus sublimes et les plus définitives de l'esprit de l'homme, ni Mycale le triomphe glorieux de la civilisation sur la barbarie, ni Ladé, devant Milet, la lamentable catastrophe qui arrachait des larmes aux contemporains de Périclès. Un sombre Dieu le possédait, ennemi du monde sensible, de l'harmonie des images et des hardiesses de la pensée. Et cependant son cœur tout gonflé de la haine des cultes idolâtres, s'apaisait, s'ouvrait, s'attendrissait dans la douceur des choses; l'accueil

[1] Loisy, à son cours du collège de France.

[2] Actes des Ap., XX, 13-16.

qu'il fit, à Milet, aux Ephésiens accourus à son appel au retour de son dernier voyage, les paroles qu'il prononça dans un suprême adieu, sont une des plus belles pages que nous aient laissées les Actes des Apôtres. Aucune paraphrase n'en pourrait rendre la belle simplicité émue et émouvante :

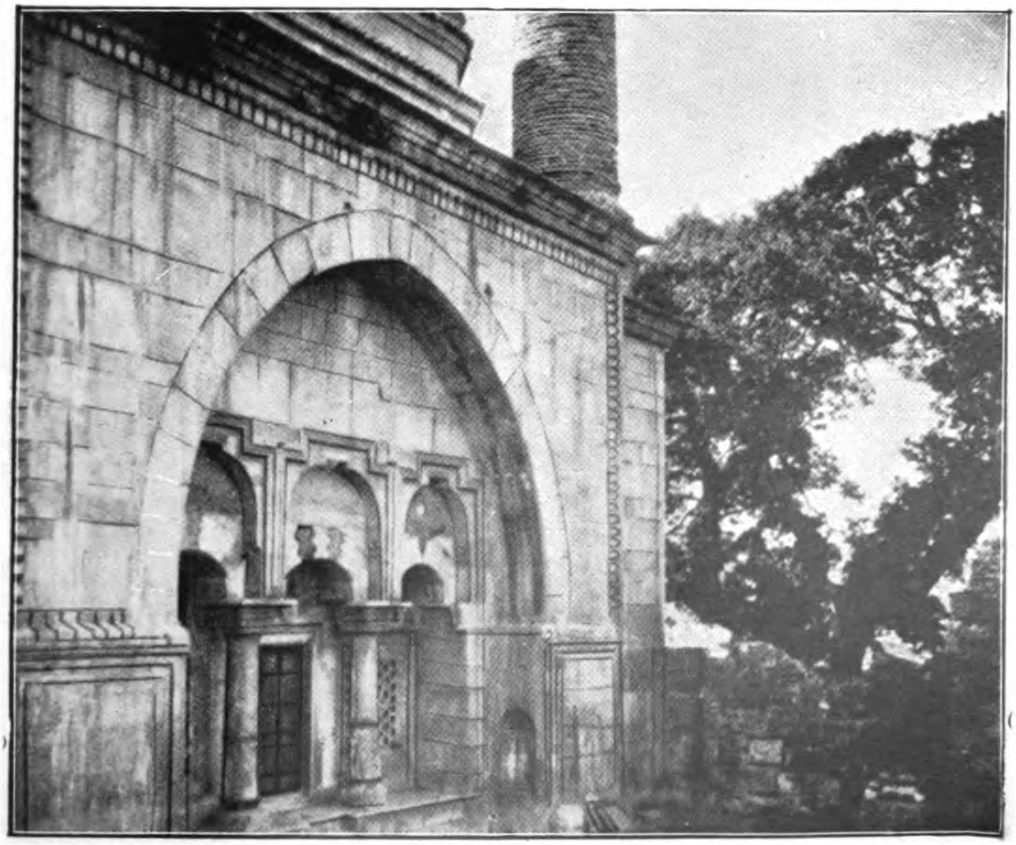
Paul se hâtait, afin de se trouver à Jérusalem le jour de la Pentecôte. De Milet il envoya chercher les anciens de l'Eglise. Lorsqu'ils furent arrivés il leur dit : " Vous savez de quelle manière " depuis le premier jour où je suis entré en Asie, " je me suis conduit avec vous, servant le Seigneur " en toute humilité, avec larmes, et au milieu des " épreuves que me suscitaient les embûches des " Juifs... Et voici que maintenant, lié par l'Esprit je " vais à Jérusalem, ne sachant pas ce qui m'arri- " vera ; seulement de ville en ville, l'Esprit Saint " m'avertit que des liens et des tribulations m'at- " tendent. Mais je n'en tiens nul compte et je ne " fais pour moi-même aucun cas de ma vie, " pourvu que j'accomplisse ma course avec joie... " Je sais que vous ne verrez plus mon visage... " C'est pourquoi je vous déclare aujourd'hui que " je suis pur du sang de vous tous... Je n'ai désiré " ni l'argent, ni l'or, ni les vêtements de personne; " vous savez vous-mêmes que ces mains ont



UNIV. OF CALIFORNIA

34. MILET. LA MOSQUÉE.

(*voir p. 195.*)



35. MILET. FACADE DE LA MOSQUÉE.

(*voir p. 195.*)

« pourvu à mes besoins et à ceux des personnes « qui étaient avec moi. Je vous ai montré de toutes « manières que c'est en travaillant ainsi qu'il faut « soutenir les faibles, et se rappeler les paroles du « Seigneur qui a dit lui-même : il y a plus de bon- « heur à donner qu'à recevoir. »

« Après avoir ainsi parlé, il se mit à genoux, et « il pria avec eux tous. Et tous fondirent en larmes, « et, se jetant au cou de Paul, ils l'embrassèrent, « affligés sourtout de ce qu'il avait dit qu'ils ne « verraient plus son visage. Et ils l'accompagnè- « rent jusqu'au navire. [1] »

Quand Paul s'embarqua, Milet n'avait rien perdu de sa position sur la mer, à la fin du siècle elle n'aurait été d'après Pline qu'à 10 stades (environ 3700m)[2] de l'embouchure du Méandre; à l'époque de Pausanias (173 apr. J. C.) tout l'espace entre Priène et Milet était rempli par les alluvions, mais un chenal était encore ouvert entre Milet et cette nouvelle plaine. L'ensablement complet fut plus tardif qu'à Ephèse, en raison de l'énormité du golfe qu'eut à combler le fleuve ; le phénomène est identique, mais ses proportions sont beaucoup plus

[1] Actes XX, 16 à la fin.

[2] Le stade alexandrin et romain est de 184m 8375 Dict. des Ant. grec. et rom. S. V. Stadium, p. 1456.

considérables.[1] Si l'on adopte les calculs de E. Rayet, l'immense vague de sable de près de quinze kilomètres de largeur aurait avancé d'abord à la vitesse de 1200^{m} par siècle, puis de 600 mètres en moyenne, à mesure que l'espace à remplir s'élargissait, et ce serait au IVe siècle après notre ère qu'il faudrait placer l'ensablement total des ports de Milet.[2] Le travail continue de nos jours ; il prolonge dans la mer un long promontoire de boue qu'entourent des marécages et qui a déjà plusieurs kilomètres de longueur ; il ne reste du Golfe Latmique qu'un grand lac, dont le bord occidental est à dix-huit kilomètres de la côte, à peu près exactement le double de la distance qui sépare Palatia de la mer.

Isolée de la mer, dévastée en 178 par un grand tremblement de terre, ayant perdu l'énergie nécessaire pour poursuivre sa longue carrière, dont les débuts si éclatants semblent l'avoir épuisée, l'histoire de Milet est sous les empereurs byzantins et les Turcs celle d'une longue décadence. Au temps byzantins a été construit le castel en ruine au dessus du théâtre et une grande basilique dont les restes ont été récemment découverts par

[1] Voir planches V et VI, en fin du volume.

[2] O. Rayet, Milet et le Golfe Latmique, pp. 31, 32, d'après Tchihatchef, Asie Min^{re}, Géologie, ch. III, p. 438-440. Voir E. Reclus, N^{lle} Geogr. univ., t. IX, p. 515.

M. Wiegand,[1] avec de beaux pavements historiés, décorés d'animaux et de motifs géométriques ; elle est de style alexandrin, pénétré d'orientalisme, et offre un intermédiaire intéressant entre les premières basiliques chrétiennes orientales et Ste Sophie de Constantinople à laquelle elle est antérieure. Du début de l'époque ottomane est la belle mosquée en ruines qui repose dans l'ombre douce de grands arbres à l'est du village ; elle n'est plus visitée que par les cigognes, qui, en hiver, y font leurs nids. Elle est de la fin du XVe ou du commencement du XVIe. Sa coupole n'a pas l'élancement et la hardiesse de celle d'Ephèse, mais sa décoration est plus sobre et plus pure. Avec ses fenêtres ornées de dentelures, sans stalactites, son beau revêtement de marbre, son remarquable portail où se superposent au dessus de colonettes sculptées des voûtes en anse de panier, de marbre noir et blanc, encadrées par une vaste ogive, elle me parait trahir plus que celle d'Ephèse, l'influence byzantine.[2] C'est le

[1] Wiegand, loc. citat., Sechster Bericht, p. 29-32.

[2] Voir photographies nos 34 et 35 pp. 192-193.

J'ai été surpris de n'en trouver aucune mention dans le Manuel d'Art Musulman de Saladin (Picard 1907), qui consacre cependant un chapitre à l'architecture musulmane en Asie Mineure ; celle d'Ephèse n'est mentionnée que dans une note d'une ligne, p. 496, n. 2.

dernier charme de Milet qui se défait devant nos yeux. Dans l'ombre bienfaisante de son petit cimetière, où croissent de longues herbes sauvages, on goûte la paix du silence et la suavité d'une grâce qui meurt doucement.

Là bas, sur les ruines figées dans la boue, que l'eau recouvre tous les hivers, c'est la mort définitive.

Le Méandre dans ses embrassements a entraîné Perséphone dans le Hadès, et aucun dieu nouveau n'est venu l'en ravir ; elle a entraîné avec elle sous la terre toute la joie et tous les sourires, et c'est parmi les asphodèles de la demeure des morts que Milet mène aujourd'hui la vie des ombres.

...Aux tombes des héros creusés dans le roc de la colline, j'ai versé comme il convient, dans les cylindres verticaux de terre cuite enfoncés dans le sol et placés pour cet usage devant l'entrée des caveaux,[1] la libation sans vin du culte chthonique. Les Innombrables, que pendant tant de siècles a délaissés le cœur des hommes, réclament des souvenirs du monde des vivants... Il m'a semblé qu'une brise légère, s'élevant parmi la désolation et les miasmes fiévreux, répondait à ma pensée.

[1] Voir sur ces vestiges intéressants du culte des morts à Milet : Wiegand, 6ter Bericht etc., p. 27 et fig. 11.

Quand les morts auront été justement apaisés, le vent frais nettoiera la lagune ; Perséphone remontra de chez son époux, le grain pourpre de grenade à la main, et un grand printemps nouveau, riche de tant de passé, refleurira sur la terre ionienne !

remplit les yeux de sa clarté ; à droite s'estompent le cap Mycale, Samos, le delta du Méandre, à gauche la longue presqu'île aiguë d'Halicarnasse profile la ligne de ses sommets, en face scintille l'horizon lumineux, parsemé d'îles embrumées, les Sporades asiatiques. On suit les ondulations du plateau aride et tondu, couvert de buissons bas qu'entrecoupent de distance en distance de petits vallons. C'est la pierreuse Carie, dont l'aspect rude contraste avec l'abondante Lydie ; on se sent dans la nature plus primitive, rocheuse et marine, plus vierge de l'œuvre des hommes. De la baie de Kouvella, l'ancien port de Panormos, où à l'époque classique les Milésiens abordaient pour se rendre à Didymes par la voie sacrée des Branchides, on monte sur le dos du dernier plateau, où, dans la bourgade d'Hiéronda, se dressent les hautes colonnes du temple d'Apollon; dans l'immensité, l'horizon lointain tout autour se développe : du Mycale au Latmos, des bois sombres du Grion à Halicarnasse, et de là, par les îlots rocheux et déchiquetés de Léros, Patmos, et Calymnos, il se referme sur la masse grise de Samos.

« Le sanctuaire d'Apollon à Didymes et son « oracle sont plus anciens que l'immigration « ionienne. » Ce texte de Pausanias est formel,[1]

[1] Paus. VII, 2, 6.

36. LE DIDYMEION. EMPLACEMENT DE L'AVENUE DES BRANCHIDES.

(*voir pp. 160, 204.*)

et le fait que l'autel primitif du dieu était fait du sang des victimes[1] témoigne de sa très haute antiquité. Hérodote nous dit que l'oracle était très ancien et consulté par les Eoliens aussi bien que par les Ioniens.[2] D'après Callimaque, c'est Artémis que Nélée, le fondateur de la Milet ionienne, amena avec lui[3] et le dieu de la confédération ionienne n'était pas Apollon mais Poseidon. Un autre fait significatif est que la tombe de Nélée n'était pas à Didymes[4] et que son autel s'élevait au cap Poseidon.[5] Ce faisceau d'indications confirme l'allégation de Pausanias.

Mais d'où venait Apollon ? Les textes ne nous fournissent aucune certitude. Toutes les légendes qui font dériver l'ancêtre de la famille prophétique des Branchides de Delphes[6] ne prouvent aucunement l'origine Pythienne du sanctuaire et sont contredites à cet égard par l'affirmation positive de Pausanias. L'autel primitif dont parle cet auteur, aurait été consacré au Thébain Héraklès et des légendes Cadméennes se mêlent en effet, à Didymes comme à Klaros, (où s'élevait un autre sanctuaire

[1] Ibid. V, 13, 11.
[2] Herod. I, 157.
[3] Cité ci-dessus, p. 151, note 2.
[4] Paus. VII, 2, 6.
[5] Strabon, XIV, 1, 13.
[6] Konon Narrat. 33, 44.

célèbre aussi par les œuvres d'art qui le décoraient. Nous avons parlé des tombeaux et des statues qui bordaient l'avenue des Branchides;[1] dans la cella du temple fut placée à la fin du VIe siècle une colossale statue en bronze éginétique, œuvre du fameux sculpteur Kanakhos de Sicyone. Tout cela fut pillé, incendié lors des ravages que firent les Perses sur le territoire de Milet après la défaite de Ladé.[2] La statue de Kanakhos fut emportée à Ecbatane. Les Branchides qui avaient fait tous leurs efforts pour empêcher la révolte des Milésiens contre leurs maîtres furent transportés en Bactriane, où Alexandre aurait plus tard massacré leurs descendants, comme fils de traîtres et de suppôts du Mède.[3] Les fouilles en cours nous réservent sans doute sur toute cette histoire d'intéressantes surprises.

L'oracle était établi sur une fissure de rocher où coulait une source,[4] qui ne manquait pas d'être entourée de merveilleux, car elle aurait jailli au promontoire de Mycale et, passant sous le golfe de Milet, aurait réapparu au port de

[1] Voir ci-dessus p. 160 et photographie n° 36, pp 200-201.

[2] Herod. VI, 19, 20. Strabon XIV, 1, 5, dit qu'elle le fut par Xerxès après Mycale quand les Milésiens se tournèrent contre les Perses. Nous nous en tenons à l'affirmation d'Hérodote.

[3] Strabon XI, 11, 4 ; XIV, 1, 5; Plutarque, De Ser. n. vind. 12.

[4] Jamblique de Myst. 3, 11.

Panormos.[1] Après le désastre de Ladé elle tarit, le dieu déserta les lieux souillés et la fontaine fatidique ne reparut qu'au temps d'Alexandre, quand la ville fut rendue à la paix et à la liberté.[2]

"La reconstruction du Didymeion a été la "grande œuvre de la démocratie Milésienne ou, "pour être plus exact, la grande pensée du régime "nouveau."[3] Elle fut commencée en 333 par Pæonios d'Ephèse et Daphnis de Milet, elle se poursuivit pendant tout le IIIe et la moitié du IIe siècle ; puis, après une interruption de près de cent ans, alors que Milet avait perdu sa liberté, elle fut reprise en 50 avant notre ère après un pillage et un incendie de pirates ; Caligula, vers l'an 40 après J. C., en ordonna l'achèvement, et à sa mort, l'année suivante, les travaux cessèrent pour toujours. Le temple, conçu sur un plan trop vaste pour les moyens dont disposait la ville, ne fut jamais achevé.

Le seul voyageur dont nous sachions qu'il l'ait vu debout est un Italien : Cyriaque d'Ancône, qui vint à Didyme au début du XVe siècle. Une série de tremblements de terre, l'incurie des populations

[1] Paus. V, 7, 5.

[2] Strabon XVII, 1, 43.

[3] Haussoullier, Etudes, etc. p. 4.

qui construisirent leurs masures et leur moulin sur ses décombres, le dévastèrent dans la suite. Les premières études furent l'œuvre des Anglais : Wood (1750), Chandler (1755), Gell (1812) et Ch. Th. Newton (1857-1858), qui rapporta au British Museum les statues de la Voie Sacrée. Les français y passèrent dès le XVIIe siècle avec Spon, puis de Tournefort au XVIIIe, Ch. Texier en 1835. Les premières fouilles sont dues à O. Rayet et Alb. Thomas, chargés en 1873 par M.M. Gust. et Edm. de Rothschild d'une exploration archéologique dans la vallée du Méandre ; leurs travaux s'étendirent à toute la région, conquérant pour l'archéologie française les domaines de Tralles, Magnésie du Méandre, Priène, Milet, Didymes, Héraclée du Latmos ; ils remplirent la salle de Milet et celle de Magnésie du Méandre, au Musée du Louvre, des fragments de sculpture et d'architecture qu'ils rapportèrent de leurs laborieuses et très dures campagnes. A la suite des négociations entreprises entre M. Paul Cambon et la Sublime Porte, le Ministère de l'Instruction publique chargea M.M. Haussoullier et Pontrémoli de reprendre les travaux, qui furent poursuivis en 1895-1896 et dont les résultats ont été publiés par eux en 1903.[1] Ils furent brusquement inter-

[1] E. Pontrémoli et B. Haussoullier. Didymes. (Leroux 1903).

rompus, et les Musées royaux de Berlin s'empressèrent de confier le déblaiement définitif du temple et des ruines de Milet, à M. Wiegand, l'éminent archéologue à qui nous devons Priène et qui se mit à l'œuvre dès 1899. Tout ce vaste domaine, où la France s'était acquis tant de droits, est totalement abandonné par elle ; il n'existe aucun chantier de fouilles françaises sur le continent de la Turquie d'Asie.[1] Nous est-il permis d'élever une protestation et de déplorer ce désintéressement ? L'Asie Mineure est assez riche en souvenirs pour que notre belle Ecole d'Athènes, qui a fait renaître, avec une méthode et une précision remarquables, le grand sanctuaire Delphien et la vaste cité Délienne, renoue, il en est temps encore, les traditions de l'archéologie française dans l'Asie hellénique.

J'ai visité le temple en Septembre dernier.[2] M. Wiegand à qui je suis heureux d'exprimer ici mes remerciments pour son accueil si affable, m'excusera, je pense, de dire ce que j'ai vu, dans la pensée de faire connaître en France ses beaux travaux récents, sans attendre les comptes-rendus de ses fouilles ; suivant son désir, je tiens en ré-

[1] Les fouilles de Samos ont également été abandonnées par la France.

[2] 15 Septembre 1910.

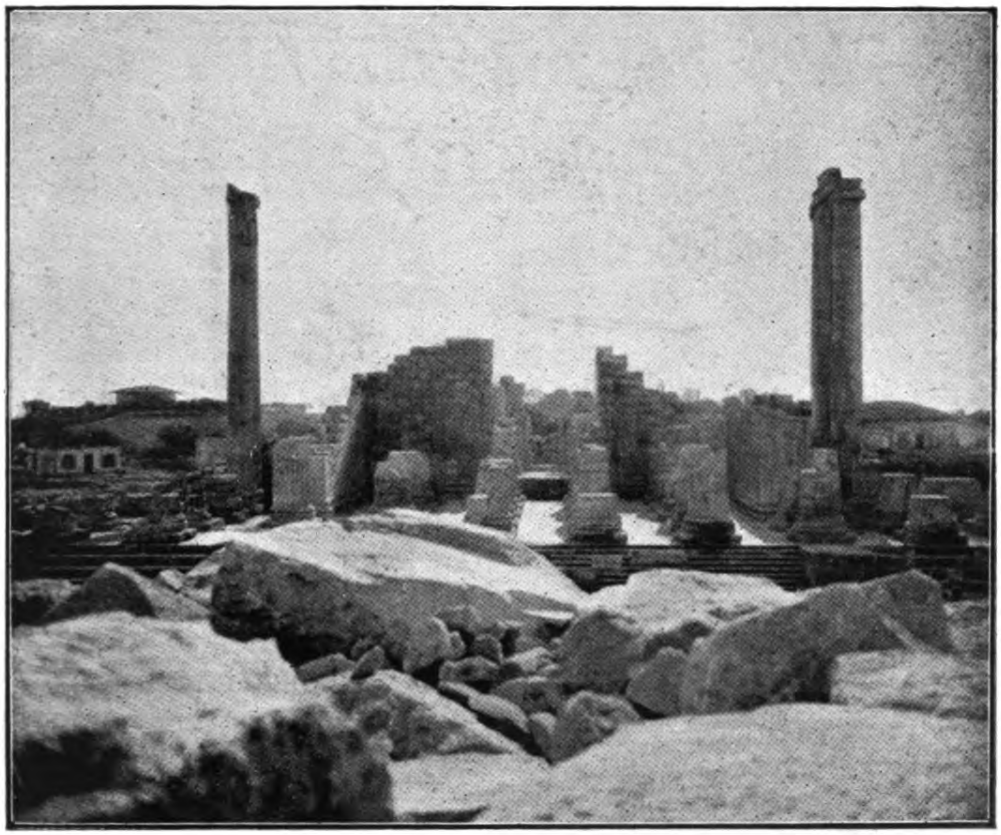
serve les photographies détaillées que j'ai prises, pour m'en tenir aux vues d'ensemble.[1]

Le Didymeion a des dimensions comparables à celles de l'Héraion de Samos (VIe siècle, avant J. C.), de l'Artémision d'Ephèse (IVe siècle) et de l'Olympiéion d'Athènes (IIe siècle)[2], 109^m de long sur 50 de large, ses colonnes atteignent 17^m55. C'est, pour employer les abréviations en usage, un temple ionique diptère, décastyle, c'est-à-dire qu'il est entouré d'un double péristyle, avec dix colonnes sur chacune des deux façades. Il est établi sur un haut soubassement de sept marches. A l'entrée de de l'est, la seule qui soit actuellement dégagée, les degrés du soubassement sont interrompus par deux gros pylônes inachevés, qui étaient destinés sans doute à porter de grands monuments sculptés; ces deux pylônes encadrent un escalier de treize marches, qui a toute la largeur de la cella et qui rendait l'accès plus facile. Quant aux colonnes de la façade, de même que les architectes d'Ephèse en avaient rompu la monotonie en les faisant reposer

[1] Voir photographie n° 37 pp. 200-201, et photographies n°s 38 et 39, pp. 208-209. Voir aussi planche VIII, en fin du volume.

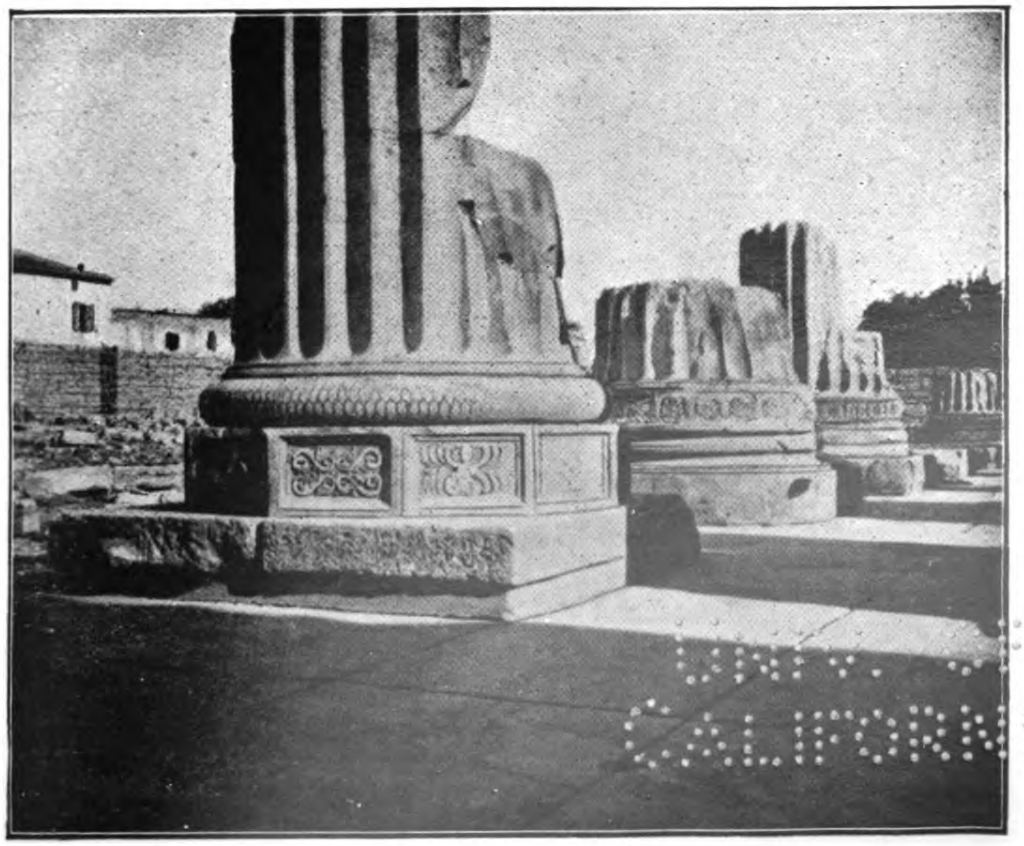
[2] Voici leurs dimensions respectives d'après Haussoullier :

Héraion : 109^m15 × 54^m575
Didymeion : 107^m56 × 49^m855
Artémision : 104^m33 × 49^m855
Olympieion : 107^m75 × 41^m10.



38. LE DIDYMEION. VUE D'ENSEMBLE PRISE DE L'EST.

(*voir pp. 205-214.*)



39. LE DIDYMEION. BASES DE COLONNES.

(*voir p. 208-209.*)

sur des bases sculptées en relief, ceux de Didymes ont fait alterner chacune de leurs bases suivant des formes et des motifs divers d'ornementation, qui se répètent symétriquement. Chacune repose sur un rectangle de marbre ; les deux bases du milieu sont à bandeau droit orné de palmettes sur une double scotie; de chaque côté symétriquement sont des bases formées d'un tore orné de feuilles de laurier et reposant sur un tronc de dodécagone décoré de sculptures en relief ; puis viennent des bases pourvues d'une riche décoration florale, et des bases à bandeau droit orné d'une grecque et surmonté d'un tore à palmettes ; les colonnes d'angle sont à base ordinaire, ménageant la transition avec les longs côtés.[1] Les chapitaux, par une disposition tout à fait originale et nouvelle, étaient ornés de bustes en haut relief de dieux Olympiens surgissant des volutes, du côté de la façade. Leur style mouvementé et largement traité rappelle les sculptures de l'Ecole de Pergame. Au dessus de l'architrave à trois bandes, la frise était décorée d'énormes têtes de Méduses ailées, d'un style assez négligé et qui doit appartenir à la dernière période de la construction, alternant avec des rinceaux de dimensions colossales. Les colonnes des longs côtés portaient des chapitaux ioniques de forme ordi-

[1] Voir photographie n° 39, pp. 208-209.

naire et d'un beau dessin, trois d'entre elles seulement sont encore debout, dont deux complètement achevées et surmontées d'un morceau d'architrave, l'autre non cannelée.

Derrière la deuxième rangée des colonnes de la façade, dont trois bases seulement avaient été dégagées par Haussoullier, on pénètre dans le pronaos, qu'a complètement mis à jour M. Wiegand. Il est limité par les murs de la cella et contient trois rangées de quatre colonnes du type ordinaire sur base à tore et à scoties. Les murs de la cella se terminent en avant par des pilastres, richement décorés à la base par un bandeau de volutes et un bandeau de feuilles de laurier disposées horizontalement, et au sommet par de magnifiques chapitaux de pilastre [1] ; ce système de décoration se poursuit sur les murs intérieurs et le mur de fond et son état de conservation est tel qu'on le dirait fraîchement sculpté d'hier.

Ici commencent des découvertes plus importantes et imprévues. Une grande porte [2] de six mètres environ de largeur ouvre du pronaos

[1] Voir au Musée du Louvre, Salle de Milet : deux bases de colonnes de la façade, deux chapiteaux de pilastre et un moulage, un grand chapiteau d'ante, trois demi-chapiteaux de pilastre etc... rapportés par Rayet. Catalog. 1896 n°s 2764-2786.

[2] Voir pour toute cette description photographie n^{0} 38, pp. 208-209 et la planche VIII, en fin du volume.

sur la cella proprement dite, le seuil en est à $1^{m}50$ environ au dessus du sol et aucune trace d'escalier ne révèle qu'il y ait eu de communication par cette porte entre ces deux parties de l'édifice. Mais de chaque côté de la porte, en a et b sur mon croquis (plan n° 8), s'ouvrent deux rampes voutées en berceau de un mètre de large environ et qui plongent parallèlement au mur de la cella vers l'intérieur du temple, en formant une pente assez fortement inclinée vers le bas ; chacune des portes de ces couloirs, qui ont été dégagés sur une vingtaine de mètres de longueur, sont surmontées d'un plafond à caissons. On n'accédait donc pas directement du pronaos dans la première chambre de la cella et le public pénétrait probablement dans l'adyton, où le prêtre rendait l'oracle, par les couloirs plongeants.[1] La plinthe, au dessus de laquelle s'ouvre la porte, est ornée d'une seule rangée de feuilles de lauriers faisant suite à la rangée de volutes du pourtour, les chambranles de la porte sont décorés de goutelettes, de cœurs et de palmettes. Les dispositions prévues pour l'entrée par Rayet et Haussoullier sont donc à modifier.

Elles le sont également pour la première chambre de la cella, que M. Wiegand a complètement déga-

[1] Voir la coupe donnée planche VIII, en fin du volume.

gée à l'heure actuelle ; sa toiture était soutenue en effet par deux colonnes ioniques placées au centre. C'est une grande salle rectangulaire ouvrant par trois portes sur la partie centrale de la cella où l'on descendait par des marches, dont les premiers degrés seulement ont été mis à jour. De chaque côté de cette chambre une porte donne sur un couloir, d'où l'on montait par des escaliers à l'étage supérieur ; le plafond du couloir et de l'escalier du sud est formé de caissons ornés de grecques, dont les couleurs bleues et rouges sont encore très visibles, vingt marches sont conservées de ce côté ; au nord le plafond est effondré et huit marches seulement sont en place.

Voilà l'essentiel de ce que l'on sait aujourd'hui du sanctuaire. Outre quelques colonnes engagées qu'on aperçoit à l'intérieur de la cella et quelques marches dégagées sur la façade de l'ouest, le reste n'est que conjecture. Le croquis de la planche VIII [1] est établi d'après le plan de Thomas paru dans l'Histoire des Grecs de Duruy et rectifié d'après mes notes prises sur place; tout ce qui est sous la partie hachurée est hypothétique. Ce qui reste à exécuter pour dégager complètement le temple est considérable : la cella est en effet enfouie sous une masse énorme de terre et des blocs gigantesque de

[1] En fin du volume.

marbre ; mais ce n'est guère qu'une question de temps et de main-d'œuvre.

Ce qui est à jour à l'heure actuelle permet d'apprécier la conception et l'originalité des architectes milésiens. C'est, après les deux temples de l'Acropole d'Athènes, qui ne lui sont pas comparables, le seul grand temple ionique dont l'état de conservation soit à ce point complet. Ceux d'Ephèse, de Priène, de Magnésie du Méandre en sont réduits aux soubassements et aux fragments conservés dans nos musées; à Sardes, où les Américains viennent de commencer des fouilles, deux colonnes seulement émergent de terre; les colonnes d'Aphrodisias sont plus nombreuses, mais la cella est rasée au niveau du sol ; à Samos où, après Humann, la France avait également, en 1880, commencé des fouilles, reprises par la Société archéologique d'Athènes en 1902, quelques colonnes sont seulement debout ; le petit temple d'Azani près de Kutayia ne peut, en raison de ses petites dimensions, entrer en comparaison. Le temple de Didymes, quoique d'époque tardive, a donc une importance de premier ordre dans l'histoire de l'architecture ionique. Contrairement à ce qu'on avait pensé, les architectes de Didymes ne se sont pas contentés d'imiter l'œuvre de Pythios à Priène, dont on avait longtemps cru que le temple était le

modèle, le canon, dont l'Asie s'était inspirée pendant plus d'un siècle ; ils ont innové et ils ont heureusement adapté leur style aux conditions du lieu et aux vastes proportions de leur projet. Alors que la source prophétique se dérobait dans un vallonnement creux, ils ont surélevé le temple à une grande hauteur, afin qu'il dominât et fût aperçu au loin de toutes parts, de terre et de mer. Pour obvier à l'impression de froideur et de monotonie que risquait de produire un édifice d'une si colossale dimension, ils ont imaginé des motifs nouveaux et variés de décoration qui, par leurs proportions, ne nuisent pas à l'ensemble ; ils les ont traités, du moins pendant la période hellénistique, avec goût, avec soin et avec sobriété. Les Romains n'ont rien conçu ni exécuté de semblable.[1]

Mais ce qui nous intéresse au moins autant c'est la vie même du sanctuaire.

Un premier caractère assez particulier est le mélange incessant qui s'y produisit de la piété des fidèles avec l'activité des travaux. C'est au milieu des chantiers de construction, du mouvement et

[1] En dehors des ouvrages de Rayet et de Haussoullier cités plus haut, voir sur l'architecture du Didymeion : O. Rayet, Le Temple d'Apollon Didyméen, Extrait de la Gazette des Beaux-Arts, Avril-Sept. 1876 (Impr. Jules Cleye). Haussoullier, Fouilles de Didymes dans Rev. de l'Art l'ancien et moderne, 1897, p. 391 et suivantes.

du bruit des ouvriers que pendant quatre siècles le dieu reçut les offrandes, les prières et rendit ses oracles. Des rois, Séleucides et Ptolémées, des Empereurs romains, des cités, Cyzique, Ilion, Myrina, Clazomène, Erythrée, Chios, Rhodes, Chalcis, Mégalopolis, j'en passe, des fonctionnaires, des particuliers vinrent le consulter et lui témoigner par des dons leur dévotion et leur reconnaissance. Mais les offrandes "sont assez pauvres et banales"[1] : quelques rares objets en or, des phiales d'argent, des lampes de bronze, des provisions de parfums, des envois d'argent et de matières pour les travaux.[2] Des fêtes, des jeux y sont célébrés, mais la vie, qui avait paru reprendre un certain regain, au IVe et au IIIe siècle, semble s'affaiblir peu à peu. Elle fut cependant assez animée encore pour qu'à la fin du premier siècle de notre ère l'empereur Trajan ait jugé " nécessaire au culte d'Apollon Didyméen " et utile aux Milésiens "[3] la construction d'une route de terre entre le sanctuaire et la ville. Hadrien la parcourut, puis Julien qui s'y fit désigner par le sort comme prophète. Mais son effort fut vain pour restaurer un culte dont la vie se retirait graduellement ; " le Didymeon fut en quelque

[1] Haussoullier Et., etc., p. 235.

[2] Haussoullier Et., etc., p. 193-245.

[3] D'après une inscription, ibid., p. 154 et p. 281.

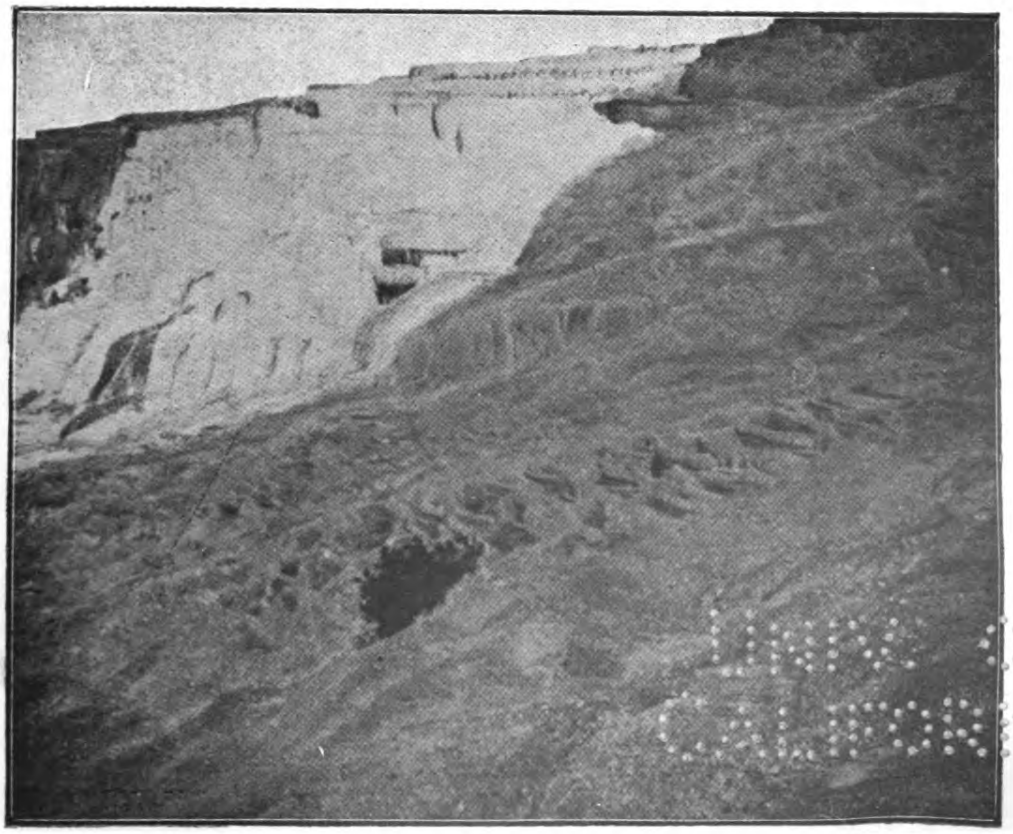
« sorte désaffecté morceau par morceau et mourut « au culte païen membre par membre.» [1]

En somme l'oracle, comme la ville, ne reconquit jamais sa gloire première. Son prestige fut éclipsé par celui de Delphes et n'exerça jamais, après sa destruction de 494, une influence comparable à celle du grand sanctuaire phocidien. L'effort de Milet avait été courageux, mais disproportionné à la force dont elle disposait.

Un dernier caractère nous retiendra : la nature même du service religieux qui s'y accomplissait. C'était essentiellement la divination. On sait qu'elle s'exerçait dans l'antiquité de deux façons. L'une était un procédé en quelque sorte scientifique : l'observation ou l'expérimentation de certains phénomènes et leur explication. A Dodone le bruit du vent qui passait dans les chênes était interprété par un collège de prêtres ; l'oracle de Zeus Ammon se manifestait par les mouvements d'une statue articulée qui était promenée en grande pompe ; à Olympie la divination consistait dans l'examen des entrailles des victimes, dans les immolations. Il en était tout autrement à Delphes, à Argos, à Claros, à Didymes. L'examen des signes jouait sans doute un rôle dans les sacrifices, mais c'était un rôle accessoire, la pensée et l'action du dieu se révélait

[1] Ibid., p. 290.

40. UN BAZAR TURC. (AÏDIN.)



41. HIÉRAPOLIS. LES CASCADES PETRIFIÉES.

THE UNIVERSITY OF MANCHESTER LIBRARY

essentiellement par l'inspiration directe d'un prêtre ou d'une prêtresse. Sa volonté n'était pas cherchée dans des signes extérieurs, mais dans les paroles confuses, les mots sans suite qu'exhalaient les prophètes en extase. Cet état de possession était provoqué par divers moyens : le prêtre ou la prêtresse mâchaient des feuilles de laurier, buvaient de l'eau sacrée, montaient sur un trépied et, enivrés par les vapeurs qui sortaient de la crevasse souterraine, étaient transportés d'enthousiasme, saisis par la divinité, suivant une forte expression "enceints" du dieu. Les devins d'Homère comme Tirésias Kalkhas, Cassandre peuvent être intérieurement illuminés par le sentiment d'une participation divine, mais ils savent toujours ce qu'ils disent, ils ne perdent pas le sens; on ne les voit jamais haletants, l'écume aux lèvres, inconscients de ce qui les entoure. L'expérience n'était même pas toujours sans danger : Plutarque nous raconte d'une Pythie de Delphes " qu'elle était comme un " vaisseau désemparé et incapable de supporter " la mer. Complètement hors d'elle-même elle " s'élança vers l'issue, en poussant un cri terrible " et se précipita sur le sol... On la releva, elle avait repris sa raison; mais elle mourut au bout " de peu de jours. " [1]

[1] Plut. Def. orac, 51.

C'est cette divination par enthousiasme, par possession divine, qui se pratiquait au Didymeion. L'eau de la source sacrée était le véhicule de la participation à la divinité dans la personne de prêtres appartenant autrefois à la famille des Branchides, plus tard, aux temps helléniques, peut-être à une autre famille, celle des Euaggeloi.[1] Il semble certain qu'à l'inverse de Delphes le prophète était d'abord un homme, mais il est possible que le caractère extatique allant s'accroissant, avec le développement des cultes mystiques de l'époque, les fonctions aient été confiées dans les derniers temps à une prêtresse.[2]

Une fois introduits dans l'adyton, leur question posée, les fidèles se retiraient, sans doute dans la première chambre qui a été mise à jour dans la cella, d'où ils pouvaient peut-être apercevoir le prophète, entendaient les sons plus ou moins inarticulés qu'il proférait, et des prêtres spéciaux, attachés au sanctuaire, les recueillaient et les interprétaient pour eux.

Nous n'avons pas à rechercher ici quelle était l'origine de cette forme mystique du sentiment religieux hellène et quel était son rapport historique avec la divination par les signes. L'oracle de

[1] Konon Narr. 44.

[2] Jamblique de Myst. 3, 11.

Didymes, dont les origines sont assez obscures, ne nous apporte pas de lumière sur ce point. Il nous suffit de constater que cette sorte de sentiment existait en Ionie et dès une époque très reculée. Plus encore, nous la trouvons au cœur même du plus élevé et du plus pur des cultes Olympiens, le culte du Dieu en qui la conscience la plus haute de l'Hellénisme a incarné toute sa vie artistique et intellectuelle.

Ce que nous avons dit de l'intelligence instinctive, de la clarté du génie ionien et de son rôle décisif dans la création des sciences exactes ne doit pas en effet faire illusion et laisser croire que les formes mystiques du sentiment religieux lui aient été complètement étrangères à l'époque du pur hellénisme.

Dans l'esprit primitif la limite n'existe pas entre ce qui est le propre de l'homme et celui des forces mystérieuses parmi lesquelles il agit. Cette confusion n'est pas tout-à-fait absente de la conscience populaire hellénique. Mais, dans le plus grand nombre de cas, elle a compris, par un effort d'intelligence dont étaient bien loin les peuples contemporains, que ces limites existent et que les rites, les cérémonies, conservés dans la piété traditionnelle, n'avaient pas d'effet direct sur les choses et les hommes, et elle a dû imaginer, pour s'expliquer ces survivances ancestrales, des contes

et des mythes, dont les faits très anciens étaient censés commémorés par le culte. Cependant, devant les cas étranges que présentent certains états pathologiques comme la possession de la Pythie, rien n'était plus naturel et parfaitement logique, à ce niveau de l'intelligence, que d'admettre une présence divine.

Il ne faudrait pas croire non plus que la philosophie ionienne, parce que scientifique, ait été athée et opposée à un certain mysticisme. Elle n'éprouvait pas le besoin de l'être, parce que la religion hellénique, dans l'absence de toute dogmatique, n'apportait aucune contradiction formelle et impérative à l'observation et à la pensée. Conceptions et sentiments religieux ne sont pas synonymes d'erreur ou de folie. Ce qui leur est synonyme c'est la contrainte dogmatique et la négation de la liberté de se faire à soi-même sa pensée. Aucune philosophie n'a été plus libre à cet égard.[1] Aussi voyons-nous se multiplier à la grande époque ionienne toutes les formes de ces rêves que poursuit obstinément l'esprit de l'homme pour s'efforcer de reculer les limites étroites de sa

[1] Il n'y a pas trace en Ionie de procès d'impiété, ni d'un décret semblable à celui de Diopeitès... Ce sont là d'ailleurs, je persiste à le penser, des réactions momentanées et une arme, qui avaient surtout le caractère de dérivatifs politiques.

pensée, et dont aucune n'est en contradiction logique avec l'inspiration prophétique. Pythagore de Samos, tout mathématicien qu'il était, est la source du mysticisme, qui se fraya un chemin dans la pensée grecque, pour rejoindre, à travers Platon, certaines formes de l'esprit chrétien. Thalès, Anaximandre, Anaximène de Milet, tout en poursuivant les lois de constance quantitative et qualitative qui règlent les choses, conçoivent, à la place des entités personnelles de la religion ambiante, une sorte de force motrice, à la fois esprit et matière, (car la distinction de ces concepts est toute moderne), mouvant et informant le Cosmos. Pour Xénophane de Colophon, " il n'y a qu'un " dieu,[1] " à la fois pensée et corps, " qui ne res- " semble aux mortels ni par l'une ni par l'autre ; " qui tout entier pense, tout entier voit, tout " entier entend ; qui sans fatigue, par la pensée de " son esprit,[2] met en branle toutes choses." [3] Quant à Héraclite d'Ephèse, nous l'avons montré célébrant, dans l'écoulement insaisissable des choses, le Logos éternel, qui anime la voix de la sybille ; [4] l'oracle de Delphes " ne révèle rien, ne cache rien

[1] Fr. 23 Εἷς θεός.
[2] νόου φρενὶ.
[3] Fr. 23 à 26.
[4] ci-dessus p. 106.

à l'intelligence, mais lui donne des indices. "[1]

Cette pensée profonde sera reprise par Platon, qui, auprès de la dialectique, forme pour lui la plus haute de la pensée, fait une place à l'inspiration ; car seule la philosophie ne suffit pas dans sa pensée à la découverte de la vérité, il y faut encore l'amour et l'intuition. Mais " le Dieu (le démiurge qui organisa le monde à l'image des pures idées) " n'a donné la divination à l'homme que pour " suppléer à son défaut d'intelligence ; aucun " homme ayant l'usage de sa raison n'atteint " jamais à une divination inspirée et véritable, " mais bien celui dont la faculté de penser se " trouve entravée par le sommeil ou égarée par " la maladie ou par quelque enthousiasme divin. " C'est à l'homme, maître de lui et de sa raison, " qu'il appartient de réfléchir sur ces inspirations, " de les discuter, et de voir pour qui et comment " elles peuvent être des signes. "[2]

[1] *οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει ἀλλὰ σημαίνει.*

[2] Timée, 71 E.

HIÉRAPOLIS

J'achève notre chemin parmi les villes mortes et à travers les souvenirs, d'où je me suis laissé entraîner dans bien des sentiers de traverse, à Hiérapolis, à l'entrée de la sauvage Phrygie, aux montagnes creusées de profondes vallées et de sombres précipices, aux sommets brûlés de soleil ou étincelants de neige, et où j'espère quelque jour vous conduire.

C'est assez haut sur le cours du Méandre, dans une large vallée latérale qu'arrose un de ses affluents, l'ancien Lycos.[1] Au flanc de la montagne au nord-est, est assise une longue terrasse naturelle formant une vaste surface toute plate, qui domine l'immensité de la plaine ; en face se dresse l'énorme masse du Cadmos et dans le fond l'enchevêtrement des Monts Phrygiens.

La nature s'est plu ici à des jeux bizarres dont l'effet est étrange et saisissant.[2] Une source d'eau très chaude[3] et extrêmement chargée en chaux s'échappe du milieu du plateau et se répand tout autour,

[1] Voir la carte, planche I, en fin du volume.

[2] Voir photographie n° 41, pp. 216-217.

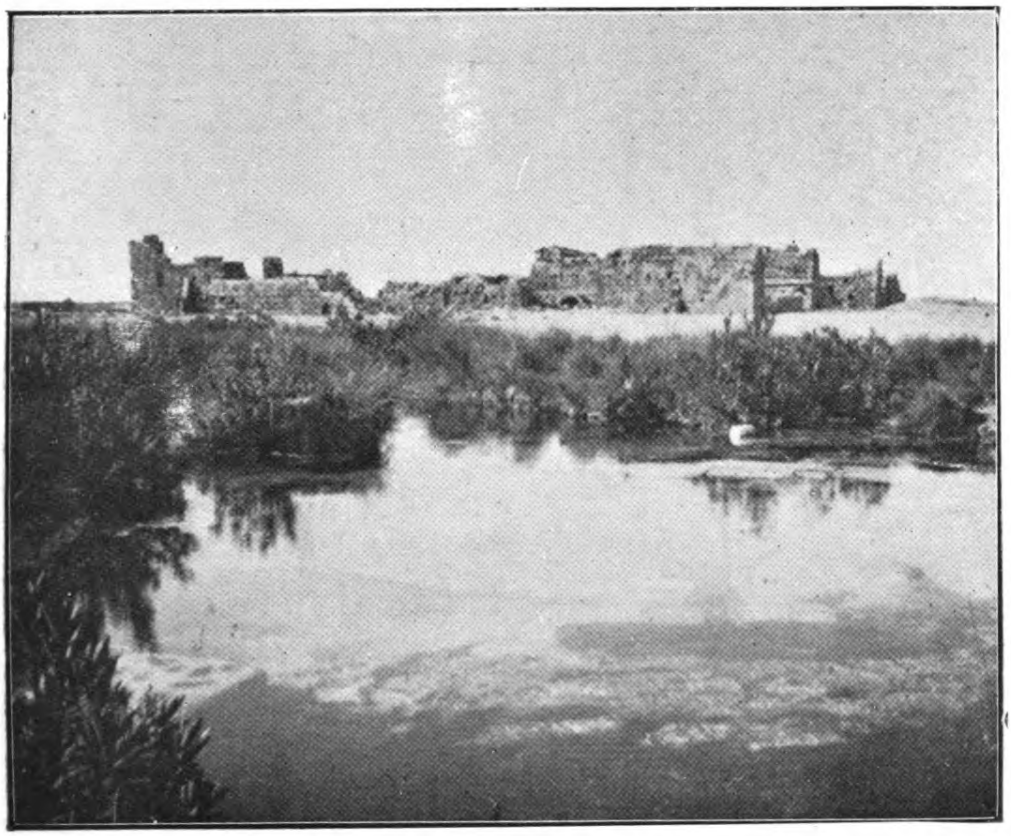
[3] Voir photographie n° 42, pp. 224-225.

par suite de l'absence d'inclinaison, en nappes planes ; par évaporation, le calcaire s'y dépose en vastes surfaces d'un blanc étincelant, disposées en gradins et qui donnent la sensation d'un champ de neige ou d'une immense plaine de marbre. On n'ose y poser le pied de peur de ternir cette blancheur virginale. De ravissants lauriers, couverts de fleurs roses, font des taches de couleur claire sur l'étendue éclatante.

La source, ou l'une des sources, car il y en avait en réalité plusieurs, forme aujourd'hui un petit bassin d'une extraordinaire transparence, de teinte bleutée, où parmi les joncs et les lauriers s'irisent toutes les nuances du ciel. Au fond on voit briller de beaux fragments de marbre écroulés d'une colonnade qui l'entourait et qui, à travers les reflets clairs de l'eau limpide, font penser à quelque palais aquatique, où nymphes et naïades viennent s'ébattre et rire. [1]

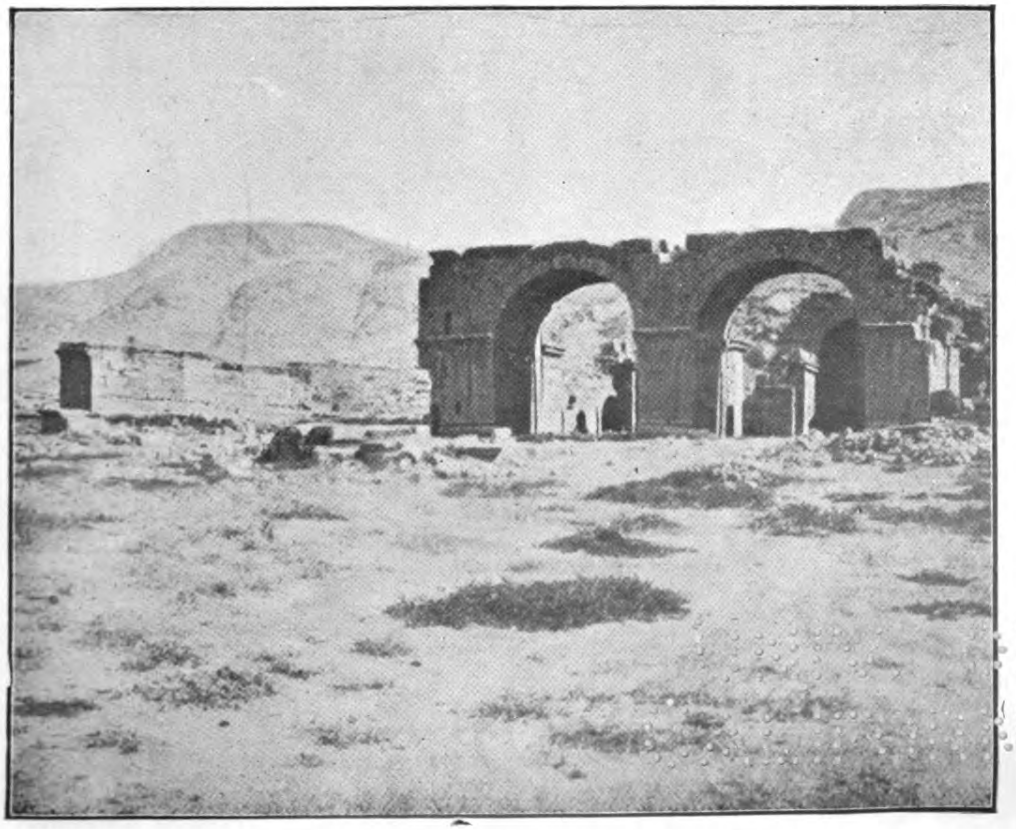
Arrivée au rebord du plateau, l'eau s'est répandue en formant de gros bourrelets d'où émergent des touffes de buissons et des tombes en ruines, qui semblent un grand cimetière envahi par la neige. Puis ce sont d'énormes cascades pétrifiées. Tantôt elles moulent la forme du rocher et y accumulent de rondes croupes moutonneuses, comme un

[1] Voir photographie n° 42, pp. 224-225.



42. HIÉRAPOLIS. SOURCE CHAUDE ET RUINES ROMAINES.

(*voir pp. 223, 224, 228.*)



43. HIÉRAPOLIS. RUINES ROMAINES.

innombrable troupeau de brebis blanches. Tantôt ce sont des parois plates dressées comme des glaciers verticaux. Ailleurs, là où le rocher dévale en pentes douces, des vasques ourlées se sont formées, on dirait des vagues toutes blanches, bordées d'écume, cristallisées les unes sur les autres au moment du flux. Quand l'eau, arrêtée sur des surfaces planes, s'est écoulée goutte à goutte dans le vide au-dessous d'elle, elle a formé une série de tables rondes ; elle en a sculpté les bords que soutiennent des colonnettes et d'où pendent des filets cristallins de stalactites.[1]

Un autre fait paraissait mystérieux aux populations primitives et étrange aux anciens, qui y voyaient un signe de Pluton. « Le Plutonium, « nous dit Strabon, situé au pied de la colline, est « une petite ouverture large autant qu'il faut « pour qu'un homme puisse y passer, mais « extrêmement profond ; elle est entourée d'une « balustrade carrée. Une espèce de brume tellement « épaisse qu'on peut à peine y apercevoir la terre « remplit l'espace compris dans cette balustrade ; « si l'on y fait entrer un animal, il expire sur le « champ ; les taureaux mêmes tombent à l'instant « et on les en retire morts. J'y ai lâché des moineaux « qui tombèrent et expirèrent immédiatement. Les

[1] Voir photographie n° 41, pp. 216-217.

" Galles seuls, qui sont eunuques, y entrent sans " danger... Je ne sais si cela est commun à tous " les eunuques, ni si les eunuques qui desservent " le temple jouissent seuls de ce privilège, et si " c'est l'effet d'une protection divine, ce qui serait " probable pour des hommes qui se trouvent en " état d'inspiration, ou s'ils font usage de quelque " antidote avant d'approcher de la grotte."[1] Le Plutonium a cessé d'être une source de profits pour les eunuques phrygiens ; il a disparu.

Des vapeurs méphitiques, les effets étranges du calcaire, une source chaude, c'était plus qu'il n'en fallait pour révéler sur le plateau qui borde le Lycos la présence de la divinité. Autour d'un vieux sanctuaire du dieu souterrain se forma bientôt la ville du sanctuaire,[2] Hiéropolis, une vieille cité, foyer des idées religieuses et du sentiment national phrygien. Puis ce fut au temps des Grecs la ville sainte, Hiérapolis, dont on ne sait à peu près rien, et où fut institué, sans doute, le culte du dieu des sources chaudes, Héraclès. " Où as-tu vu des bains d'Héraklès qui fussent froids ? " dit l'Injustice dans les Nuées d'Aristophane.[3] Après

[1] Strabon, XIII, 44, 14. Le Plutonium est mentionné par Dion Cassius, LXVIII, 27, 3 ; Pline Hist. Nat., 108, Amm. Marcell. XXIII, 6, 18.

[2] *τοῦ ἱερεῖου πόλις.*

[3] Vers 1044 et 1045.

ses rudes travaux Athèna avait fait jaillir pour lui, afin de le remettre, la source chaude des Thermopyles et les Nymphes deux autres sources à Himéra et à Egeste en Sicile. La ville hellénistique fut détruite par des tremblements de terre. Les grandes ruines qui peuplent le plateau sont d'époque romaine.

Ce fut alors une grande ville d'eaux thermales. Héraclès se fait médecin et le dispute à Asklépios: « Cessez, Héraklès et Asklépios, de vous quereller « ainsi, cette conduite est indécente. — Eh quoi ! « Zeus, répond le Héros, souffrirai-je que cet « apothicaire soit assis à table devant moi ! » A quoi l'apothicaire répond avec pas mal d'acrimonie et rappelle certains épisodes plutôt pénibles de la vie privée du héros. « Taisez-vous, conclut le « maître souverain, et ne me troublez plus! autre- « ment je vous chasse tous les deux. Quant à toi, « Héraclès, il est juste qu'Asklépios prenne place « avant toi, puisqu'il est mort le premier ! » [1]

En même temps que les malades, les oisifs, les gens à la mode y affluent organisant fêtes et plaisirs, en faisant un lieu de délices à la façon peut-être des fameux thermes de Baïes. Dans la pureté de l'air, l'éblouissement de la lumière, au-dessus de la

[1] Lucien, Dial. des Dieux, 13, cité par J. G. Frazer dans Adonis, Attis, Osiris. 2e édit., 1907, p. 175.

*

grande plaine fertile, en face du splendide Cadmos, l'Olympe de l'Asie, où pouvait-on trouver un meilleur emplacement pour fonder une ville de luxe et de joie ?

Tous les monuments qui nous restent sont de ce temps; ils dressent leurs murailles rougeâtres à plusieurs mètres au-dessus du sol, exaltant encore par leur force et leur désolation, la puissance et la dévastation du paysage...[1]

Puis St Paul passe, sans s'y arrêter ; ses fidèles de Colosses, ville voisine dans la montagne, s'y refugient après un tremblement de terre, une colonie juive y prospère. Philippe y fait des miracles, y ressuscite des morts, mais meurt à son tour, et ses filles vierges, toutes prophétesses et célèbres en Asie, sont déposées près de lui, ennoblissant la contrée de leurs corps vénérés. Avec l'évêque Papias la ville devient un grand centre chrétien.

Mais un autre souvenir me poursuivait dans le silence et la grandeur solennels. C'est par lui que je veux terminer.

C'était vers le temps où Paul, captif à Césarée, était sur le point de subir à Rome la peine du trouble qu'il a, innocemment, jeté dans le monde, préparant, sans que son Maître et lui l'aient pressentie, l'ère du fanatisme religieux... Sur le

[1] Voir photographie nos 42 et 43, pp. 224-225.

plateau dévasté d'Hiérapolis, où les troupeaux rongent l'herbe rare, et où la nature, dans l'ardeur du jour et la splendeur du couchant, accumule tant de magnificence désolée, naquit un enfant pauvre, si pauvre qu'il ne possédait même pas en propre un nom, qu'il fut vendu dès l'enfance et ne fut jamais connu que sous le nom d'esclave, *acheté d'occasion*. Emmené à Rome, son maître s'amusait à lui tordre la jambe. "Tu vas la casser" lui disait-il tranquillement. Et quand ce fut arrivé, il reprit : "Je te l'avais bien dit." Affranchi, il vécut dans une petite maison misérable, sans porte, n'ayant d'autres meubles qu'une paillasse, une table et une lampe de fer. Un jour, qu'ayant entendu du bruit, il sortit et rentra, il trouva qu'on avait enlevé sa lampe. Il se dit que celui qui l'avait enlevée n'avait pas, tout au moins, fait une chose déraisonnable, et le lendemain il la remplaça par une lampe en terre. Il vécut seul, jusqu'au temps où il eut recueilli un enfant abandonné. Les grands accueillirent ses vérités par des injures ; la foule le maltraita.

Un pieux disciple nous a conservé son enseignement, en un petit livre admirable, où viennent se retremper les âmes qui cherchent, pour bien vivre, des motifs que la raison accepte, et qui ne sont pas satisfaites par le Surnaturel.

...C'est ici qu'Epictète enfant a pleuré. C'est ici qu'il a appris comment s'y prendre pour ne plus pleurer à l'avenir... Les larmes d'Epictète refleurissent dans les lauriers roses solitaires d'Hiérapolis ; cueillons leurs touffes claires.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
A mes amis	5
Introduction	7
Smyrne	22
L'Acropole de Pergame	24
Ephèse	62
Priène	109
Milet	149
Le Didymeion	198
Hiérapolis	223

TABLE DES PHOTOGRAPHIES

Numéros		
	L'Acropole de Pergame	
1	L'Acropole de Pergame vue de l'Ouest	32-33
2	Rue de l'Est	id.
3	Porte voûtée de l'Est	40-41
4	Gymnase des jeunes gens	id.
5	Sanctuaire de Déméter, Ville moderne	48-49
6	Maison d'Attale	id.
7	Théâtre et terrasse du théâtre	56-57
8	Grand autel	id.
9	Fragment de la grande frise de la Gigantomachie	64-65
10	Reconstitution des terrasses supérieures	id.

Numéros Pages

EPHÈSE

11 Colline d'Aya-Soulouk, vue du Panayr-Dagh . 72-73
12 Vestiges de l'Artémision . . . . . id.
13 Le Panayr-Dagh et le Bulbul-Dagh vus d'Aya-Soulouck 80-81
14 Portiques, Agoras, Thermes et Bibliothèque Celsienne . . . . . id.
15 Base de colonne de l'Artémision 88-89
16 Portique, Agora hellénistique, Bibliothèque Celsienne 96-97
17 Odéon . . . . . id.
18 Arcadiané, Scène du Théâtre. 112-113
19 Voûte de la Mosquée . . . . . id.

PRIÈNE

20 Fontaine publique 120-121
21 L'Ecclésiastérion. . . . . id.
22 Sanctuaire d'Athèna, Plaine du Méandre . . 128-129
23 Gradins du Théâtre . . . . . id.
24 Entrée du Théâtre. 136-137
25 Le Proskénion du Théâtre . . . . . id.
26 Maison 144-145
27 Rues et maisons. . . . . id.

MILET

28 Le Bac du Méandre 160-161
29 Milet, Vue prise d'Akkioï. . . . . id.
30 Ruines de la ville hellénistique et romaine . 176-177
31 Le Bouleutérion. . . . . id.
32 Le Théâtre 184-185
33 Le Théâtre . . . . . id.
34 La Mosquée 192-193
35 Façade de la Mosquée. . . . . id.

Numéros Pages

LE DIDYMEION

36 Emplacement de l'avenue des Branchides . . 200-201
37 Façade Est . . . . . id.
38 Vue d'ensemble prise de l'Est 208-209
39 Bases de colonnes . . . . . id.
40 Un Bazar Turc 216-217

HIÉRAPOLIS

41 Les Cascades pétrifiées. 216-217
42 Source chaude et ruines romaines 224-225
43 Ruines romaines. . . . . id.

TABLE DES PLANCHES ET DES CARTES

PLANCHES I A VIII.

Carte 1 Asie Mineure.
— 2 Plan de Pergame.
— 3 Plan d'Ephèse.
— 4 Plan de Priène.
— 5 Le Golfe de Milet dans l'Antiquité.
— 6 Le Golfe de Milet de nos jours.
— 7 Schéma de la Milet antique.
— 8 Croquis du Didymeion.

IMPR. FERDINAND LEVY & CIE, PARIS.

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

OCT 29 1946

LD 21-100m-7,'40 (6936s)